3 1761 08111833 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/louisxvetmariel00nolh

180

180

ÉTUDES SUR LA COUR DE FRANCE

LOUIS XV

ET

MARIE LECZINSKA

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES SUR LA COUR DE FRANCE :

— LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA . . . . . 1 vol.

— LOUIS XV ET MADAME DE POMPADOUR *(en préparation)*

— MARIE-ANTOINETTE DAUPHINE. . . . . 1 vol.

— LA REINE MARIE-ANTOINETTE . . . . . 1 —

LA CRÉATION DE VERSAILLES. . . . . 1 —

LE CHATEAU DE VERSAILLES SOUS LOUIS XV . . 1 —

TABLEAUX DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION. 1 —

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME. . . . . 1 —

ÉRASME EN ITALIE . . . . . 1 —

LES CORRESPONDANTS D'ALDE MANUCE. . . . . 1 —

LA BIBLIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI. . . . . 1 —

LETTRES DE JOACHIM DU BELLAY . . . . . 1 —

PAYSAGES DE FRANCE ET D'ITALIE. . . . . *(épuisé)*

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS, — 6766-3-02. — (Encre Lorilleux).

ÉTUDES SUR LA COUR DE FRANCE

LOUIS XV

ET

MARIE LECZINSKA

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS

PAR

PIERRE DE NOLHAC

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1902

LIBRARY
1978
UNIVERSITY OF TORONTO

DC
134
.5
N79

LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA

1725-1744

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE

En 1725 vivait sur terre française, à Wissembourg en Basse-Alsace, la famille d'un roi détrôné, dont le nom, plus d'une fois mêlé à l'histoire guerrière du commencement du siècle, semblait voué désormais au complet oubli.

Stanislas Leczinski (Leszczyński), simple palatin de Posnanie, élu roi de Pologne en 1704, grâce à l'amitié du grand Charles XII, avait partagé la fortune du héros de la Suède. Les revers de Charles avaient mis fin à ce règne, la Pologne ayant dû accepter à nouveau la royauté d'Auguste, électeur de Saxe, appuyé par les armées du czar Pierre. Le

vainqueur de Pultawa, fidèle à la fraternité des armes, ne laissait point sacrifier entièrement l'allié qui avait conduit au service de sa gloire la vaillance polonaise. Il lui donnait à gouverner la petite principauté de Deux-Ponts, sur la rive droite du Rhin, rattachée momentanément à la couronne de Suède ; il lui permettait ainsi d'attendre l'heure où ils rentreraient ensemble dans Varsovie et reprendraient à l'usurpateur le sceptre des Jagellons.

La mort de son protecteur ruinait bientôt les espérances de l'exilé et celles du parti qui le soutenait encore en Pologne. Une prompte détresse suivait ce malheur; Leczinski devait abandonner Deux-Ponts, réclamé par l'héritier légitime, et la sœur de Charles XII, devenue reine de Suède, cessait de lui servir sa pension. Il vivait quelque temps de secours plus ou moins déguisés et d'emprunts aux banques de Francfort. Mais son existence même n'était pas en sûreté : les agents du roi Auguste, qui avaient tenté à plusieurs reprises de l'enlever ou de le tuer, recommençaient leurs complots avec des facilités nouvelles. Il fallait trouver à tout prix un asile. La place française de Landau le recevait en fugitif, avec

les siens. Bientôt après, sa demande de séjour était accueillie par le Régent, au nom du petit roi Louis XV, et on lui laissait choisir la ville de l'intendance d'Alsace où il lui plairait de résider, sous la sauvegarde bienveillante de la France. C'est ainsi qu'au début de 1719 il s'était installé à Wissembourg. Il y gardait le reste de petite cour que conservent aux rois sans royaume le dévouement exalté par l'infortune et aussi l'indéracinable vanité des titres sonores.

Rien ne faisait prévoir que la vie déjà si agitée de Leczinzki dût avoir des revirements encore plus étranges que ceux qu'elle avait subis. De simple gentilhomme vivant sur ses terres, il était devenu roi et chef d'armée ; banni maintenant et réduit à mendier sa vie, l'avenir lui ménageait des retours extraordinaires, une royauté encore, puis, de nouveau, la chute, les émotions d'un proscrit, enfin, pour mettre à leur comble ces aventures, une espèce de trône honoraire et les studieux loisirs d'un philosophe couronné. Les circonstances et les hasards seuls avaient fait et devaient continuer cette étonnante carrière ; elle ne sortit point, comme on l'a cru longtemps, des mérites d'un homme

capable de s'élever aux destinées les plus hautes et digne d'attirer sur sa tête les coups les plus violents de la fortune.

La légende faite autour du nom du roi Stanislas a été entretenue par les flatteries dues à une reine de France et soigneusement préparée par lui-même pendant la dernière partie de sa vie. Il ne fut, dans la réalité, ni le héros désintéressé, ni le pur philanthrope que ses biographes ont toujours dépeint. L'étude nouvelle des documents le montre atteint d'ambitions inguérissables, et médiocrement doué pour en soutenir les prétentions. Roi à vingt-sept ans par la volonté d'un grand capitaine, il s'est cru des titres personnels à le rester, et cette conviction orgueilleuse, qu'il s'imaginait tempérer suffisamment par l'humilité chrétienne, a pesé sur toutes les décisions de sa vie. Les chimères de son imagination le jetaient des enivrements de la vanité satisfaite aux défaillances du découragement. Honnête homme toutefois, dans tous les sens du mot, d'un esprit vif et lettré, plein de qualités privées fort respectables, affectueux et bon, capable de sentir très vivement l'amitié et de l'inspirer, dévoué

et chevaleresque à la polonaise et bien pourvu de bravoure, Stanislas n'est accablé que par le rôle où il a voulu se hausser devant l'histoire. Il était né pour mener avec dignité la noble existence seigneuriale de son pays et pour les tendres devoirs du père de famille, plus que pour l'autorité et la responsabilité d'un grand royaume. Jamais, du reste, il ne mérita mieux la sympathie que pendant son exil à Wissembourg ; l'excès de son malheur anéantissait alors ses rêveries ambitieuses, et il supportait avec résignation et courage une disgrâce cette fois imméritée.

Stanislas et sa famille habitaient une modeste maison particulière, l'hôtel de Weber. La misère qui les accablait n'avait point pour décor la pittoresque commanderie en ruine, dans laquelle les historiens ont aimé à la décrire, mais elle n'en est pas moins lamentable. Aucun secours n'arrivait de Pologne, où les biens du roi déchu étaient confisqués et où ses parents même l'abandonnaient; les pierreries de la reine étaient en gage chez un prêteur; quant à la pension du roi de France, elle ne venait pas avec exactitude, et il fallait souvent la réclamer des ministres par des lettres suppliantes et douloureuses.

Cette détresse d'argent était d'autant plus pénible à Stanislas qu'elle l'empêchait de remplir ses devoirs envers des serviteurs demeurés fidèles et qui entretenaient autour de lui l'apparence d'une vie royale. Tout espoir de restauration prochaine ayant disparu, ses compagnons de bannissement s'étaient peu à peu dispersés ; il ne restait plus auprès de lui que cinq ou six gentilshommes, dont le vieux baron de Meszeck, qui conservait, dans cette maison étrangère, le titre de grand maréchal du palais, et deux prêtres polonais, confesseurs de la reine et de la jeune princesse Marie. Un seul parent, le comte Tarlo, habitait avec Stanislas, ainsi que la mère du roi, que son grand âge et ses infirmités isolaient un peu de la famille. On vivait à l'écart du monde et presque ignoré de lui, recevant seulement quelques visites de la noblesse de la province. Le roi de Pologne avait noué cependant des relations d'amitié avec le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, et le maréchal du Bourg, commandant de la même ville. Le prélat et le maréchal venaient assez souvent à Wissembourg, attirés par une infortune aussi intéressante, et proclamaient leur admiration

affectueuse pour les vertus qu'ils y rencontraient.

Dans cet intérieur d'exilés, où la reine montrait plus de force de caractère que de douceur, et qu'attristait encore la morose vieillesse de la mère du roi, tout le sourire et toute la grâce venaient des vingt ans de la princesse Marie. A mesure que l'espoir de retourner en Pologne s'effaçait, les préoccupations de Stanislas se concentraient sur l'avenir de cette enfant, devenue fille unique par la mort récente d'une sœur aînée. Elle tenait de lui, non les traits de son visage, mais son humeur enjouée, son cœur passionné et son goût des occupations de l'esprit.

Il l'avait élevée lui-même, pendant les dernières années, dans les longs loisirs de Wissembourg, et lui avait donné une instruction forte, l'habitude des lectures solides, une religion sans bigoterie, non sans dévotion, et fort appuyée sur les pratiques. Destinée, comme il le semblait, à mener une vie modeste, elle avait reçu l'éducation qui se prête le mieux à en faire supporter la médiocrité et à en augmenter le charme. Elle dansait, chantait, jouait du clavecin, tout cela avec un goût naturel et sans avoir eu de maître

de premier ordre pour l'y perfectionner. Il manquait à sa personne le don suprême de la beauté; mais elle était agréable, bien faite, avec des yeux expressifs, un grand front, une jolie bouche et la jeunesse d'un teint dont l'eau fraîche faisait tout le fard. Une telle fille était de celles dont un cœur paternel s'enorgueillît et qu'il croit promises, par un droit spécial, à toutes les formes du bonheur.

Les seuls plaisirs que Marie eût goûtés jusqu'alors se réduisaient à l'intimité de son père, aux visites des rares amis et aux œuvres de charité, qui remplissaient ses journées et celles de sa mère et lui valaient l'affection des pauvres gens du voisinage. Le malheur persistant qui avait frappé autour d'elle avait développé ses sentiments de pitié et mûri par la souffrance son jeune esprit. Elle se rappelait le temps des guerres désastreuses, l'attente anxieuse des nouvelles, les inquiétudes continuelles sur une vie chère, les départs précipités, ces voyages qui ressemblaient à des fuites, enfin toutes ces années tragiques ou incertaines vécues par la famille en Posnanie, en Suède, en Poméranie, jusqu'à l'asile misérable qui l'abritait maintenant. Un jour,

au château de Posen, lorsque Marie était tout enfant encore, les Russes étaient arrivés pendant une absence du père et avaient enfoncé les portes ; on l'avait fait fuir par une fenêtre sur les jardins ; au village où l'on s'était réfugié, un paysan l'avait cachée dans son four, et elle y avait attendu, sans bouger, de longues heures, que les ennemis redoutés fussent partis. De tels souvenirs n'étaient pas rares dans la mémoire de Marie et lui faisaient remercier Dieu et le roi de France de cette tranquillité présente qui ne suffisait point à son père.

L'exilé, qui signait encore « Stanislas roi », comme il le fit toute sa vie, subordonnait pour le moment ses ambitions politiques à ses devoirs de paternité. Cette enfant uniquement aimée et si digne d'être heureuse, mais sans fortune et sans patrie, ne pouvait plus attendre l'union qu'il avait autrefois rêvée pour elle. Isolé comme il l'était de son pays, c'était dans la noblesse de France ou des bords du Rhin qu'il devait trouver un protecteur pour cette chère destinée. Il n'oubliait pas, en ce temps où l'honneur du nom était compté dans le patrimoine des familles, que la gloire éphémère de sa royauté donnait à sa fille le droit

d'être recherchée par de grands personnages; mais ce même souvenir obligeait aussi le père à se montrer difficile sur les prétendants et restreignait singulièrement son choix.

Marie avait été demandée par le marquis de Courtenvaux, petit-fils du ministre Louvois, qui avait tenu garnison à Wissembourg et était, à Versailles, colonel des Cent-Suisses. Le jeune officier avait gardé un souvenir assez vif, comme on le voit, des charmes de la princesse; mais il n'avait pu obtenir le duché-pairie que Stanislas eût souhaité pour son gendre, et le projet n'avait pas eu de suite. Le roi de Pologne avait songé, de son côté, au fils de la margrave de Bade, sa voisine; mais celle-ci, après les premiers pourparlers, s'était dérobée, non sans laisser sentir qu'elle appréciait peu les avantages d'une alliance avec un roi sans couronne. Stanislas était encore sous l'humiliation de ce refus, quand une proposition inattendue vint jeter dans la famille l'idée et l'ambition d'un mariage avec un prince de la maison de Bourbon. Ce prince était celui qu'on appelait M. le Duc et qui touchait d'assez près au trône, puisqu'il était le chef de la maison de Condé, la première après celle d'Orléans.

Ce qu'on savait de la cour de Versailles au modeste foyer de Wissembourg se réduisait à peu de chose. Bien rarement un étranger de distinction, traversant l'Alsace et visitant Stanislas, y avait apporté l'écho direct des fêtes et des intrigues de la Régence.

Le roi avait jadis, dans ses voyages de jeunesse, entrevu le rayonnement de gloire de Louis XIV ; mais le monde nouveau qui l'avait remplacé lui était entièrement inconnu. Il était cependant trop avisé pour tirer seulement des gazettes et des conversations de gens de province ses informations sur les choses de France et sur les hommes qui les gouvernaient. Un ami très sûr, le chevalier de Vauchoux, le renseignait. Ce Vauchoux, qui avait servi sous ses ordres, au temps de Charles XII, et qui venait quelquefois le voir en Alsace, lui servait d'agent d'affaires à Paris ; et, comme la grande affaire de Stanislas se trouvait être l'établissement de sa fille, c'était le petit gentilhomme qui avait mené à lui seul les négociations que nous allons dire et que rien n'avait ébruitées au moment de la mort du Régent.

Ce ne fut pas sans émotion que Stanislas apprit l'élévation au premier ministère du

prince qu'il rêvait pour gendre. Il vit aussitôt, si le projet se réalisait, l'avenir de sa fille assuré de la façon la plus brillante, personne à ce moment ne pouvant prévoir les destins plus glorieux encore qui l'attendaient.

Qu'était alors cette Cour de France où la princesse Marie semblait appelée à vivre, et quelles circonstances singulières lui en avaient ouvert le chemin? Comment les événements allaient-ils marcher assez vite pour remplacer l'alliance déjà inespérée du sang royal par celle du Roi lui-même?

Il y a à Versailles un roi de quinze ans, dont tous les goûts sont pour la chasse et qui est fiancé par politique, depuis 1721, à une gracieuse petite Infante, vivant à la Cour et attendant l'heure du mariage. Elle doit prendre patience longtemps encore, puisqu'elle n'a pas même sept ans, mais son union est assurée par les plus solennels engagements et par sa présence au Louvre, au milieu d'honneurs presque royaux. Si la princesse espagnole et le jeune Louis XV sont un couple charmant, on le voit rarement réuni, et il ne saurait être bien intéressant. Ce sont deux enfants, autour de qui se fait la politique et qui n'en font pas.

Il y a, au contraire, près du trône, deux hommes, d'inégale importance, exerçant tous les deux une part du pouvoir : l'un, M. de Fleury, ancien évêque de Fréjus, se contente pour le moment de conduire l'esprit du Roi, dont il a été le précepteur et dont il reste le seul conseiller; l'autre, Louis de Condé, duc de Bourbon, gouverne l'État et prend la parole devant l'Europe au nom de son maître.

Aucun choc n'a heurté l'une à l'autre ces deux puissances. C'est M. de Fréjus qui a fait donner le ministère à M. le Duc, au lendemain de la mort du Régent, parce que personne ne pouvait lui porter moins d'ombrage. Ce prince de trente ans, d'intelligence ordinaire, remplace par une infatuation assez discrète l'expérience des affaires, qu'il est incapable d'acquérir. Quant au vieux prêtre, doucereux et poli, son ambition est sans mesure, non sans prudence ; il sait très sûrement qu'il recevra le pouvoir des mains de son élève, lorsque l'heure sera venue ; mais il n'est point pressé : il a soixante-dix ans et peut attendre encore, ayant attendu si longtemps.

Une idée principale domine la politique de

M. le Duc et y donne, comme il arrive, une direction fort opposée à celle que suivait le précédent régime. La Régence, sans nuire aux intérêts de la France, a servi à grandir la maison d'Orléans. On rêve aujourd'hui de l'abaisser. Le mariage réalisé d'une fille du Régent, Mademoiselle de Montpensier, avec le prince héritier d'Espagne, en échange de la promesse de mariage entre Louis XV et l'Infante, a consacré l'étroite union des deux pays, chère aux Grand Roi ; mais elle a été, pour la branche cadette de la maison de France, un triomphe d'ambition, suivi bientôt d'un autre succès, le projet d'union entre une seconde princesse, Mademoiselle de Beaujolais, et cet Infant don Carlos, dont on compte faire un duc de Parme. En même temps que ces couronnes sont promises à des princesses d'Orléans, le très jeune âge de la petite Infante-Reine maintient, pour de longues années encore, les chances de succession au trône de France en faveur du duc d'Orléans, premier prince du sang.

Le titre est porté, à cette heure, par un jeune homme de vingt ans, dont le rôle demeure assez effacé et qui, occupé de charités et d'affaires religieuses, promet d'être en

contraste absolu avec son père. S'il semble peu fait pour inspirer une grande haine, il est du moins assez jaloux de ses prérogatives et assez fidèle aux traditions de sa famille pour n'en rien abandonner aux prétentions rivales de la maison de Condé, la plus rapprochée du trône après la sienne. Le hasard peut avoir mis le pouvoir suprême dans les mains d'un Condé, sans qu'il ait cessé de le regarder comme son inférieur par la naissance. La lutte de deux mères orgueilleuses, la duchesse d'Orléans et la duchesse de Bourbon, ajoute à l'hostilité entre les deux princes, La première a refusé avec hauteur la main de la sœur du ministre pour son fils et vient de lui faire épouser une princesse de Bade; ce mariage a fait l'occasion d'un redoublement de froideur et d'impertinences, et tout un parti de Cour assez nombreux s'est empressé de rappeler que le jeune duc d'Orléans, tant que Louis XV n'est pas marié, doit être regardé comme l'héritier présomptif de la couronne.

Le Régent a eu le mérite, au milieu de ses pires débauches, de ne jamais abandonner aux mains des femmes la politique du royaume. Il n'en va pas de même avec M. le

Duc, qui continue seulement par ses pitoyables mœurs les traditions de Philippe d'Orléans. Il accorde à sa maîtresse, madame de Prie, une autorité si grande sur son esprit, qu'elle est devenue en peu de temps plus puissante dans l'État que le premier ministre lui-même; et c'est une singulière figure que celle de cette femme, d'une ambition si âpre et d'une destinée si courte, qui ouvre, dès l'adolescence de Louis XV, la série des maîtresses politiques du XVIIIe siècle,

Fille d'un riche entrepreneur de vivres, Berthelot de Pléneuf, elle a été mariée de bonne heure, pour sa jolie taille et ses écus, au marquis de Prie, de fort bonne et même grande maison, proche parent de la duchesse de Ventadour, gouvernante du Roi. Elle a jeté son premier éclat à la Cour de Turin, où son mari a soutenu, avec l'argent du mariage, une brillante ambassade. Mais la ruine est arrivée, Berthelot ayant été « recherché », pour l'origine de sa fortune et ayant dû donner ses biens pour sauver sa tête. La marquise de Prie, sous les grâces de sa jeunesse et la vivacité de ses yeux chinois, cache l'âme d'un roué de la Régence; l'impiété cynique s'y mêle à une avididé sans mesure et à cette

galanterie qui se passe de sentiment. Elle a tenté, en plus d'une expérience, de retenir un cœur qui pourrait lui rendre la fortune. Celui du duc de Bourbon s'y est laissé prendre, ce qui est déjà pour elle une belle aventure; puis la chance échue à son amant de devenir premier ministre lui a donné à elle-même le goût de diriger l'État. M. le Duc étant laid, borgne et borné, il semble juste à madame de Prie que les répugnances qu'il lui cause soient payées par la pleine satisfaction de sa cupidité et de son orgueil. Le prince n'a rien à refuser à une maîtresse déclarée, dont l'intelligence, lucide et ferme, le domine. Voilà comment, en ce moment du règne où le Roi, quoique légalement majeur, ne gouverne pas, c'est madame de Prie qui tient la France.

Jamais peut-être les affaires nationales n'ont été confiées avec moins de contrôle à des mains plus indignes de les manier. La preuve n'est point faite que madame de Prie reçoive, pour servir l'Angleterre, la pension payée, dit-on, à Dubois, ni qu'elle ait mérité du cabinet de Londres d'aussi flatteuses marques de confiance. Mais si les erreurs diplomatiques du moment peuvent s'expliquer par d'autres causes, les fautes intérieures qui ont

rendu très vite impopulaire le gouvernement de M. le Duc sont justement imputables à sa conseillère. Elles portent surtout sur les mesures destinées à se procurer de l'argent. Un de ces trois frères Pâris qui ont été les collaborateurs financiers du Régent, Pâris-Duverney, a mis son activité hardie au service du nouveau régime et s'est tout dévoué à la favorite. Quand on a, sur l'avis de Duverney, diminué la valeur légale des monnaies et l'intérêt de l'argent, imposé du cinquantième tous les revenus, rétabli la vieille taxe féodale de joyeux avènement, le mécontentement public a pu voir avec raison, en toutes ces fâcheuses mesures, la main de madame de Prie.

D'une liaison aussi avantageuse, la marquise compterait profiter longtemps encore, si elle n'était menacée par un vieux projet de la duchesse de Bourbon. Dès avant le ministère, celle-ci s'était mis en tête d'obliger son fils à se marier. Il était naturel que le petit-fils du vainqueur de Rocroy, qui n'avait pas eu d'enfant d'une première union, assurât par lui-même la transmission du nom des Condé. C'était le moyen le plus sûr de balan-

cer l'augmentation d'influence que devait procurer son mariage au fils du Régent; c'était aussi, aux yeux de la mère, une occasion de délier le sien des liens peu honorables qui le retenaient. Madame de Prie ne l'entendait point de cette façon et, quand elle vit cette idée trop raisonnable entrer dans l'esprit de M. le Duc, elle s'avisa du moins de mener les recherches elle-même et de trouver une épouse suivant ses convenances. Pour que la marquise gardât, le mariage fait, sa situation et les avantages qui en découlaient, il fallait que la nouvelle duchesse n'eût point de qualités trop séduisantes; il importait aussi qu'elle fût d'origine assez modeste pour ne se jamais soustraire à ses obligations de reconnaissance.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'une conversation de salon fit savoir à madame de Prie l'existence de la fille de Stanislas. Le chevalier de Vauchoux était en relations avec la veuve d'un ancien caissier de Berthelot de Pléneuf, une dame Texier, qui avait ses entrées chez madame de Prie et qui l'y présenta un jour, dans l'hiver de 1722. Vauchoux saisit l'occasion de parler de la petite cour polonaise qu'il fréquentait et du

désir qu'avait Stanislas de fixer l'avenir de sa fille. Ce qu'apprit la marquise de l'éducation simple et des qualités de la princesse Marie retint aussitôt son attention : elle entrevit que cette alliance, fort acceptable pour son amant, pourrait le lui laisser tout entier. Elle aperçut aussi des avantages plus immédiats et que son avidité explique. L'affaire fut aussitôt engagée et madame de Prie promit, moyennant une somme importante, de faire épouser M. le Duc.

Les conditions de la promesse étaient trop ordinaires à cette époque pour pouvoir étonner Stanislas, mais il est un peu surprenant qu'il ait entièrement ignoré le rôle de la singulière protectrice qu'il agréait pour sa fille. Dans son empressement à accepter cette aubaine inespérée, ses lettres, destinées, il est vrai, à être montrées, débordent de reconnaissance pour la marquise : « La réputation de cette dame, jointe au portrait que vous m'en faites, me fait considérer infiniment son amitié. Je suis très persuadé que son désir de voir l'union de ma fille avec M. le Duc est un suffrage puissant pour accomplir nos intentions communes... » « Je voudrais que nous soyons déjà là à traiter sur cet article ; je ne

crois pas que nous nous y arrêterions longtemps. Cela sera, je vous assure, bientôt débattu, quand madame la marquise de Prie aura frayé les chemins et levé les autres difficultés. Rien n'est plus avantageux à ma fille que l'idée favorable que cette dame en a conçue. Si je ne craignais de blesser la modestie, je pourrais dire qu'elle ne se trompe pas, aussi bien que sur l'amitié de la reine et sur l'ardent désir que nous avons de la convaincre par toutes les occasions qui se pourront présenter. Au reste, mon cher Vauchoux, répondez en tout de moi ; vous n'en aurez jamais le démenti. »

Les choses furent loin de marcher aussi vite que l'espérait l'impatient Stanislas. Dix mois plus tard, elles n'avaient pas fait un pas, et il apprenait avec appréhension qu'un parti de cour voulait marier M. le Duc à Mademoiselle de Modène. Madame de Prie n'avait donc réussi à rien auprès du prince. Les lettres de Stanislas à Vauchoux montrent qu'on l'avait fort inquiété lui-même au sujet de cette bonne amie : « Je suis averti d'une main très sûre qu'on se donne tous les mouvements pour nous contrecarrer en faveur de la duchesse de Modène, et, ce qu'il y a de

pire, qu'on s'est attaché à madame de Prie pour renverser nos projets, à ce qu'on m'assure qu'on l'a fort ébranlée. Ainsi, mon cher Vauchoux, je recours à votre pénétration pour en être éclairci, sans faire paraître la moindre défiance encore de mon côté, et suivant que vous approfondirez l'affaire, il faut tâcher de remettre madame de Prie, s'il est possible, dans les premiers sentiments ; car, si c'est l'opiniâtreté de mon sort qui les fait changer, il serait à souhaiter qu'on fixe un temps auquel, si on ne voit pas plus clair dans mes intérêts, qu'on prenne alors d'autres résolutions : si aussi l'intérêt ébranle notre bonne amie, je laisse à votre délicatesse de faire comprendre qu'on trouvera le même avec moi, si on persévère constamment à ce qu'on a commencé. » Une autre lettre, plus intime sans doute, appuyait sur la question d'argent : « Ils marchandent l'affaire avec de l'argent comptant, pendant que je demande du crédit pour un peu de temps, et, quoique je le veux avoir à un plus haut prix que ceux qui me le disputent, j'ai besoin de bons répondants... »

La mort du Régent, à la fin de 1723, et la

remise du pouvoir au prince si disputé suspendit les négociations. M. le Duc eut des soucis d'autre genre, et la marquise des profits plus sérieux à espérer. Stanislas, fidèle à ses engagements, ne chercha point de nouveau parti pour sa fille. Il se fit un mérite de n'avoir point attiré le duc d'Orléans, à l'époque où celui-ci trouvait des difficultés à conclure son mariage à Bade et où le comte d'Argenson, allant essayer de les régler, s'arrêtait à Wissembourg et se montrait fort enthousiasmé de Marie Leczinska. Au reste, le chevalier de Vauchoux ne se décourageait pas et préparait le moment propice, qui parut venir au début de 1725.

L'affaire durait depuis deux ans et demi, quand M. le Duc, convaincu par sa mère de la nécessité de se marier, se décida pour la princesse de Pologne. Il adopta même le projet avec une certaine ardeur, pensant, à ce qu'on peut croire, que le roi Stanislas n'avait pas perdu toutes ses chances de restauration et que son gendre pourrait être appelé, le cas échéant, à recueillir ses titres à la couronne. On fit faire à Wissembourg quelques ouvertures par le maréchal du Bourg en personne. Stanislas fut naturellement prié de n'en point

parler ; mais sa joie, dès lors, lui sembla certaine et l'avenir de sa fille assuré.

Madame de Prie ne tarda pas à se mettre avec lui en correspondance directe. Il recommençait à la considérer comme sa plus sincère amie, quand elle mit le comble à ses bontés en envoyant un peintre faire, pour elle, le portrait de la princesse. Ce Pierre Gobert était un artiste de l'Académie royale, portraitiste en renom, qui venait à Wissembourg fort mystérieusement ; on avait raconté à Paris, pour donner le change, qu'il allait exécuter, au château de Saverne, des travaux commandés par le cardinal de Rohan. Il arriva le 24 février ; l'impatient Stanislas, qui croyait voir la toile finie en une semaine, s'assurait que le maréchal du Bourg la ferait partir par une voie prompte et discrète. Mais Gobert tenait à bien faire et ne se pressait point. Vingt jours lui furent nécessaires, et le roi annonça l'envoi par un billet qui révèle bien tout l'espoir qu'il y mettait : « Voici, mon cher Vauchoux, le portrait que j'ai voulu adresser à M. le cardinal de Rohan ; mais j'ai songé depuis que, si vous le rendez, cela fera moins d'éclat. Je vous prie donc de le remettre en mains propres à madame de

Prie. Je suis persuadé par avance du bon usage qu'elle en fera. Je laisse le soin du reste à la sainte Providence. Vous avouerez que j'ai raison d'être charmé de l'ouvrage du portrait, car vous jugerez vous-même en le voyant qu'il est parlant et qu'on n'en saurait faire de plus ressemblant. Je voudrais encore qu'on puisse tirer son intérieur et son caractère, comme vous les connaissez ; c'est votre ouvrage, et le mien d'être de tout mon cœur votre très affectionné... »

Quand le précieux paquet, confié à la poste d'Alsace, parvint à destination, ce fut au milieu de circonstances fort imprévues. La Cour de Versailles était en émoi : madame de Prie avait complètement oublié son peintre, sa princesse et son ami le roi de Pologne, et M. le Duc s'était mis sur les bras une trop grave et trop fâcheuse affaire pour avoir le temps de songer à se marier.

Un autre mariage, plus important que celui du duc de Bourbon, préoccupait les esprits. Il s'agissait de la personne même du Roi, et le changement qui se produisait, dans des projets considérés jusque-là comme certains, entraînait d'étranges conséquences.

Ce fut un intérêt égoïste, la crainte de perdre trop tôt leur pouvoir, qui poussa madame de Prie et M. le Duc à renverser le mariage avec l'Infante. Il y avait une parole solennellement donnée ; la présence de la princesse en France depuis trois ans était un gage tellement éclatant, que son renvoi en Espagne devait être l'insulte la plus grave que pût recevoir la cour de Madrid ; la rupture des alliances, la guerre même pouvaient s'ensuivre. Rien de tout cela ne pesa longtemps sur l'esprit du ministre, le jour où il trembla de voir le duc d'Orléans arriver au trône. L'âge de l'Infante-Reine exigeait de longues années avant que le mariage pût s'accomplir. Jusque-là, la vie de Louis XV était à la merci d'un accident de chasse ou d'une de ces crises de santé que le jeune homme, bien que beaucoup fortifié depuis son enfance, subissait encore de temps en temps, aux grandes alarmes de son entourage. On accusait la duchesse d'Orléans d'y songer avec trop de complaisance et de ménager à son fils, par l'alliance qu'elle lui avait procurée, le soutien de l'Angleterre et de l'Allemagne, en cas que le Roi vînt à manquer. M. le Duc vivait donc dans une peur continuelle de devenir le sujet

d'un rival qu'il détestait tous les jours davantage.

Le seul remède à de tels soucis était le prompt mariage de Louis XV avec une princesse en état de mettre au monde un dauphin. Il eût rassuré en même temps des conseillers plus sincères de la couronne, qui n'envisageaient pas sans inquiétude la pensée du célibat prolongé du jeune roi. On pouvait déjà prévoir, par le peu d'intérêt qu'il prenait aux gentillesses enfantines de sa cousine, que ce mariage imposé ne serait pas heureux ; en attendant qu'il se réalisât, de nombreux écueils se présenteraient. Les hommes autorisés que M. le Duc convoqua à ce sujet en réunion secrète furent d'un avis unanime sur les périls qu'il y avait à courir. M. de Fréjus reconnut que le salut de l'âme de son élève était engagé en cette affaire, et le maréchal de Villars, avec la franchise d'un soldat et l'expérience d'un vieillard, résuma tous les avis dans le sien : « Dieu, pour la consolation des Français, nous a donné un roi si fort qu'il y a plus d'un an que nous en pourrions espérer un dauphin. Il doit donc, pour la tranquillité de ses peuples et pour la sienne particulière, se marier plutôt aujourd'hui que demain. »

M. le Duc hésite cependant devant la gravité des conséquences, lorsqu'un événement le vient décider. Le Roi tombe malade à Versailles ; sa fièvre est violente et il est un instant près du danger. Le ministre entre le voir vingt fois le jour, couché dans la grande chambre où est mort Louis XIV, et il montre à tous les regards un visage qui révèle des anxiétés. Une nuit, l'imagination plus surexcitée que d'habitude, ne pouvant dormir, il se relève en robe de chambre, monte chez le Roi par son petit escalier, une bougie à la main, et trouve dans l'Œil-de-Bœuf un valet qui veille. Cet homme voit son trouble, lui parle, essaie de le rassurer ; mais lui, absorbé, répond entre haut et bas à son bonnet de nuit : « Que deviendrai-je ?... Je n'y serai pas repris... S'il en réchappe, il faut le marier ! » Et le valet de chambre, témoin de cette scène instructive qu'il racontera à Saint-Simon, a beaucoup de peine à envoyer le pauvre prince se remettre au lit.

Après d'aussi vives émotions, le sort est jeté : M. le Duc va signifier à Philippe V qu'on se trouve dans l'obligation, au nom de l'intérêt du Roi, son neveu, de lui renvoyer sa fille. Il y met sans doute tous les ména-

gements possibles ; il arrose de larmes le papier diplomatique et prodigue au petit-fils de Louis XIV les excuses les plus humiliées. Il essaie de lui faire accepter comme raisonnable et religieux un acte où il ne peut voir qu'une déloyauté outrageante. Mais rien n'a fait soupçonner à l'avance un coup si violent, et la colère qui l'accueille est sans exemple à la cour d'Espagne. Le roi et la reine refusent de recevoir des mains de l'ambassadeur les lettres officielles qui les instruisent. On chasse de Madrid ce pauvre abbé de Livry, qui venait d'être nommé pour les apporter. On renvoie en France, avec sa sœur, veuve du roi Louis Ier, cette Mademoiselle de Beaujolais, qui devait épouser don Carlos. Ces dernières représailles tombent sur la famille d'Orléans, ce qui touche peu M. le Duc; mais il va se trouver aux prises avec des soucis plus directs. Les ministres d'Espagne en France sont rappelés; tous les consuls français ont l'ordre de quitter les ports espagnols dans les vingt-quatre heures. C'est la rupture complète entre deux pays qui avaient cru supprimer les Pyrénées, et bientôt l'alliance incroyable de Philippe V avec la Maison d'Autriche porte dans la politique générale de l'Europe les résultats de sa rancune.

Qu'a fait cependant le premier ministre pour préparer le mariage de son roi? Une excuse à sa conduite précipitée, et aux dangers auxquels elle expose la France, pourrait être dans l'heureux choix qui remplacera la petite Infante. Mais il cherche et négocie de tous côtés sans aucun succès. Il a fait demander la main de la fille aînée du prince de Galles ; la différence de religion a été le prétexte du refus, et l'affaire n'a pas été assez secrètement menée pour n'être pas jugée dans les chancelleries comme un échec. Des propositions antérieures étaient venues de la czarine Catherine, qui aurait été heureuse d'unir sa fille Élisabeth au roi de France, au prix même d'une abjuration de l'orthodoxie; madame de Prie a trouvé que le sang violent de Pierre le Grand ne lui promettait pas une reine assez dépendante, et le ministre, après des tergiversations prolongées, a fini par refuser, au risque de détruire de cordiales dispositions de la Russie pour l'alliance française. Il a écarté de principe la charmante fille du duc de Lorraine, catholique, d'âge excellent, parce que la mère est Orléans, sœur du Régent, et que les Condé ne peuvent supporter l'idée de fournir au parti rival l'appui de la reine future.

Les meilleurs choix étant rejetés, M. le Duc a beau faire dresser une liste de toutes les princesses de l'Europe, qui ont de treize à vingt-deux ans, et y réunir les détails précis sur leur religion, leur famille, leurs qualités physiques, aucun nom ne s'y rencontre qui puisse concorder à la fois avec l'âge du Roi, la dignité de la couronne et les convenances personnelles du ministre. Marie Leczinska figure dans cette liste, avec la remarque qu'elle a des parents peu riches et que son père et sa mère voudraient sans doute s'établir en France, ce qui serait un inconvénient : « On ne sait rien, d'ailleurs, ajoute le mémoire, qui soit désavantageux à cette famille ». Parmi les personnes consultées par le ministre et invitées à lui faire tenir leur avis par écrit, nul ne s'avisera de songer à une princesse de naissance aussi modeste.

On acceptera, au contraire, par égard pour M. le Duc, le sentiment vers lequel il penche lui-même et qui favorise une de ses propres sœurs, Mademoiselle de Vermandois. Quoique plus âgée de huit ans que le Roi, elle réunit toutes les conditions de beauté, d'esprit et de vertu qui peuvent justifier l'honneur qu'on lui fait ; elle est, de plus, d'une santé excel-

lente. Mais madame de Prie, qui se sait détestée par la jeune fille, aide M. le Duc à réfléchir que l'opinion en France et en Europe s'indignerait d'un choix où l'on verrait le poids de sa volonté égoïste sur son jeune maître. L'Espagne, d'autre part, n'attribuerait-elle pas l'humiliation qu'elle a reçue à l'intérêt de la maison de Condé et les conséquences du renvoi de l'Infante ne retomberaient-elles point plus durement sur M. le Duc ? Le prince prévoit de tels soucis, pour une satisfaction de vanité, qu'il retire, après quelques jours, sa proposition.

Cependant le temps s'écoule. On ne peut exposer plus longtemps le Roi au ridicule de chercher femme, et tout exige qu'une solution soit apportée aux difficultés où la France a été engagée par une imprudente impatience. Après les éliminations prononcées autour de la table du Conseil ou dans le cabinet de madame de Prie, après l'échec de la demande anglaise et l'abandon des prétentions des Condé, la liste des princesses est épuisée. On aboutit à cette constatation extraordinaire, qui condamne la légèreté de M. le Duc et n'est point pour relever son prestige : il n'y

a pas en Europe de princesse qui puisse épouser le roi de France.

Au milieu de ces embarras aigus, madame de Prie reçoit à Versailles le portrait de la jeune Polonaise que M. le Duc s'est promis d'épouser. Les grâces de son âge s'y trouvent agréablement marquées : on voit que la princesse Marie n'est point déplaisante et que, s'il lui manque le charme de la beauté, elle semble, du moins, avoir tous les autres. Une idée inattendue naît de cette coïncidence. L'aimable modèle du peintre ne pourrait-il faire une reine de France très suffisante ? La question se pose aussitôt dans l'esprit de la favorite. Aucun obstacle dans la négociation n'est à prévoir ; la demande, restée tout à fait ignorée, qui a été faite par le duc de Bourbon, permettrait de substituer celle du Roi le plus aisément du monde.

Madame de Prie voit d'un coup d'œil le parti qu'elle pourra tirer de cet heureux arrangement. C'est elle qui aura fait la nouvelle reine ; quoi qu'il arrive, son avenir est garanti par la gratitude qui lui sera due. Elle pousse M. le Duc à se décider et rien ne se trouve moins difficile. Le prince s'accommode d'une combinaison qui lui apporte, en échange d'un

insignifiant sacrifice, la fin de tant d'affaires embrouillées.

Si les objections sont assez nombreuses, aucune ne paraît irréfutable. « La Polonaise », comme on dit, a six ans et demi de plus que le Roi; mais Mademoiselle de Vermandois est plus âgée encore, ce qui n'a point arrêté, quand il s'est agi de la sœur du ministre, selon la propre déclaration faite à ce propos par le Conseil secret : « Les mœurs d'une personne de cet âge promettent bien davantage que ceux d'une personne plus jeune, et cet âge la rend plus propre à donner des héritiers bien constitués. » On dira aussi que la situation de Stanislas est fort modeste dans la hiérarchie des monarques et que, jadis roi électif, il est tombé au rang de simple pensionnaire de la France ; il a régné du moins sur un grand pays et porté une illustre couronne. Si l'on peut craindre, d'autre part, qu'il veuille la revendiquer un jour par les armes et entraîner la France dans ses projets, il semble facile de lui faire comprendre qu'en devenant le beau-père du Roi Très-Chrétien, son devoir est de sacrifier ses ambitions aux intérêts du pays qui sera désormais celui de sa fille. D'ailleurs cette pensée ne peut être que lointaine et M. le Duc n'est

pas d'humeur à s'inquiéter de demain, s'il a le moyen de sortir des difficultés d'aujourd'hui. Il embrasse le projet avec ardeur et, de ce jour, le sort de Marie Leczinska est décidé.

C'est peut-être la première fois en France que, dans le choix si important d'une épouse royale, des convenances égoïstes ont passé avant l'avantage de la nation. Aucun des ministres du passé n'avait eu la pensée de s'inspirer d'un autre intérêt que de celui de la couronne et n'avait subordonné la raison d'État à ses raisons particulières. Les motifs qui font le mariage de Louis XV montrent l'abaissement des caractères et l'oubli des devoirs du gouvernement. Malgré cela, les circonstances sont devenues si pressantes que M. le Duc n'a pas d'opposition à redouter dans le Conseil. Pendant la séance tenue à Marly, le 31 mars, il remet sous les yeux du jeune Roi l'état détaillé des princesses d'Europe qu'on a déjà examiné en vain, et il prouve que, seule, la fille du roi de Pologne peut être proposée sans inconvénient.

La discussion qui suit ne produit point d'objection sérieuse ; M. de Fréjus lui-même, sans opiner favorablement, se garde d'en for-

muler aucune, affectant de laisser à d'autres une responsabilité aussi grave, et le Roi est enfin appelé à se prononcer. Le portrait de la princesse Marie lui a été présenté. Bien que les charmes de la future reine soient un objet fort secondaire en cette décision toute politique, Louis XV se sent porté à écouter les personnes qui disposent de son cœur ; il déclare au Conseil qu'il consent à épouser la princesse de Pologne. Le soir même, les ordres sont donnés pour le départ de l'Infante et le courrier d'Alsace emporte la lettre de M. le Duc pour le roi Stanislas.

La reine Marie Leczinska racontait elle-même comment elle avait appris l'événement extraordinaire de sa vie. Elle était dans une chambre de Wissembourg, occupée avec sa mère à leurs ouvrages de charité ; elles causaient des nouvelles de Pologne, qui semblaient plus décourageantes que jamais, puisque le roi Auguste venait de refuser définitivement à Stanislas toute restitution de ses biens patrimoniaux. Dans la chambre où se tenaient les deux femmes, le roi entra, le visage rayonnant d'une joie singulière et

tenant une lettre à la main : « Ah ! ma fille, s'écria-t-il, tombons à genoux et remercions Dieu ! — Quoi ! mon père, seriez-vous rappelé au trône ? — Le ciel nous accorde mieux encore, dit Stanislas : vous êtes reine de France ! »

Le père, la mère et la fille s'embrassèrent en pleurant et s'agenouillèrent, pour recevoir par une prière reconnaissante la nouvelle qui mettait fin à tant de douloureuses incertitudes.

Pas un instant la princesse Marie n'hésita à accepter la grâce qui lui était envoyée et qui apportait la consolation à ceux qu'elle aimait. Son jeune cœur s'attachait déjà de toute sa force au bel adolescent royal, dont les estampes lui avaient fait connaître les traits et pour le bonheur de qui elle avait souvent prié, en retour de l'hospitalité reçue par les siens. Les sentiments de ses parents étaient sans mélange ; « on étouffait de joie », écrit Stanislas. Ce projet, qu'il fallait tenir secret pendant quelque temps, resserré au cercle le plus étroit de la famille, y dédommageait de bien des misères. C'était le rêve auquel rien n'a préparé et qu'on savoure avec la seule crainte de le voir s'évanouir.

Stanislas adresse au duc de Bourbon une réponse, où se peignent l'émotion ressentie et cette gratitude sur laquelle sont en droit de compter les auteurs du mariage : « Monsieur mon frère, que puis-je dire à Votre Altesse Sérénissime pour répondre à une lettre qui, me saisissant le cœur et m'ôtant la parole, me mettrait dans toute l'insuffisance de lui exposer mes sentiments, s'ils étaient nouveaux et inconnus à Votre Altesse Sérénissime ?... Puisque la sainte Providence l'a tellement décidé et que votre incomparable sagesse le juge ainsi, Votre Altesse Sérénissime sait que je suis voué à Elle avec toute ma famille ; qu'Elle dispose d'un bien dont je l'avais rendue entièrement maître. Je vous cède mon droit de père sur ma fille, en remplaçant celui d'époux qui vous était destiné. Que le Roi, qui la demande, la reçoive de vos mains... Plaise au Seigneur Tout-Puissant qu'il en tire sa gloire, le Roi son contentement, ses sujets toute la douceur et Votre Altesse Sérénissime la satisfaction de son propre ouvrage ! » En attendant la glorieuse réalisation de cet ouvrage, le roi de Pologne avait à trouver en quelques jours treize mille livres, pour achever de retirer ses pierreries

chez le juif de Francfort où elles étaient engagées. Il était forcé d'avoir recours à l'amitié du gouverneur de Strasbourg, qui lui en obtenait discrètement le prêt sur la recette de la ville. Il échappait ainsi aux graves chicanes qu'il avait un moment redoutées, et qui auraient mis le comble aux âpres tourments d'argent qui l'accablaient.

Des soucis d'un autre genre allaient suivre, pendant de longues semaines, la joie de l'heureuse nouvelle. Le chevalier de Vauchoux avait très promptement apporté à Wissembourg les remerciements du duc de Bourbon et traité confidentiellement avec Stanislas les questions politiques et personnelles sur lesquelles il était nécessaire de s'entendre. Il avait trouvé chez le roi de Pologne, racontait-il, les sentiments d'un « bon Français » et le parfait désir de se soumettre aux volontés de son futur gendre. Le secret toutefois rendait encore incertain le grand projet. Chacun avait compris qu'une haute convenance exigeait, avant d'en parler, que l'Infante eût été remise aux envoyés de Philippe V chargés de la recevoir à la frontière ; mais cette remise avait eu lieu depuis longtemps, et rien n'arrivait à Wissembourg tranquilliser les esprits.

Sans doute, à Versailles, dès la fin d'avril, les douze dames du palais étaient nommées, ainsi qu'une partie de la maison de la Reine, « semblable, écrit Marais dans son journal, à ce temple qu'on avait élevé à Rome avec cette inscription *Deo incognito*, au dieu inconnu ». Le cardinal de Rohan, le maréchal du Bourg, venus en amis passer quelques jours chez le roi Stanislas, se considéraient déjà comme les sujets de leur chère princesse Marie. Celle-ci était presque traitée en reine, et l'on remarquait que ses parents lui laissaient la droite. Cependant la déclaration publique du mariage n'était pas faite, et il ne pouvait être regardé comme assuré, tant que cette formalité ne serait pas venue engager la parole royale.

L'événement qui se préparait avait fini par transpirer dans les pays rhénans. Tant d'allées et venues inusitées avaient excité les soupçons, et le bonheur deviné de Stanislas déchaînait la haine. Des agents saxons rôdaient dans les environs et venaient encore d'essayer de lui faire acheter du tabac empoisonné. Ils se mirent à l'œuvre pour empêcher, par tous les moyens, un changement de situation qui devait si puissamment servir

sa cause en Pologne. A Paris même, où le projet s'ébruitait, beaucoup de gens étaient mécontents. De divers côtés, des dénonciations parvinrent au duc de Bourbon, l'inquiétant sur la santé de Marie Leczinska. « Le bruit est grand, dit Marais, d'une lettre écrite par le roi de Sardaigne, comme grand-père du Roi, qui s'oppose au mariage avec la Polonaise, par la mésalliance et parce qu'on dit qu'elle a des défauts corporels. Il y a aussi des lettres anonymes qui ont grossi ces défauts. On dit qu'elle a deux doigts qui se tiennent et des humeurs froides ; mais cela vient de la faction d'Orléans, à qui ce mariage et tout mariage du Roi déplaît. »

Un avis plus grave prétendit que la princesse était épileptique et désigna même une religieuse de Trèves, que la reine Catherine aurait été consulter plusieurs fois sur cette maladie. Rien ne pouvait causer à M. le Duc plus de souci pour sa conscience et pour ses intérêts. Il dut faire chercher une personne de confiance en relation avec le couvent de Trèves ; on put établir qu'en effet la reine de Pologne y était allée plusieurs fois voir la religieuse désignée, mais que c'était à propos d'une demoiselle de trente ans qu'elle aimait

beaucoup et qui était attachée à son service. Pour sûreté meilleure, le ministre chargea le cardinal de Rohan et le chevalier de Vauchoux d'informer Stanislas des bruits répandus et de lui faire accepter la visite de deux médecins envoyés de Paris. Le roi ne s'étonna point des calomnies acharnées contre le bonheur de sa fille et se prêta à ce qu'on voulait de lui. Les médecins constatèrent que la princesse avait une santé particulièrement vigoureuse et firent justice de tous les mensonges. Les inquiétudes de la famille touchaient à leur terme ; les lettres arrivaient enfin, apportant la nouvelle de la déclaration, et un détachement du régiment de Berry prenait la garde de la maison de Wissembourg.

Le dimanche, 27 mai, à son petit lever, en présence des grands officiers de la couronne et des entrées, Louis XV déclara son mariage, suivant l'usage, en donnant à ses sujets tous les renseignements qu'ils étaient en droit de connaître : « J'épouse, dit-il, la princesse de Pologne. Cette princesse, qui est née le 23 juin 1703, est fille unique de Stanislas Leczinski, comte de Lesno, ci-devant staroste d'Adelnau, puis palatin de Posnanie,

et ensuite élu roi de Pologne, au mois de juillet 1704, et de Catherine Opalinska, fille du castellan de Posnanie, qui viennent l'un et l'autre faire leur résidence au château de Saint-Germain-en-Laye avec la mère du roi Stanislas, Anne Jablanoruska, qui avait épousé en secondes noces le comte de Lesno, grand général de la Grande-Pologne. » Quand le Roi eut fini, le petit duc de Gesvres, Premier gentilhomme de la Chambre en exercice, passa dans l'Œil-de-Bœuf plein de monde et prononça les mêmes formules, livrant la grande et décisive nouvelle aux commérages de la Cour et aux discussions des partis.

« La Cour a été triste, écrit un nouvelliste, comme si on était venu dire que le Roi était tombé en apoplexie. » Les compliments d'étiquette qu'il reçut manquèrent de sincérité. Personne ne montra d'enthousiasme pour une alliance où rien ne flattait l'amour-propre national. « Leczinski ! Voilà un terrible nom pour une reine de France. » Cela était indifférent au Roi, fort enchanté de se marier et, en attendant, malgré la pluie et le temps affreux, on le voyait chaque jour aller à la chasse et prendre plaisir à ce que tout le

monde fût mouillé. Il ignorait entièrement que les cours d'Europe et les chancelleries parlaient couramment de sa mésalliance. La duchesse de Lorraine, par exemple, qui avait, il est vrai, quelque dépit de mère dédaignée dans son enfant, écrivait son humiliation de fille de France : « Comme bonne Française et étant de la famille royale, je ne puis voir cette mésalliance pour le Roi sans en ressentir, je vous l'avoue, une peine mortelle, et je ne puis comprendre comment toute la France ne s'y oppose pas, à commencer par les princesses de la maison royale. Il me paraît que les mésalliances sont bien à la mode en France, puisqu'elles vont à présent jusqu'à la personne sacrée du Roi. Il sera, à ce que je crois, le premier de nos rois qui aura épousé une simple demoiselle ! »

Le mariage n'était point un succès pour M. le Duc et sa conseillère. Ils en furent assez chansonnés pour que personne n'ignorât les motifs intéressés qui leur avaient fait faire un choix aussi imprévu. Le public, déjà mécontenté par les édits financiers, se montra désappointé et inquiet de l'avenir : « Nous verrons, disait-on, les suites de ce mariage avec un roi qui n'est plus roi, qui l'a été par une

élection faite en conquête, qui cesse de l'être par la même conquête et qui est d'une nation tout à fait étrangère à la nôtre. Les Polonais sont les Gascons du Nord et très républicains. Quel intérêt pouvons-nous avoir avec eux? Le roi Auguste, électeur de Saxe, qui est du corps de l'Empire et vrai roi de Pologne, va être fâché contre nous de ce que nous prenons pour reine la fille de son compétiteur et pourra nous faire des affaires avec l'Empereur et l'Empire. Le roi d'Espagne s'y joindra, et voilà peut-être une guerre affreuse dans toute l'Europe contre nous! » Parlementaires et jansénistes ajoutaient un autre grief : « La famille du roi Stanislas est gouvernée par les Jésuites; il va en venir avec eux, comme si nous n'en avions pas assez! » Une telle crainte, douze ans après la bulle *Unigenitus* et à la veille des « miracles » jansénistes du diacre Pâris, comptait plus aux yeux de bien des gens que les avantages politiques perdus par la France au renvoi de l'Infante.

Des questions secondaires se soulevaient qui n'allaient point toutes sans difficultés. Pour décider des avantages matrimoniaux attribués à la fille de Stanislas, on n'eut qu'à

prendre ceux que le roi d'Espagne avait stipulés en faveur de la sienne : cinquante mille écus pour ses bagues et bijoux, qui devaient lui être remis après la signature des articles préliminaires; deux cent cinquante mille livres, à son arrivée près du Roi, et un douaire annuel de vingt mille écus d'or en cas de veuvage, avec cent mille écus de pierreries qui lui demeuraient. La formation de la maison de la Reine n'était pas aussi aisée. Si l'on eût écouté le maréchal de Villars, on eût retardé pour la faire jusqu'au rétablissement des finances; mais l'avidité de la Cour ne l'entendait pas ainsi, et l'on se disputa âprement tant de places lucratives qu'il fallut bien distribuer.

La plus élevée, la surintendance de la maison, revenait presque de droit à Mademoiselle de Clermont, sœur aînée de M. le Duc; mais les importantes fonctions de dame d'honneur, qui rapprochaient à chaque instant de la Reine, étaient réclamées par madame de Prie, en raison de la part qu'elle avait prise aux négociations et de ses relations antérieures avec le roi de Pologne. M. le Duc, sentant lui-même le beau scandale que soulèverait cette nomination, s'abrita derrière l'avis

de M. de Villars. Le maréchal raconte, dans ses Mémoires, qu'il « le détermina à jeter les yeux, préférablement à toutes, sur une dame dont la conduite fût respectable, et les deux qui pouvaient le plus mériter cette place étaient la maréchale de Gramont et la maréchale de Boufflers; la première ne put l'accepter, à cause de l'état languissant de son mari, et la maréchale de Boufflers fut déclarée. » On dédommagea madame de Prie par une des places de dame du palais, et par celle de secrétaire des commandements, donnée à son fidèle Pâris-Duverney, assuré dès lors comme elle d'avoir les moyens d'agir à toute heure sur l'esprit de la jeune Reine.

Le marquis de Nangis, celui-là même que madame la duchesse de Bourgogne avait honoré de son amitié, fut nommé chevalier d'honneur; le comte de Tessé, fils du maréchal, fut fait premier écuyer, et le chevalier de Vauchoux eut la récompense de ses services par une des places d'écuyer de quartier. On choisit pour premier aumônier l'évêque de Châlons, un Saulx-Tavannes; M. de Fréjus hésita à accepter la charge de grand aumônier et finit par s'y déterminer. La dame d'atours

fut la comtesse de Mailly, mère de nombreuses filles destinées à jouer un rôle dans la vie de la Reine. Quant aux douze dames du palais, il y en eut six titrées et six non titrées : la maréchale de Villars, les duchesses de Béthune, de Tallard, d'Épernon, la comtesse d'Egmont, la princesse de Chalais, les marquises de Nesle, de Prie, de Gontaut, de Matignon, de Rupelmonde et de Mérode. On murmura contre des choix dont la moitié au moins laissait prise à la médisance; ils semblaient peu convenable pour l'entourage d'une jeune souveraine, madame de Prie s'étant arrangée de façon à n'y pas être seule de son espèce.

Le lieu où devait se faire la cérémonie du mariage par procuration donna motif à des incertitudes. Comme les parents de la fiancée n'étaient point dans leurs États, on convint de choisir la capitale de la province où ils recevaient l'hospitalité ; Strasbourg était, de plus, la ville épiscopale du cardinal de Rohan, chargé, comme grand aumônier de France, de célébrer le mariage royal. Un grand personnage devait être nommé pour aller épouser; M. le Duc, bien qu'il lui en coûtât de proposer au Roi le duc d'Orléans, ne put

faire autrement que de s'y résigner, afin d'ajouter tout l'éclat possible à la cérémonie par la présence du premier prince du sang, Il dut même promettre cent mille écus pour la dépense du voyage.

Les préparatifs se pressaient de part et d'autre. Le jour même où le comte Tarlo, parent de Stanislas, arrivait à Versailles pour signer les articles préliminaires et le contrat de mariage, le duc d'Antin et le marquis de Beauvau partaient, comme ambassadeurs extraordinaires chargés de faire la demande. Le maréchal du Bourg réglait avec eux et le roi Stanislas les détails de la solennité et le jour, qui fut, par piété, fixé au 15 août : « La princesse et sa famille, écrivait le duc d'Antin, désirent passionnément qu'elle soit mariée le jour de la Vierge, pour laquelle on a une dévotion particulière. »

Depuis le 4 juillet, Stanislas et les siens étaient à Strasbourg. La princesse Marie avait fait ses adieux à cette triste maison qui, cinq ans plus tôt, la recevait en fille d'exilés et d'où elle partait, escortée de plusieurs brigades de carabiniers royaux, pour être la femme d'un des plus grands rois du monde.

A l'entrée de la ville, les magistrats étaient venus offrir leurs hommages, et les troupes faisaient la haie jusqu'au palais du Gouvernement, où le cardinal, le clergé et les autres corps s'étaient rendus pour la complimenter. C'était la première fois que le canon retentissait en l'honneur de Marie Leczinska et que les hommages officiels l'entouraient; ainsi commençait la réalisation de son rêve.

Elle goûta aussi, pendant ces six semaines, comme elle n'avait pu le faire encore, les plaisirs d'une société brillante et choisie. Échappant aux importunités de la représentation, le Roi et sa famille avaient accepté de loger à l'hôtel d'Andlau. Cette demeure d'une grande famille alsacienne était hors de la ville, et une femme d'un charme rare et supérieur en faisait les honneurs. La comtesse d'Andlau avait d'ailleurs rendu souvent visite aux exilés de Wissembourg, et leur présence dans sa maison ne faisait que resserrer les liens d'une intimité déjà étroite. La reine Catherine l'appelait « ma chère petite d'Andlette » ; Stanislas professait pour elle ce culte enthousiaste que les Polonais portent dans l'amitié. Marie Leczinska, de son côté, ne devait jamais oublier l'hospitalité de la

comtesse non plus que l'empressement de l'excellent maréchal du Bourg, dévoué depuis plusieurs années comme un véritable ami et à qui Stanislas écrivait plus tard : « Je soupire toujours après l'Alsace, que vous m'avez rendue si agréable à me la faire regretter toute ma vie. »

Au milieu de ces jours sans trouble, où tout était espérance et repos, personne ne songeait aux difficultés et aux intrigues que la princesse était appelée à trouver à Versailles. A la Cour, au contraire, on pensait déjà à l'y mêler et à prendre possession de la jeune influence qu'elle y allait apporter. M. de Fréjus n'avait pas manqué, dès que le mariage avait été décidé, de lui écrire ses félicitations et ses hommages, et elle avait répondu au précepteur du Roi, de qui elle n'ignorait pas l'importance. Mais voici qu'une ambassade féminine lui était directement envoyée à Strasbourg ; c'était l'amie de M. le Duc qui la remplissait elle-même, et la lettre qu'elle avait pour Stanislas ne laissait aucun doute sur ses intentions : « Je profite du départ de madame de Prie, écrivait le prince, pour faire remettre cette lettre à Votre Majesté, et j'envie bien le bonheur qu'elle va avoir de

l'assurer elle-même de son attachement et de son respect... J'ai pris la liberté d'instruire Votre Majesté de beaucoup de choses sur tout ce qui se passe dans ce pays ; mais, comme la prudence défend de les écrire et que je suis sûr du secret de madame de Prie, je l'ai chargée d'en rendre compte à Votre Majesté et de ne lui rien cacher, croyant qu'il y a des choses que notre reine future serait peut-être bien aise de savoir. Ce sera à Votre Majesté à en juger, et toute la grâce que je lui demande est de les garder pour elle seule et pour la princesse sa fille. »

Il importait, en effet, au ministre et à sa favorite que leur future maîtresse reçût, sur les hommes et les choses de la Cour, les impressions qui leur convenaient et qu'elle prît en eux, dès l'abord, une confiance absolue. Madame de Prie la mit surtout en garde contre les menées sournoises de M. de Fréjus. Elle profita en même temps de la liberté qui lui fut laissée pendant plusieurs jours pour s'insinuer au meilleur de son affection. Comme elle jouait à merveille tous les rôles qui la pouvaient servir, ce fut celui de l'ingénuité qu'elle s'imposa. Il sauvait, aux yeux de Stanislas, ce qu'avait d'assez équivoque l'in-

fluence dont il bénéficiait. Marie se laissait aller tout entière aux sentiments d'une reconnaissance que madame de Prie cultivait jusque dans les plus petits détails et par les présents les plus intimes : en attendant l'arrivée du trousseau complet de la princesse, la marquise montrait qu'elle n'ignorait pas l'humiliant dénuement de sa garde-robe, et le premier cadeau qu'elle faisait à sa souveraine était celui d'un lot de chemises.

Le 25 juillet 1725, Mademoiselle de Clermont, ayant pris congé de Sa Majesté, qui chassait à force à Chantilly avec M. le Duc, quitta Paris pour aller chercher la jeune Reine. Elle emmenait avec elle un grand nombre d'officiers des deux maisons. Les dames étaient mesdames de Boufflers et de Mailly, sept dames du palais de la Reine et deux dames d'honneur de la princesse. C'était toute une partie de la Cour qui se déplaçait, et celle qui demeurait vint à l'hôtel de Condé souhaiter le bon voyage et assister au curieux spectacle du départ.

Le cortège comptait dix carrosses du Roi, attelés de huit chevaux, et une douzaine de carrosses particuliers à six chevaux, chacune

des dames ayant le sien ainsi qu'un fourgon à quatre chevaux pour son lit et ses bagages. Les équipages du Grand-Commun, qui partirent en même temps des écuries du Louvre, faisaient encore une cinquantaine de carrosses, berlines, corbillards, fourgons et chariots. On emportait la vaisselle d'argent royale et tout ce qui devait être nécessaire pour la bouche et le service de la Reine. Les cochers, postillons, palefreniers et charretiers avaient été habillés à neuf. Ce défilé fut un amusement extraordinaire pour le peuple de Paris, comme pour les diverses provinces qu'il traversa. La sœur de M. le Duc fit, d'ailleurs, un voyage triomphal, accueillie et fêtée par les autorités locales et par les commandants militaires, et à peine moins haranguée que ne devait l'être la Reine au retour.

En arrivant à Saverne, au palais du cardinal de Rohan, fastueusement aménagé pour ces réceptions, la princesse trouva madame de Prie, qui la mit au courant de ce qui se passait à Strasbourg, et le roi Stanislas vint lui-même la visiter. Il avait abandonné l'hôtel d'Andlau et habitait, pendant les derniers jours, celui du Gouvernement, où sa petite cour polonaise s'était renforcée, pour une

semaine, des dames, gentilshommes et pages devenus nécessaires aux circonstances. C'est au Gouvernement qu'il avait reçu, avec la reine, dans le plus majestueux cérémonial et toute la pompe de la royauté, les lettres de créance du duc d'Antin, puis la demande solennelle de la main de sa fille, présentée par les ambassadeurs du roi de France. Il avait eu aussi la visite du duc d'Orléans, qui était venu rendre ses premiers hommages à sa souveraine ; le prince n'avait fait que traverser Strasbourg et était allé attendre le jour du mariage à Rastadt, chez la princesse douairière de Bade, sa belle-mère.

Il y avait un grand mouvement en Alsace et dans le pays rhénan pour les fêtes annoncées. Beaucoup de princes et seigneurs allemands, et parmi eux le duc et le prince héréditaire de Wurtemberg, arrivaient pour la cérémonie ; toute la noblesse alsacienne, mieux disposée en faveur du mariage que celle de Paris et de la Cour, avait retenu ses logements. Mademoiselle de Clermont devait habiter hors de la ville, chez l'amie des Leczinski et du maréchal du Bourg, la comtesse d'Andlau. Elle y fut reçue le soir du 14 août, à l'heure même où la cérémonie des fiançailles était

célébrée au Gouvernement par le cardinal-évêque. Toute la ville était en fête, et ce n'était que bals, festins, illuminations, salves d'artillerie et fontaines de vin coulant sur les places.

Les Strasbourgeois se souvinrent longtemps de ce 15 août 1725, où les rues pavoisées et enguirlandées virent le brillant mouvement des troupes autour des carrosses royaux, et personne n'oublia l'aimable jeune Reine pour qui se déployèrent toutes ces joies. La majestueuse cathédrale fut remplie, dès avant onze heures, par la Cour, les princes allemands et leur suite, la noblesse et les familles notables de la ville; entre les tribunes dressées de chaque côté de la nef, les gardes du corps et les Cent-Suisses formaient la haie, comme à Versailles. A midi, le cardinal de Rohan, les chanoines-comtes de Strasbourg, et tout le clergé séculier et régulier de la ville, reçurent la Reine sous le porche et la conduisirent au chœur, toutes cloches sonnantes, au bruit des tambours, timbales et trompettes des gardes du corps. Précédée du grand-maître des cérémonies du Roi, des ambassadeurs extraordinaires et de monseigneur le duc d'Orléans, tenant la place de Louis XV,

Marie traversa l'église, donnant la main au roi son père. Stanislas avait le cordon et la croix du Saint-Esprit, qu'il venait de recevoir du roi de France. Marie était vêtue d'une étoffe de brocart d'argent garnie de dentelles d'argent et semée de roses et de fleurs artificielles. La marquise de Linage portait la queue de sa robe, et la marquise de Rose celle de la reine de Pologne. L'estrade où la princesse s'agenouilla d'abord entre ses parents était couverte de velours cramoisi semé de fleurs de lis d'or, et au-dessus pendait un grand dais de semblable velours descendant des voûtes.

Le roi et la reine de Pologne menèrent leur fille à l'autel ; le duc d'Orléans se mit auprès d'elle et le cardinal prononça, avant de bénir le mariage, un discours qui justifiait, en cette grande journée, les vues inattendues de la Providence : « Vous êtes, madame, d'une maison illustre par son ancienneté, par ses alliances et par les emplois éclatants que les grands hommes qu'elle a donnés à la Pologne ont successivement remplis avec tant de gloire. Vous êtes fille d'un prince qui, dans les différents événements d'une vie agitée, a toujours réuni en lui

l'honnête homme, le héros et le chrétien... On voit en votre personne, madame, tout ce qu'une naissance heureuse et une éducation admirable, soutenue par des exemples également forts et touchants, ont pu former de plus accompli... Ornée de toutes ces vertus, à quelle couronne n'auriez-vous pas eu le droit d'aspirer, sans l'usage qui assujettit, en quelque façon, les rois à ne prendre qu'autour du trône les princesses qu'ils veulent faire régner avec eux? Celui qui donne les empires mit le sceptre de la Pologne entre les mains du prince de qui vous tenez la vie et, par là, en décorant le père, il conduit insensiblement la fille aux hautes destinées qu'il lui prépare. Mais, ô mon Dieu! que vos desseins sont impénétrables et que les voies dont vous vous servez pour faire réussir les conseils de votre sagesse sont au-dessus de la prudence humaine! A peine ce prince est-il sur le trône où le choix des grands et l'amour des peuples l'avaient placé, qu'il se voit forcé de le quitter. Il est abandonné, trahi, persécuté; un coup fatal lui enlève un héros, son ami et le principal fondement de ses espérances. Il cède au temps et aux circonstances, sans que son courage soit ébranlé;

il cherche un asile dans la patrie commune des rois infortunés. Il vient en France ; vous l'y suivez, madame. Tout ce qui vous y voit, sensible à vos malheurs, admire votre vertu ; l'odeur s'en répand jusqu'au trône d'un jeune monarque qui, par l'éclat de sa couronne, par l'étendue de sa puissance et plus encore par les charmes de sa personne, pouvait choisir entre toutes les princesses du monde. Guidé par de sages conseils, il fixe son choix sur vous, et c'est ici que le doigt de Dieu se manifeste : il se sert du malheur même, qui sépare le roi votre père de ses sujets et qui vous enlève à la Pologne, pour vous donner à la France et pour nous donner en vous une reine qui sera la gloire d'un père et d'une mère dont elle fait la consolation et les délices ! »

Cette éloquence ecclésiastique, où se montrait l'affection de l'évêque de Strasbourg pour ses amis, n'était pas uniquement tissée de banales formules. Elle pouvait prêter à sourire aux gens de cour venus de Versailles, mais elle répondait aux pensées de toute la partie de l'assemblée, qui connaissait les malheurs et la grandeur d'âme de Stanislas et qui avait admiré de près la dignité coura-

geuse de sa vie. Quant à la famille royale de Pologne, elle voyait réellement de son désastre sortir son bonheur de ce jour, et elle remerciait Dieu avec des larmes, tandis que les cérémonies de la messe de mariage se déroulaient et que les symphonies, alternant avec les chants liturgiques, élevaient les cœurs vers le Maître suprême, qui savait, dès ce monde, récompenser la vertu.

La nouvelle reine de France fut ramenée au Gouvernement, escortée des gardes du corps et des Cent-Suisses, qui lui devaient maintenant leur service. Mademoiselle de Clermont l'attendait dans son appartement et lui présenta ses dames, M. de Nangis, son chevalier d'honneur, M. de Tessé, son premier écuyer, et toute la partie de sa maison qui était du voyage. Elle reçut les visites des princes allemands et du chapitre, et dîna au grand couvert avec ses parents, tandis que les canons de la ville et de la citadelle tiraient sans interruption ; enfin elle put aller se reposer, pendant qu'on servait à dîner à Mademoiselle de Clermont et aux dames demeurées dans leur grand habit.

L'après-midi, la Reine ayant désiré entendre, en ce jour de fête de l'Église, les

vêpres de la Sainte-Vierge, ce fut l'occasion, pour les officiers de sa maison, de commencer à exercer les fonctions de leur charge. Sa Majesté alla à la cathédrale avec Mademoiselle de Clermont et ses quatre premières dames dans son carrosse, suivie de toute son escorte. MM. de Nangis et de Tessé l'accompagnèrent au chœur ; derrière son fauteuil se tint le duc de Noailles, comme capitaine des gardes ; les dames du palais entourèrent le prie-Dieu, aux côtés duquel se rangèrent les officiers des gardes et les gardes de la Manche, qui, ainsi que leur nom l'indiquait, ne devaient point quitter la personne royale. Toute l'étiquette de Versailles prenait déjà possession de la princesse polonaise et lui marquait sa place hors du reste de l'humanité. Quand la Reine suivit la procession, entre M. de Nangis et M. de Tessé, son manteau soutenu par le duc de Noailles, le roi Stanislas marchait derrière elle, donnant la main à mademoiselle de Clermont, et contemplait à distance les honneurs dont on revêtait sa fille, naguère encore assise avec tant de simplicité au foyer familial. Pour elle, au milieu de ces pompes nouvelles si peu désirées, elle se réfugiait visiblement dans l'humilité intérieure ; elle

s'absorbait dans une prière si fervente qu'on dut l'avertir plusieurs fois, au cours des vêpres, de ne point demeurer tout le temps agenouillée.

Les harangues occupèrent une heure ou deux de la soirée. Puis on passa sur la terrasse du Gouvernement, pour voir le feu d'artifice tiré sur l'Ill, où apparurent unies les armes de France et de Pologne. Le coup d'œil le plus beau fut celui de la flèche illuminée de la cathédrale ; elle montait dans le ciel comme une pyramide de feu et on y tira une partie des fusées. Les chiffres lumineux des époux étaient suspendus dans les rues, parmi les arcs de feuillage ; on dansait aux cris de *Vivent le Roi et la Reine !* et l'on faisait des feux de joie devant toutes les portes. Les mêmes réjouissances continuèrent le lendemain. Mademoiselle de Clermont et quelques dames eurent l'idée de monter sur la plate-forme du clocher et admirèrent l'immense panorama de la plaine du Rhin. Quant à Marie, elle donna à ses parents et à leurs amis préférés toutes les heures de cette dernière journée.

La séparation eut lieu le 17 août, à dix heures du matin. La jeune Reine fit ses adieux

sur le marchepied de son carrosse, et tout le monde y fut en larmes. Mais, quatre lieues plus loin, au village où l'on dîna, Stanislas vint rejoindre sa fille et, le soir, partagea avec elle, au palais épiscopal de Saverne, l'hospitalité somptueuse du cardinal de Rohan. Ils passèrent ensemble encore la matinée du lendemain, retardant le plus possible le moment de se quitter et de finir pour jamais leur vie commune. La Cour et les curieux respectèrent cette intimité, même pendant leur dîner, et se portèrent aux tables plus joyeuses de mademoiselle de Clermont ou du duc d'Orléans. Après le dîner, la Reine se remit en carrosse avec ses dames ; le cortège se reforma, salué par l'artillerie à la sortie de la ville, et se mit à gravir la montagne de Saverne. Au point le plus élevé de la route, Stanislas parut à cheval avec ses gentilshommes et chevaucha quelque temps à la portière royale. La Reine comptait qu'il l'accompagnerait jusqu'à Sarrebourg, où l'on devait coucher ; mais elle apprit bientôt que le Roi avait tourné bride sans rien dire, afin d'éviter les dernières émotions, et qu'il était déjà trop loin sur la route de Strasbourg pour qu'elle pût songer à le rappeler,

Il fallut, pour distraire son chagrin, toute la variété des spectacles que les premiers jours du voyage lui présentèrent. Elle vit l'entrée dans les places fortes, au bruit du canon, avec les grosses clefs des portes offertes sur des plats fleuris, les rues des petites villes transformées en portiques de verdure, les bons bourgeois sous les armes saluant au passage, la parade des régiments des garnisons, à la tête desquels le duc d'Orléans allait se mettre pour saluer Sa Majesté de l'épée, les exercices militaires qu'exécutaient dans les champs les housards de M. de Berchiny ; ce furent enfin, chaque journée, les naïves imaginations des paysans d'Alsace et de Lorraine, qui plantaient des branches vertes le long de la route pendant des lieues ou qui venaient, par paroisse, bannière en tête et chantant des cantiques, réciter des prières pour la Reine et s'agenouiller devant elle.

Le spectacle de son propre cortège pouvait être un amusement pour la jeune femme, aux tournants des routes montagneuses. Une sorte d'avant-garde était formée par les carrosses et les fourgons du duc d'Orléans, qui allait en tête avec le duc d'Antin, afin de recevoir Sa Majesté partout où elle devait s'arrêter. En

avant du carrosse royal roulaient ceux de la Faculté et du duc de Noailles, suivis des pages du Roi à cheval. Aux portières de la Reine étaient les quatre exempts des gardes et, derrière, la chevauchée brillante des uniformes bleus galonnés d'argent. Venaient ensuite les carrosses de la Cour et du service, et l'interminable file des chariots et des équipages. L'énorme cortège occupait plus d'une lieue de route. La marche en était retardée par sa longueur même et aussi par le mauvais temps, qui durait sans interruption depuis près de trois mois et avait défoncé tous les chemins. Le désastre des récoltes et la misère qui en résultait pour le paysan assombrissaient le voyage de Marie, car elle n'était point assez légère pour n'y pas arrêter sa pensée ; mais les braves gens qui l'allaient voir passer et qui partout recevaient d'elle de larges aumônes, la saluaient comme une fée bienfaisante et ne doutaient pas que la venue de la reine de France ne marquât la fin de leurs maux.

L'arrivée à Metz, qui devait avoir lieu de jour, ne put se faire qu'aux flambeaux, mais elle ne manqua pas de beauté. Il y avait plus de dix mille étrangers. La Reine fit une entrée

solennelle à huit heures du soir, escortée du beau régiment d'Orléans-Cavalerie, dont le duc d'Orléans était colonel. La pluie avait cessé pour quelques heures ; les rues étaient illuminées et tendues de tapisseries, et les troupes rangées présentaient les armes, la baïonnette au fusil. Le son des cloches et les fanfares des trompettes se mêlaient aux décharges de l'artillerie. Une foule immense et joyeuse acclama la Reine, qui se rendit tout d'abord à la cathédrale, entendre un *Te Deum*, et vint souper et dormir à l'hôtel du Gouvernement.

Elle passa à Metz deux journées pleines ; on n'avait pu accorder moins à une cité aussi importante, aussi attachée à la couronne de France et qui avait fait tant de préparatifs pour se réjouir. Marie prit plaisir au feu d'artifice tiré sur la place d'Armes, devant la citadelle illuminée, et à l'éclairage du clocher, qui lui rappela celui de Strasbourg. L'évêque de Metz lui offrit une brillante collation de fruits dans les beaux jardins de Frascati. Il lui fallut réserver une part de son temps à donner des audiences et à ouïr des harangues. Elle reçut d'abord le Parlement de Metz, puis chacune des juridictions de la ville ; enfin les

chanoinesses de l'illustre chapitre de Remiremont firent passer devant elle leurs révérences en manteaux d'hermine.

La riche communauté juive eut le même honneur que les chanoinesses, et le discours du rabbin fut particulièrement intéressant : on y comparait le voyage de Sa Majesté à celui de la reine de Saba, et on louait en elle les grâces d'Esther et la magnanimité de Judith. Les juifs offrirent ensuite trois coupes d'or gravées de sujets de l'Ancien Testament, que la Reine envoya aussitôt à l'évêque pour en distribuer le prix aux pauvres. Puis ils demandèrent la faveur de passer en cavalcade sous ses fenêtres, et ce fut un des plus curieux spectacles que ce défilé de cent cinquante cavaliers vêtus de velours noir, aux vestes glacées d'or et d'argent, dont les deux premiers avaient été habillés en femme, pour faire voir à la Reine les anciennes coiffures de leur nation. Une de leurs bannières portait les tables de la Loi écrites en hébreu, une autre des prières pour le Roi et la Reine en vers français, et sur un char étaient des musiciens qui firent de bonne musique. Les mêmes juifs eurent encore le privilège de divertir la Reine au dîner qui précéda son départ, par un concert d'instru-

mentistes venus d'Allemagne. Tout le monde trouva leur concert intéressant et de fort bon goût ; mademoiselle de Clermont, qui avait eu la curiosité d'aller voir la célébration d'un mariage à leur synagogue, les félicita au nom de sa maîtresse et les fit récompenser.

L'enthousiasme continua durant le reste de la route, montrant à l'auguste voyageuse la loyale affection du peuple pour le Roi et l'ardeur des vœux universels pour son bonheur. Les étapes, au départ, furent à Malatour, Verdun, Clermont, Sainte-Menehould. A celle de Châlons, où clercs et laïques rivalisèrent de cantates, odes, églogues et devises, les députés de la ville de Reims surent aussi se faire remarquer en apportant d'énormes corbeilles remplies de vins de Champagne et des boîtes de satin brodées et peintes contenant des confitures sèches du pays. Ce que Marie reçut avec le plus de plaisir fut le portrait du Roi enrichi de diamants que lui remit le duc de Mortemart, Premier gentilhomme de la Chambre, venu au-devant d'elle en grand équipage, pour la complimenter au nom de son époux. Le soir du départ de Châlons, un orage d'une violence extraordinaire, qui éclata à l'arrivée à Vertus, rendit fort malaisée la recherche des

logements et empêcha les habitants de voir la Reine. La pluie, le tonnerre et les éclairs durèrent toute la nuit. Le lendemain, elle fut coucher à grand'peine à Sézanne, puis à Villenauxe, où elle fit au marquis de Saint-Chamant, lieutenant des gardes, l'honneur de descendre chez lui, ensuite à Provins, où elle logea au couvent des religieuses bénédictines et s'amusa à émerveiller les nonnes en leur montrant le portrait du Roi.

A mesure qu'on avançait, l'état des chemins rendait le trajet plus difficile. Assez souvent un fourgon s'enlisait ou se renversait et retardait tout le passage. On était obligé de passer par les champs, où les accidents recommençaient de plus belle. Un jour, le carrosse de la Faculté y brisa un essieu et y demeura jusqu'au soir ; une autre fois, celui du duc d'Antin creusa son ornière dans une prairie et, le duc et sa compagnie ayant voulu descendre, chacun s'enfonça dans la boue jusqu'au genou. Au soir de l'avant dernière journée du voyage qui était la dix-septième, la pluie devint torrentielle, tous les carrosses s'embourbèrent à la fois, sans qu'on pût songer à les retirer avant le lendemain. On alla prévenir M. le Duc, qui

se trouvait à Montereau et qui envoya aussitôt des chaises de poste, des flambeaux et des lanternes, avec des vivres en cas de besoin. La Reine fut portée dans la berline de mademoiselle de Clermont, qui était plus légère que les carrosses, et elle put parvenir à Montereau à onze heures du soir. Malgré le désordre de cette arrivée, M. le Duc, les secrétaires d'État et les seigneurs qui attendaient la Reine lui furent présentés séance tenante. Toute la nuit, par ce temps affreux, on vit arriver, les unes après les autres, les dames crottées et mouillées, qui avaient usé des ressources les plus burlesques : des duchesses avaient fait décharger le fourgon de la vaisselle d'argent et y étaient montées avec leur habit de cour, ayant pour coussins des bottes de paille. L'aventure était piquante ; la Reine dit avec gaieté qu'elle en commanderait le tableau à quelque peintre, et ce fut Lancret qu'on lui fit choisir.

Le matin du 4 septembre, qui allait être le jour de l'entrevue de Leurs Majestés, la Reine s'étant levée à dix heures, une présentation unique eut lieu, celle de M. l'ancien évêque de Fréjus. On avait tant parlé à Marie de l'influence que ce personnage avait sur le

Roi qu'elle dut l'accueillir avec une curiosité un peu inquiète. Les récits nous disent qu'elle traita « d'une manière digne de son mérite ce sage et vertueux prélat », et qu'il se rendit aussitôt à l'église collégiale pour y recevoir Sa Majesté et y exercer pour la première fois la fonction de sa charge de grand aumônier. Marie écouta cette messe avec une dévotion particulière en pensant que le jour même ses plus chers désirs seraient comblés et qu'elle verrait l'époux glorieux que Dieu lui avait destiné.

La rencontre devait avoir lieu vers quatre heures. Marie avait quitté Montereau après dîner, dans son habit de noces de Strasbourg. Une demi-lieue après ce départ, un cavalier vint avertir que le carrosse du Roi attendait sur la hauteur de Froidefontaine : les équipages de la Cour l'accompagnaient avec des détachements de sa Maison, et tout le populaire du pays, à quinze lieues à la ronde, était massé sur les bords de la route. Le temps était maintenant doux et tiède ; la pluie avait cessé et un arc-en-ciel d'un excellent présage venait de paraître sur l'horizon. Des bandes de violons jouaient de toutes parts des airs

d'allégresse, et le peuple, de plus en plus nombreux à mesure que montait le carrosse de la Reine, l'applaudissait et mêlait son nom à celui de Louis XV.

Quand on s'arrête, Marie se hâte de descendre et, suivant le cérémonial, va se mettre aux genoux du beau prince, qui vient à elle entouré de dames en grand habit. Mais il lui laisse à peine le temps de toucher le tapis qu'on a jeté devant elle ; il la relève et l'embrasse à plusieurs reprises. Tous les yeux la regardent en ce moment : elle paraît agréable de sa personne et point si laide que quelques-uns l'ont dit. Cependant les timbales et les trompettes ont couvert les acclamations de la foule. Le Roi présente, l'une après l'autre, les princesses du sang, que la Reine embrasse, et il lui parle quelques instants de la joie qu'il éprouve à voir terminé enfin ce long voyage. Cette joie n'est nullement feinte, et chacun remarque qu'il n'a jamais montré autant de vivacité qu'en ce moment. Sur ce visage juvénile, aux traits réguliers et si rarement émus, c'est un sentiment nouveau qui semble se peindre. Et tandis que Marie admire la prestance et la grâce de son jeune époux, tout le monde applaudit, en ces mi-

nutes d'un spectacle unique, l'heureuse promesse de cette émotion.

Le Roi aide la Reine à remonter dans son carrosse et s'y place auprès d'elle avec la jeune duchesse d'Orléans, la duchesse douairière de Bourbon, mère de M. le Duc, la princesse de Conti et Mademoiselle de Charolais. Tous les autres carrosses se remplissent et s'ébranlent; les mousquetaires et chevau-légers ouvrent la marche, les gardes du corps et gendarmes la ferment. Le long du trajet, la compagnie du Vol du Cabinet donne à Leurs Majestés le plaisir de regarder la chasse au vol, spectacle commode pour fournir un sujet de conversation. Au reste, le Roi est fort aimable et d'une gaieté qu'on ne lui a jamais vue. On arrive sur les sept heures à Moret, dont le château, qui est aux Rohan, abritera pour la nuit la Reine et sa maison. Les princes et tout ce qu'il y a d'hommes de la Cour y sont présentés par le Roi. Il reste lui-même une heure encore avant de repartir pour Fontainebleau avec les princes. Aussitôt, Mademoiselle de Clermont présente les dames du palais qui n'ont pas été du voyage; puis M. le Duc a son audience particulière, et la Reine soupe à son grand couvert, au son des haut-

bois, avant la courte nuit qui la sépare de son bonheur.

Elle arrive à neuf heures et demie, le matin du 5 septembre, dans l'appartement royal de Fontainebleau, où l'empressement du Roi lui rend visite avant sa toilette de mariage. A partir de ce moment, la reine Marie sent bien qu'elle ne s'appartient plus; entourée de figures nouvelles, transportée dans un palais plus somptueux qu'aucun de ceux qu'elle a pu voir, elle est devenue un personnage de représentation et un objet d'hommages. On est trois heures à l'accommoder. A sa toilette assistent, suivant leur rang d'étiquette, les princes, les princesses, les dames titrées. M. le Duc y vient, suivi du garde du Trésor royal, qui met sur la toilette deux bourses de pièces d'or, puis le duc de Mortemart avec l'intendant de l'argenterie et des Menus-Plaisirs offrent, de la part du Roi, la couronne de diamants fermée par une double fleur de lis, qui doit surmonter l'édifice de ses cheveux. Après la coiffure, Marie revêt sa jupe de velours violet, bordée d'hermine et semée de fleurs de lis d'or, le devant couvert de pierreries ainsi que le corps de jupe, dont les manches sont agrafées de diamants. Après

que le manteau royal est placé sur ses épaules, du même velours violet fleurdelisé d'or, bordé et doublé d'hermine, elle se rend au cabinet du Roi, où l'attend le cortège de l'époux. Il est lui-même en habit de brocart d'or, en manteau de point d'Espagne d'or, et un énorme diamant relève un côté de son chapeau à plumes blanches.

On se met en marche pour la chapelle par la galerie de François Ier, à travers la double haie des gardes du corps. La musique de la Chambre va devant, avec ses trompettes, fifres et tambours, puis défilent les hallebardes des Cent-Suisses, enfin le cortège royal, précédé des hérauts d'armes et des grand-maître et maître des cérémonies. Les chevaliers du Saint-Esprit suivent deux à deux, les grands officiers de l'ordre en tête, et, à la suite, le comte de Charolais, le comte de Clermont et le prince de Conti, en habit de l'ordre et marchant seuls. Les masses des deux huissiers de la Chambre et l'épée du marquis de Courtenvaux, capitaine des Cent-Suisses, annoncent le Roi. Il a, pour lui donner la main, le prince Charles de Lorraine, grand écuyer, et le commandeur de Beringhen, premier écuyer; derrière Sa Majesté est le duc

de Villeroy, capitaine des gardes, ayant à sa droite le premier gentilhomme, duc de Mortemart, et le grand-maître de la garde-robe, duc de La Rochefoucauld. Aux côtés du Roi se tiennent les officiers des gardes et les six gardes écossais, avec la cotte d'armes brodée et la pertuisane.

La Reine est menée par le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, ayant auprès d'elle le marquis de Nangis, son chevalier d'honneur, et le comte de Tessé, son premier écuyer; le duc de Noailles, capitaine de la première compagnie des gardes du corps, soutient la queue du manteau, qui est porté par trois princesses du sang, Madame la duchesse de Bourbon, la princesse de Conti et Mademoiselle de Charolais. Chacune a deux seigneurs pour l'accompagner, l'un lui donnant la main, l'autre portant sa mante. La duchesse d'Orléans suit la Reine, puis viennent Mademoiselle de Clermont, qui est Condé, et Mademoiselle de la Roche-sur-Yon, qui est Conti, chaque princesse étant accompagnée pour la main et pour la mante, enfin toutes les dames de la Reine et les dames d'honneur des princesses du sang.

La chapelle de Fontainebleau a été amé-

nagée pour recevoir beaucoup de monde, et la richesse de la décoration paraît plus somptueuse dans ce cadre un peu étroit. Toutes les portes hautes sont tendues de velours bleu brodé d'or aux armes de France ; en bas, les bancs et les estrades sont recouverts de velours violet à fleurs de lis, et le chœur entier de très beaux tapis de Perse. Un amphithéâtre pour la musique remplit la tribune royale; les premiers rangs y sont occupés par les dames les plus brillantes, ainsi que les balcons construits tout autour de la chapelle jusqu'à l'autel et d'où la vue plonge sur les espaces réservés aux secrétaires d'État et aux princes étrangers, qui s'y trouvent déjà placés, aux chevaliers du Saint-Esprit et à la Cour.

Le cortège approche, musique en tête, et pénètre dans la chapelle. Les hérauts d'armes s'avancent pour rester debout au bas des marches de l'autel ; les chevaliers de l'ordre entrent dans leurs bancs, et Leurs Majestés vont s'agenouiller sur la haute estrade, au-dessous du dais suspendu, tandis que les princes et princesses sont menés à leurs sièges pliants et à leurs carreaux. MM. de Villeroy, de Mortemart et de La Rochefoucauld prennent place derrière le fauteuil du Roi ; MM. de

Noailles, de Nangis et de Tessé derrière celui de la Reine. Les aumôniers sont rangés de chaque côté entre le prie-Dieu royal et l'autel. Alors sort de la sacristie le cardinal de Rohan, pontificalement vêtu, avec les évêques de Soissons et de Viviers, qui lui serviront de diacre et de sous-diacre. Le salut du marquis de Dreux avertit Leurs Majestés de s'approcher de l'autel. Tous les princes descendent avec eux de l'estrade, et le cardinal prononce son discours.

La reine Marie remplit pour la seconde fois ce cérémonial du mariage, mais c'est aujourd'hui avec toute l'émotion de la réelle présence de celui qu'elle aime déjà. Les paroles qu'elle entend ont un ton bien différent de celles de Strasbourg. Le grand aumônier de France passe sous silence les souvenirs de Stanislas ; il évoque surtout la grandeur du trône de Louis XIV et les devoirs qui y sont attachés, appelant la paix sur le nouveau règne, après tant de triomphes militaires. Il donne au couple royal les louanges d'usage, annonçant à la jeune Reine le bonheur que lui promet un tel assemblage de grâces et de gloire chez son auguste époux, et disant au Roi qu'il doit trouver le sien dans un

attachement inviolable et tendre à l'épouse formée selon le cœur de Dieu et faite pour réunir et fixer ses inclinations. Ce sont les ordinaires espérances de l'Église, que la vie ne se charge pas toujours de confirmer ; mais qui songerait à d'autres pensées en un tel jour ? Voici tout un spectacle : après la cérémonie de la bénédiction nuptiale, celles de la bague, des treize pièces d'or des épousailles, de l'eau bénite offerte, plus tard le livre des Évangiles apporté à baiser, enfin le cierge à poignée de satin blanc fleurdelisé, que chargent vingt louis d'or et que tient le roi d'armes à genoux auprès de l'autel ; le marquis de Dreux offre le cierge au duc d'Orléans, qui le présente au Roi, le Roi l'offre au cardinal après avoir baisé sa bague, et le même rite est observé pour un cierge semblable que la duchesse d'Orléans présente à la Reine. C'est une image sans doute de la soumission des époux à l'Église, et le grand poêle de brocart d'argent qu'étendent au-dessus de leur tête l'évêque de Metz et l'ancien évêque de Fréjus, pendant les oraisons d'usage, est un symbole d'un autre genre, celui de l'union à jamais fidèle sous la bénédiction du même toit.

La longue cérémonie a fatigué la Reine, qui s'est évanouie un petit instant ; elle est terminée ; il ne reste plus maintenant qu'à signer le registre paroissial, apporté par le curé de Fontainebleau, et, pendant que les hérauts d'armes distribuent aux assistants les médailles frappées pour le mariage, le *Te Deum*, entonné par le grand aumônier, est chanté par la chapelle de musique ; on récite l'oraison pour le Roi, puis le cortège, dans le même ordre que pour l'arrivée, retourne aux appartements royaux.

Lorsqu'elle a déposé le manteau royal et ce lourd habit de cérémonie, la Reine dîne au grand couvert avec le Roi et toutes les princesses du sang assises à sa table. Elle ouvre ensuite le coffre de velours cramoisi brodé d'or, qui contient les présents d'usage dont elle peut disposer, toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille. Elle fait une première distribution sur-le-champ aux princesses et aux dames du palais. C'est pour elle un plaisir tout nouveau que de donner ainsi, et celui qu'elle doit sentir le plus vivement. « Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présents ». Et le lendemain elle sera plus contente encore, puis-

qu'elle fera part à tous ses serviteurs, même aux plus modestes, de tout ce trésor de bijoux et de ciselures d'or qui iront conserver dans les familles le souvenir du mariage et de la grâce affectueuse de la Reine.

Cette fatigante journée se termine par un spectacle où les comédiens français jouent du Molière, un souper avec les princesses et un feu d'artifice médiocrement tiré au bout du parterre du Tibre. L'illumination de ce parterre, qui aurait dû être fort belle, se trouve manquée, un fort vent éteignant les lampions à mesure qu'on les allume. L'impatience du jeune Roi, qu'il dissimule à peine, appelle une intimité dont le sépare encore une assez longue étiquette. Il doit aller se mettre un moment dans son lit, pour le cérémonial obligatoire du coucher, puis être mené dans celui de la Reine par M. le Duc, M. de Mortemart, M. de La Rochefoucauld et le maréchal de Villars, qui a les mêmes entrées que le premier gentilhomme et le grand-maître de la garde-robe. Ces personnages reviennent à dix heures, le lendemain, présenter leur compliment à la Reine encore couchée. « Les compliments ont été modestes, raconte Villars ; ils montraient l'un et l'autre une vraie satis-

faction de nouveaux mariés. » Et M. le Duc, écrivant à Stanislas quelques heures plus tard, assure que le Roi lui a exprimé, « en s'étendant infiniment, la satisfaction qu'il avait eue de la Reine » ; le ministre donne même des détails circonstanciés et surabondants, destinés à rassurer pleinement le roi de Pologne sur la destinée conjugale de sa fille.

Tous les jours suivants, Fontainebleau est en fête. A l'animation ordinaire qu'y mettent les séjours de la Cour s'ajoutent les allées et venues des étrangers invités aux cérémonies ou attirés par le désir de voir la Reine. Le jeune Voltaire, qui loge chez sa grande protectrice, madame de Prie, et qui est à la meilleure loge pour bien voir, écrit à une autre de ses amies : « C'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantables. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la Reine ; j'attendrai que la foule soit écoulée et que Sa Majesté soit revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer. »

Voltaire trouve que les choses se passent assez bien ; il ne blâme guère que le programme de la comédie donnée le soir du

mariage, *Amphitryon* et le *Médecin malgré lui*, « ce qui, dit-il, ne parut pas très convenable » ; il est vrai que M. de Mortemart a refusé de faire jouer, ce soir-là même, un petit divertissement que Voltaire avait préparé. Le Premier gentilhomme, chargé d'organiser les spectacles, a craint sans doute de faire des jaloux parmi les rimeurs qui se sont mis à célébrer la Reine. « Je crois, écrit le nôtre, que tous les poètes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau... La Reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poètes pour les fous de la Cour. » Mais, peu de jours après, Voltaire est content : on a joué ses pièces ; il a été présenté par madame de Prie ; Sa Majesté, qui a décidément du goût, lui a parlé de la *Henriade*, comme si ce poème en manuscrit l'intéressait fort. Il écrit sa joie à tous ses amis : « J'ai été très bien reçu par la Reine. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a ri à l'*Indiscret ;* elle me parle souvent ; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire !* » Il se voit déjà poète royal et gratifié comme tel ; sa verve s'enflamme ; il a beau avoir de l'esprit, il n'aperçoit point que c'est Adrienne

Lecouvreur, et non Mariamne, qui a fait pleurer la Reine. Il lui dédie sa tragédie, en attendant mieux, par une épître en vers héroïques, mieux coulants en somme que le flot monotone épanché six mois durant, dans le *Mercure*, par les faméliques du Parnasse et les rhétoriciens des Jésuites :

... La Fortune souvent fait les maîtres du monde,
Mais dans votre maison la Vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable ;
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards,
Et songez que Pallas, cette auguste déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux Beaux-Arts.

Le poète est trop avisé pour aller, comme tant d'autres, jusqu'à la flagornerie de la beauté : Pallas le dispense de Vénus. En revanche, il exalte ainsi qu'il convient la gloire du roi Stanislas, oubliant que, la veille encore, il se moquait avec les autres de « la demoiselle Leczinska ». Les dispositions de l'opinion ont, du reste, assez promptement changé : la bonne grâce de Marie a désarmé les préventions de Cour ; la consommation du mariage et l'empressement si apparent du Roi viennent d'entourer sa jeune tête d'un

prestige de fidélité et de respect. Quant au peuple, qui n'entend rien à la politique, il voit seulement qu'on a amené une bonne femme à son cher petit roi.

Aux fêtes qui se font dans la France entière, les sujets de Louis XV sont franchement joyeux. Dans la capitale, il y a eu des *Te Deum* à toutes les églises, et le feu d'artifice d'usage sur la place de Grève. Les réjouissances populaires durent trois jours. Les Parisiens de tous les quartiers allument des feux de joie devant leur porte et, comptant qu'il n'y aura plus ni guerre, ni méchants impôts, ni mauvaises récoltes, dansent et chantent des nuits entières, le long des rues illuminées, en l'honneur de la reine Marie :

Notre malheur,
Par cette heureuse hyménée (*sic*),
Notre malheur
Changera bientôt de couleur ;
Et même aussi dès cette année
Il s'en ira comme fumée.

Ainsi parlent, sur les airs connus, les naïves chansons qui accompagnent les estampes du moment, celles que les balles des colporteurs répandent, pour quelques sols, dans tout le royaume. Ce sont elles qui montrent le mieux

les dispositions du peuple et disent quelles espérances rapides se sont éveillées dans les cœurs.

Ce séjour de Fontainebleau initie la princesse polonaise aux splendeurs de la Cour de France. Dès le lendemain du mariage a lieu une cavalcade à laquelle on a voulu donner l'éclat d'un somptueux spectacle. Le Roi est allé d'abord le long du canal, suivi de tous les hommes de la Cour, dans le plus pompeux équipage ; ni les habits des cavaliers, ni les harnais des chevaux n'ont paru les jours précédents. Il en est de même des toilettes des dames, qui remplissent les carrosses de la Cour. Dès qu'arrive la calèche de la Reine, le Roi met son chapeau sous le bras et l'accompagne à la portière pendant toute la promenade. Des bateaux dorés, chargés de musique, suivent Leurs Majestés à force de rames, les airs d'opéras alternant avec les fanfares. Après deux tours de canal, qui ont permis le brillant déploiement de la cavalcade, on va regarder, autour d'un des bassins du parc, la pêche aux cormorans ; le divertissement est de voir ces oiseaux pêcher le poisson à coups de bec et le jeter d'un mouvement brusque hors de l'eau.

On montre à la jeune Reine les grandes chasses dans la forêt, qui sont le plaisir favori de son époux. Elle voit dans le même jour forcer trois cerfs par trois équipages différents : celui du Roi, celui de Chantilly, qui est à M. le Duc, et celui du prince de Conti ; et les échos de Franchart retentissent de la « Fanfare de la Reine », composée en son honneur par M. de Dampierre, gentilhomme des chasses. Presque tous les soirs, il y a spectacle français ou italien, et très souvent souper au grand couvert chez la Reine, avec concert d'instruments et de voix. Au milieu de ces récits, le *Mercure* note une grande nouvelle : le Roi fait couper ses cheveux et prend la perruque.

D'autres journées sont consacrées aux audiences de félicitations. Les députations paraissent le matin chez le Roi, dînent dans une salle du Château et vont l'après-midi complimenter la Reine. Les députés de l'Assemblée générale du Clergé sont reçus d'abord, suivant l'usage, puis ceux du Parlement, dont plus de cinquante membres arrivent en grand costume, ayant couché la veille à Melun, pour la commodité du voyage ; ce sont ensuite la Chambre des comptes, la Cour des aides,

le Grand Conseil ayant à sa tête le garde des sceaux, la Cour des monnaies, l'Université, enfin l'Académie française, qui a pris l'habitude de complimenter le Roi dans les circonstances solennelles, au même titre que les grands corps de l'État. Le jour de l'audience du prévôt des marchands et des échevins de Paris, les dames de la Halle, qui sont la vraie députation de la Ville, viennent aussi saluer joyeusement la Reine et se faire régaler aux dépens du Roi.

De toute la pompeuse éloquence qui défile devant elle, Marie ne saurait être bien profondément touchée ; les harangues écoutées le long du voyage lui ont prodigué le même encens que celui des Cours souveraines, des ambassadeurs, des États de Languedoc ou d'Artois. Ce qui l'émeut le plus, ce sont les allusions faites à l'honneur de sa famille et à la gloire de son père. L'Académie a rendu un hommage tout particulier à l'éducation qu'elle a reçue de lui : « L'Académie, a dit l'évêque de Blois, instruite de l'étendue des connaissances de Votre Majesté, ne cherche point à se définir. Si elle vous présente ici ce que l'Église, l'État, les armes et la politique ont de plus grand, elle sait assez que son objet,

son travail, son utilité n'ont pu échapper à une éducation telle que la vôtre. »

Au milieu de tant d'adulations, la fille de Stanislas n'oublie pas un instant la reconnaissance et la tendresse qui l'unissent à son père éloigné. « On me dit les choses les plus belles du monde, lui écrit-elle, mais personne ne me dit que vous soyez près de moi... Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres ; tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf Sœurs ; hier j'étais la merveille du monde ; aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des Immortels. Pour faire cesser ce prestige, je me mets la main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime bien tendrement. » Dans un autre billet de la petite « Maruchna », se révèle l'amour qui enivre son cœur : « Mon âme est en paix, je trouve ici un contentement dont je n'osais me flatter, même sur votre parole. Je n'ai de peine que celle de ne pas vous voir, mon chérissime papa, et s'il plaît à Dieu, elle ne durera pas

longtemps. On a déjà décidé, dans le Conseil, le cérémonial de votre réception. Sur quelques difficultés que l'on faisait à ce sujet, le Roi a dit : « Ce que je ne lui dois pas comme roi, je le lui dois comme gendre. » Jugez, cher papa, combien ce propos m'a fait de plaisir ; et ce n'est pas le Roi qui me l'a rendu. On ne respire ici que pour mon bonheur. »

Cette réception de Stanislas est la grande joie de Marie dans les premières semaines de son mariage. Prié d'abord de se rendre directement de Strasbourg dans la résidence qui lui est assignée en France, et qui n'est autre que le noble domaine de Chambord, une attention délicate de M. le Duc change au dernier moment son itinéraire. Le Roi l'invite à s'arrêter au château de Bourron, à deux lieues seulement de Fontainebleau. Escorté sur toute sa route par la cavalerie française, traité partout en souverain, il arrive le 14 octobre à Bourron avec la reine Catherine. Le lendemain, Marie est dans leurs bras. Quand Stanislas vient accueillir sa fille au pied de l'escalier du château, il la voit dans sa gloire nouvelle, entourée de la plus brillante cour, et c'est elle-même qui lui présente les princes de la maison de Bourbon.

Pendant trois journées, c'est un continuel va-et-vient de la Cour entre Fontainebleau et Bourron ; tout le monde veut voir le roi et la reine de Pologne, « car, écrit Voltaire, nous ne connaissons plus ici le roi Auguste ». Stanislas est enchanté de se retrouver dans son rôle. Il témoigne son affection à Louis XV, sa confiance à M. le Duc, et recommence avec sa fille les longues causeries qui faisaient le charme de leur vie de jadis. Il a vu de ses yeux la place qu'elle a prise auprès de son mari et combien de garanties entourent son bonheur. « Le grand Dieu soit loué ! écrit-il au maréchal du Bourg ; l'amitié du Roi pour la Reine augmente notablement, et se réduit à une grande confiance qu'il a pour elle. On est toujours, Dieu merci, content de sa conduite. Il n'y a rien à désirer que le dauphin ! »

Le dauphin devait venir et l'estime demeurer. Mais cette tendresse du très jeune époux, si vivement manifestée en ces premiers temps, était peut-être autre chose que de l'amour.

CHAPITRE II

LES ANNÉES HEUREUSES

Le Roi revint à Versailles, le 1er décembre, avec la Reine. Il était nuit quand les lourds carrosses dorés s'arrêtèrent dans la cour royale. On monta aux appartements par l'escalier des Ambassadeurs, illuminé comme aux plus beaux jours de Louis XIV, dans tout l'éclat de ses marbres, de ses bronzes, de ses portes dorées, animé par ses nappes d'eaux jaillissantes, sous les fresques pompeuses de Le Brun enguirlandées de fleurs. C'était, aux yeux de la princesse qui franchissait le seuil de l'illustre palais, une première apothéose de cette monarchie qu'elle aspirait à perpétuer. L'apothéose se prolongeait dans l'enfilade étincelante et interminable des appartements et de

la Galerie des Glaces. Partout la gloire du grand siècle français, l'image sculptée ou peinte du Grand Roi.

A travers ce décor de féerie, cent fois plus somptueux qu'elle ne l'avait rêvé, Marie Leczinska fut conduite à la vaste chambre, tendue de gobelins magnifiques, où devait s'écouler sa vie de reine, d'épouse et de mère. La duchesse de Bourgogne y avait mis au monde Louis XV. Presque rien n'avait changé depuis cette époque, et la jeune femme trouvait intact ce cadre noble et sévère de la royauté, qu'aucune élégance nouvelle n'égayait encore.

Dès le lendemain, la vie ordinaire de Versailles recommença, complétée par la présence féminine qui depuis longtemps y manquait. La religion eut d'abord sa place. C'était le premier dimanche de l'Avent, et la musique du Roi chanta une messe solennelle; à l'entrée de la nef, les missionnaires de la congrégation des Lazaristes complimentèrent la Reine. Le 3 décembre, il y eut Grand Appartement, concert dans le salon de Vénus, où l'on servit les fruits, confitures et glaces d'usage, et jeu dans la salle du Trône, où Leurs Majestés prirent couleur à la partie de

lansquenet. Après le jeu, le Roi reconduisit la Reine dans son appartement, où ils soupèrent ensemble, à leur grand couvert, c'est-à-dire en public et toutes portes ouvertes. Le 4, la Reine visita avec les princesses la Ménagerie, le petit château de la duchesse de Bourgogne, avec ses cours remplies d'animaux rares et ses volières d'oiseaux des Iles ; et, à sept heures, le Roi étant rentré de chasser au lièvre à Marly, on représenta sur le théâtre de la Cour la comédie du *Misanthrope*. Le 5, le Roi chassa au sanglier à Saint-Germain, tint le conseil des finances, et vint au Grand Appartement. Le 6, il courut le cerf dans les bois de Fausse-Repose ; au retour, il y eut conseil de conscience et, le soir, comédie italienne. Le 7, le Roi courut le daim au bois de Boulogne. Le 8, la Reine fut à Saint-Cyr, visita la maison royale de Saint-Louis et assista à tous les offices. Le 9, il y eut jeu dans son cabinet et souper au grand couvert. Le 10, le Roi courut le cerf et soupa à son petit couvert chez la reine, servi par les dames et les femmes de chambre. La Reine n'était point sortie, ayant pris médecine. Le lendemain, elle assista au *Te Deum* et au salut donné à la paroisse de Versailles à l'occasion du mariage ; le soir, les

comédiens français lui présentèrent à la fois Molière et Racine, dans *le Mariage forcé* et *Britannicus*.

Les jours suivants, elle fut se promener à Trianon et à Meudon. Mademoiselle de Clermont, dans son appartement de surintendante, fit jouer pour elle *le Misanthrope* et la comédie du *Florentin*, par une troupe de seigneurs et de dames de la Cour, dont elle put comparer le jeu à celui des comédiens du Roi. La veille de Noël, la Reine vit son époux, portant le collier de l'ordre du Saint-Esprit, se rendre à la chapelle, y communier des mains du grand aumônier et, revêtu de la pureté chrétienne et de la prérogative royale, toucher les malades qui lui présentaient leurs écrouelles. Elle entendit avec lui, dans leur tribune, les trois messes de minuit; à la grand'messe, le Roi étant au chœur et la Reine en haut, l'office fut célébré pontificalement par l'évêque de La Rochelle. Aux vêpres, la musique se surpassa pour la Reine et lui fit apprécier ses voix habiles et réputées dans toute l'Europe.

Elle passa la journée du 31 décembre tout entière à Saint-Cyr en exercices de piété, et elle y communia des mains de M. de Fréjus.

Le 1er janvier, Leurs Majestés furent complimentées, suivant l'usage, par les princes et princesses du sang. A dix heures eut lieu, dans le cabinet du Roi, le chapitre du Saint-Esprit, où les preuves furent admises pour un chevalier très cher à la Reine, le comte Tarlo. Le somptueux cortège traditionnel, en longs manteaux brodés de flammes, précédant le Roi, grand maître de l'ordre, se rendit à la chapelle. La Reine et les dames étaient dans la tribune. On chanta le *Veni Creator* à l'entrée du Roi, qui, après la messe solennelle, donna le collier au cousin de la reine de Pologne.

Marly était, sous le feu Roi, un séjour où l'on se rendait chaque année pendant quelques semaines. Louis XV veut faire revivre cette tradition. Dès le lendemain du Jour de l'an, il va s'établir à Marly, avec cent vingt personnes seulement. Malgré le froid de la saison, les cheminées qui fument, les appartements où l'on gèle, la Reine peut admirer cette charmante maison royale, qui n'a encore rien perdu de sa beauté. Presque tous les jours il y a des chasses au cerf ou au sanglier, ou des battues de lapins. On se promène, on joue au mail, on va sur la neige en traîneau, ce qui est un divertissement tout nouveau en France.

L'année prochaine, on offrira à Marie Leczinska, dans l'intimité de Marly, le plaisir des comédies jouées par les seigneurs et les dames et pour lesquelles les billets, aux armes de Mademoiselle de Clermont, seront envoyés au nom de la Reine. Cette année, il n'y a guère que le jeu comme divertissement du soir. Chaque jour, à sept heures, la Cour s'assemble dans le grand salon pour la partie de lansquenet; à neuf heures, le Roi va souper avec la Reine à son grand couvert; à onze heures, le jeu recommence jusqu'à son coucher. C'est encore une tradition de Marly que le jeu soit toujours fort gros: en deux mois de séjour, le Roi et la Reine perdent deux cent mille livres, folies de jeunes époux que la sagesse de la Reine ne laissera pas se renouveler. Dans ce fameux salon de jeu, ont été jouées les plus grosses parties de la duchesse de Bourgogne sous les yeux mécontents de madame de Maintenon. On y donne, cet hiver même, six concerts excellents, où la musique du Roi, renforcée de chanteurs et de symphonistes de Paris, exécute en perfection divers fragments des opéras de Lulli. C'est ainsi que, partout, les souvenirs du règne illustre enveloppent la reine Marie de leur enivrante majesté.

Bientôt, dans les objets familiers qui l'entourent, va se montrer toute la grâce de l'art nouveau. Les orfèvres, ciseleurs, émailleurs préparent en ce moment pour elle leurs plus délicats ouvrages, selon cette forme des ornements « contrastés », qui règne alors sans partage. Depuis longtemps, en prévision du mariage, les dessinateurs s'ingénient à inventer de riches modèles, et c'est le grand Germain qui les exécute, pour le merveilleux ensemble de la toilette de la Reine. Ce chef-d'œuvre de l'orfèvrerie du temps est exposé quelques jours à la vue des curieux de Paris, dans les galeries du Louvre, avant d'être porté à Versailles. Il y a cinquante et une pièces d'argent doré : jattes en forme de nacelle, dont la proue et la poupe portent un dauphin enguirlandé par des amours, pot-à-l'eau aux armes de France et de Pologne, aiguière ornée de bas-reliefs marins, boîtes à mouches où voltigent des moucherons boîtes à poudre, couteau pour ôter la poudre, corbeille à gants, flacons, bougeoirs, flambeaux et, comme pièce principale, ce haut miroir couronné du double écusson, avec des amours jetant des fleurs, et soutenu d'un grand bas-relief représentant Vénus à sa toilette, servie par les Grâces.

*
* *

La vie intime des reines est si difficile à connaître, et la jeune souveraine qui arrivait à Versailles paraissait à tous les regards si heureuse et si comblée, que nul ne s'apercevait des larmes qu'elle versait déjà en secret au milieu de cette triomphante existence et de ces plaisirs multipliés. Les épreuves douloureuses avaient commencé peu de mois après le mariage, et ce cœur trop sensible et élevé dans la tendresse s'était heurté, peut-être dès la première heure, à l'égoïsme de l'époux. Vingt ans plus tard, elle avouait à des amis fidèles, le duc et la duchesse de Luynes, le souvenir de ces anciennes tristesses.

Ces confidences, précisées par les Mémoires de Villars, contredisent les affirmations hasardées et font comprendre des situations que les chroniqueurs et les nouvellistes défigurent. Le roi Stanislas, dans les instructions écrites données à sa fille, l'avait mise en garde contre les hommes, même les plus vertueux, qui voudraient accaparer sa confiance : « Vous ne la devez tout entière, disait-il, qu'au Roi votre époux. Il doit être le seul dépositaire de vos sentiments, de vos

désirs, de vos projets, de toutes vos pensées ; l'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour, les livre et ne s'en aperçoit pas. N'essayez jamais, néanmoins, de percer les voiles qui couvrent les secrets de l'État ; l'autorité ne veut point de compagne... Répondez aux espérances du Roi par toutes les attentions possibles. Vous ne devez plus penser que d'après lui et comme lui, ne plus ressentir de joies et de chagrins que ceux qui l'affectent, ne connaître d'autre ambition que celle de lui plaire, d'autre plaisir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter sa tendresse. Vous devez, en un mot, ne plus avoir ni humeur, ni penchant ; votre âme tout entière doit se perdre dans la sienne. »

Pénétrée de ces conseils paternels pleinement d'accord avec son propre instinct, Marie avait voulu tenir de son mari toute la direction de sa vie. Quoiqu'il l'intimidât extrêmement, elle l'avait interrogé sur ce qu'elle devait penser de leur entourage. Un de ses premiers soins avait été de savoir de lui quels étaient les hommes en qui il avait mis sa confiance, pour leur donner aussi la sienne. Elle lui demandait un jour comment il aimait

M. de Fleury : « Beaucoup », disait le Roi. Et à la même question pour M. le Duc : « Assez », répondait-il. Le taciturne adolescent, jusque dans l'intimité conjugale, décourageait toute causerie, et Marie n'avait point osé s'informer davantage. Mais elle en savait suffisamment pour deviner certains dangers vagues qui la menaçaient.

Amenée en France par M. le Duc, lui devant tout, sa couronne et le bonheur de ses parents, elle se jugeait liée par une reconnaissance profonde. Madame de Prie, qui ne la quittait pas, au grand mécontentement de l'opinion, la chapitrait quotidiennement sur ce sujet; et M. le Duc, qui ne se piquait point de délicatesse, lui faisait comprendre, au milieu de ses hommages, qu'il était en droit de compter sur elle. Depuis que la Reine avait senti le peu d'affection du Roi pour son premier ministre, l'attitude de celui-ci la choquait davantage; il lui arrivait souvent d'en être froissée au point d'en pleurer. Il exigea même qu'elle se mêlât d'une combinaison qui risquait de la compromettre. Il n'avait jamais pu déterminer Louis XV à travailler seul avec lui ; M. de Fleury assistait toujours au travail ministériel, et gardait ensuite son

élève, sous prétexte d'études, pendant des heures. Madame de Prie voulait absolument qu'on trouvât un moyen d'éloigner l'ancien précepteur et de parler librement et en particulier au jeune Roi. L'habitude une fois rompue, celui-ci n'éprouverait plus le besoin de la compagnie continuelle du prélat, qui glisserait peu à peu de sa place « sans être trop rudement poussé », et ce serait la marquise, appuyée des bontés de la Reine, qui ne tarderait pas à s'introduire avec elle dans le travail secret de l'État.

La jeune femme se prêta avec répugnance à ce qu'on voulait d'elle, sans qu'elle sût pourtant les desseins secrets. Un jour enfin, elle se décida à mander au Roi par M. de Nangis qu'elle le priait de passer dans ses cabinets. Le Roi vint et trouva M. le Duc. « La Reine voulut sortir aussitôt. M. le Duc lui dit qu'il croyait que le Roi trouverait bon qu'elle restât. Le Roi prit la parole aussitôt et dit à la Reine de rester. La Reine, qui était déjà à la porte, rentra toute tremblante et se tint le plus éloignée qu'elle put de la conversation, sans y prendre aucune part. M. le Duc remit au Roi une lettre de M. le cardinal de Polignac remplie de toutes sortes d'accusa-

tions contre M. de Fleury. Le Roi, après l'avoir entièrement lue, la rendit à M. le Duc sans dire un seul mot. M. le Duc, étonné de ce silence, demanda au Roi ce qu'il disait de cette lettre : « Rien », répondit le Roi, d'un air fort sérieux. M. le Duc demanda au Roi si Sa Majesté ne donnait aucun ordre et quelle était sa volonté. La seconde réponse du Roi ne fut ni moins sérieuse, ni moins sèche : « Que les choses demeurent comme elles sont », dit-il. M. le Duc, plus troublé que jamais, dit au Roi : « J'ai donc eu, Sire, le malheur de vous déplaire ? — Oui », répondit le Roi. Aussitôt M. le Duc se jette aux genoux du Roi, et avec les plus grandes protestations de fidélité et d'attachement demande humblement pardon au Roi. Le Roi lui dit assez sérieusement : « Je vous pardonne », et sortit aussitôt. »

La Reine est dans une anxiété plus grande encore, quand elle sait ce qui se passe. M. de Fleury, qui s'attend depuis longtemps à la ruse du ministre, n'a pas manqué de se présenter chez la Reine dès qu'il l'y a vu entrer. Il n'est venu que pour se faire refuser la porte. Aussitôt son carrosse est préparé en hâte ; il quitte Versailles, laissant au Roi un billet respectueux et tendre, où il déclare

que, ses services paraissant désormais inutiles, il le supplie de lui laisser finir ses jours dans la retraite et préparer son salut auprès des Sulpiciens d'Issy, où il se retire.

Le Roi s'enferme chez lui, se met à pleurer et ne veut recevoir personne. Irrésolu et timide, habitué à tout décider par autrui, il ne sait se résoudre à rien. Le Premier gentilhomme de service est alors le duc de Mortemart, homme d'esprit et à propos, point fâché de jouer un rôle : « Eh ! quoi, Sire, n'êtes-vous pas le maître ? Faites dire à M. le Duc d'envoyer chercher à l'instant M. de Fréjus, et vous allez le revoir. » Le Roi ne demandait que cette parole. L'ordre est donné à M. le Duc, qui, tout désagréable qu'il le trouve, doit l'exécuter. Le lendemain M. de Fréjus reparaît à la Cour. Il triomphe avec modestie, selon son ordinaire, heureux seulement, dit-il, de l'affection marquée par son élève. Mais son rôle est bien défini désormais ; les mécontents, si nombreux, se groupent autour de lui ; il est félicité par les princes, qui détestent le ministre. Celui-ci n'a plus pour lui que les créatures de sa maîtresse et le maréchal de Villars, qui est loin de l'approuver en toutes choses, mais dont l'indé-

pendance redoute le règne du vieux prêtre, désormais inévitable.

Personne ne se dissimule la gravité de cet épisode, dont peu de circonstances restent secrètes, et l'on parle fort diversement de la réserve de la Reine. Comme elle n'aimait point ses conseillers, elle n'y a eu aucun mérite; mais elle gagne à son excellent maintien une réputation de prudence. Stanislas écrit de Chambord au maréchal de Bourg, le 1er janvier 1726, avec l'abandon de l'amitié : « Sur ce que vous me dites de ce qui s'est passé à la Cour entre le 18 et le 20 du mois passé, je sympathise assez avec vous dans le désir de la tranquillité pour n'avoir pas vu avec bien de douleur l'agitation de la Cour et les troubles que cela va engendrer. Que je souhaiterais de vous entretenir un moment sur cet événement! Où est notre Neybourg, cher endroit de nos rendez-vous? Et quoique ce n'est pas une matière à écrire, je ne saurais m'empêcher de vous dire ce que je sens avec une vive douleur, que M. de Fréjus, en sortant de sa sphère, fait tort au caractère respectable qu'il a soutenu avec tant de dignité et qui est tout opposé à l'ambition et à l'animosité qui a paru avec tant d'éclat. La

Reine a joué dans tout ceci un rôle digne de son rang et de ses sentiments. Il n'y a pas un honnête homme qui approuve que M. de Fréjus veuille terrasser l'honneur de M. le Duc et l'autorité du Roi dans sa personne. Je crois que tout se remet au calme ; Dieu le donne durable. Le Roi continue et augmente son amour pour la Reine ; voilà ce qui est de sûr et de consolant. »

Rien n'était moins sûr, à vrai dire, que ces dispositions du Roi, et c'était la première fois que, pour ne point inquiéter ses parents, Marie leur cachait le fond de son cœur. Un grand changement, en effet, paraissait dans l'esprit du jeune époux, depuis qu'il avait vu sa femme servir d'instrument aux ennemis de M. de Fréjus. La froideur toute nouvelle qui en résultait, il la portait jusque dans la chambre conjugale, en des heures où son empressement, d'ordinaire, se marquait avec toute l'ardeur de son âge. La jeune femme se désolait de cette rancune. Avec un caractère dissimulé comme celui du Roi, il ne fallait pas songer à s'en expliquer avec franchise, et la timidité de la Reine ne s'y fût point hasardée. Le confident de ses peines était son discret confesseur polonais, l'abbé Labiszewski, de-

meuré attaché à sa personne et qui n'avait à lui offrir que les consolations résignées de la piété. Elle recourait aussi au maréchal de Villars, pour qui elle avait éprouvé très vite de la confiance. Un jour, pendant le séjour de Marly, elle l'emmena dans son cabinet pour le faire juge des changements qu'elle voyait dans l'amitié du Roi. Ses larmes coulaient en demandant le conseil de l'expérience. « Le maréchal lui dit (c'est lui-même qui le raconte) que le cœur du Roi était très éloigné de ce qu'on appelle l'amour ; qu'elle n'était pas de même pour lui ; qu'il la conjurait de cacher sa passion ; qu'il était plus heureux pour elle que le Roi ne fût pas porté à la tendresse et à la vivacité, puisqu'en cas de passion la froideur naturelle est moins cruelle que l'infidélité, qui était fort à craindre dans un roi de dix-sept ans, beau comme le jour et qui serait lorgné de tous les beaux yeux de la Cour, s'ils s'étaient aperçus qu'il eût encore arrêté ses regards sur quelqu'une. »

Le bon maréchal offrait à la Reine « tout ce qu'il croyait le plus propre à la calmer ». Ses alarmes sans doute n'en furent qu'augmentées, car il faisait envisager à son inexpérience un avenir auquel elle ne pensait sûrement point.

En tout cas, le conseil qu'il lui donna de s'expliquer avec M. de Fréjus était excellent. La prudence, quoique tardive, de la Reine n'était pas sans inquiéter un peu le prélat. Marie put le voir huit jours après. Il fut onctueux, respectueux, paternel. Il comprit les raisons qu'elle avait d'aimer et de soutenir M. le Duc, dont il fit l'éloge; il ne haïssait même point ses conseillers, madame de Prie et Pâris-Duverney, bien qu'il lui insinuât de les éloigner comme étant des personnes fort dangereuses pour elle et lui causant le plus grand tort. « Mais, dit la Reine, comment éloigner des personnes qui sont à moi, dont l'un, qui est le secrétaire de mes commandements, demande des juges sur ce qu'on lui reproche, et l'autre, que l'on approfondisse les torts que l'on lui donne? Pour moi, les disgrâces de ces gens-là, dont je suis contente, me feraient de la peine. » Fleury laissa entendre qu'il en faudrait venir là. Quant au refroidissement dans l'affection du Roi, dont la Reine lui dit ensuite quelques mots et qui le comblait de joie secrète, il protesta qu'il ne pouvait être de sa faute. M. de Villars sut de la Reine cet entretien. Il l'avertit avant toutes choses, de ménager un homme aussi

habile, si elle voulait conserver le cœur du Roi, et de paraître toujours satisfaite de ce qu'il ferait, quoi qu'il fît.

Dès lors commença entre la Reine et le futur cardinal ce commerce d'intimité extraordinaire, que nous révèlent les lettres de la Reine, et où l'humilité respectueuse de l'un et l'affectueuse docilité de l'autre sont également diplomatiques. La jeune femme ayant reconnu, dans une circonstance grave, la force occulte du prélat, croit pouvoir le séduire en lui témoignant sans réserve sa confiance. Elle se laisse prendre elle-même à ce jeu, car l'homme est aimable et capable d'une certaine forme de bonté ; mais il le serait moins qu'elle agirait sans doute de même, car elle est prête, désormais, à tous les sacrifices pour ne le point tourner contre les intérêts de son cœur.

La toute-puissance de M. de Fréjus éclata, quelques mois plus tard, par un coup de surprise qui servit à faire juger le caractère du Roi. Tout semblait apaisé. La Reine s'était risquée à parler à son mari des affaires de la Cour, et Stanislas, l'ayant appris d'elle, voyait l'avenir sous les meilleures couleurs:

« La Reine, écrivait-il, a acquis des lumières pour marcher en toute sûreté et sans blesser, parmi tant d'épines, son devoir, son honneur et sa justice. Une explication qu'elle a eue avec le Roi sur tout cela a établi une amitié et confiance entre eux qui va, grâce au Seigneur, en croissant. Le Roi connaît son bon cœur et le désir passionné qu'elle a à suivre ses volontés aveuglément. La Reine aime le Roi à la fureur, et n'a d'autres inquiétudes que celles qu'engendre un véritable amour, auquel ce prince répond selon toute l'expérience qu'il peut avoir de cette passion ; et il est bon qu'il ne cherche pas à en acquérir une plus grande... M. de Fréjus est, je l'espère, désabusé de la fausse prévention que la Reine faisait partie avec ses ennemis ; il reconnaît qu'il avait grand tort de s'en défier. »

Malgré cet optimisme, Stanislas n'ignorait pas que « le feu couvait encore », et les ennemis de M. le Duc à Versailles se montraient chaque jour plus hardis et d'une cabale plus affichée. Madame de Prie, sentant le danger et croyant le conjurer, consentait à s'éloigner de la Cour ; elle allait habiter Paris, ne revenant plus que pour faire sa semaine de service comme dame du Palais. Mais elle attendait

des jours plus favorables, qui lui permettraient de reprendre auprès de la Reine ce rôle dont elle se croyait assurée, le vieux Fleury n'étant point éternel.

Le 11 juin, le Roi partit pour Rambouillet sur les trois heures et dit à M. le Duc, qui devait venir l'y rejoindre après avoir reçu les ambassadeurs : « Monsieur, je vous attendrai pour jouer et ne commencerai pas sans vous. » A sept heures, comme le prince allait monter en carrosse, le duc de Charost, capitaine des gardes, dont les ordres étaient signés de la veille, demanda à lui parler et lui remit un billet du Roi : « Je vous ordonne, sous peine de désobéissance, de vous rendre à Chantilly et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. »

Tout était dur dans ce billet, et rien n'y manquait pour blesser. M. le Duc répondit qu'accoutumé à faire obéir le Roi, il ne lui en coûtait pas de donner l'exemple, bien qu'il ne s'attendît point à cette dureté. Il demanda à parler à la Reine, à mettre en ordre ses papiers ; tout fut refusé, et le jeune secrétaire d'État Maurepas entra sur-le-champ pour poser les scellés. M. le Duc passa les grilles, comme s'il fût parti pour Rambouillet,

et, quand on se trouva hors de la vue, dit à ses gens de le mener à Chantilly.

Vers la même heure, M. de Fréjus entrait chez la Reine. Ce qui s'y passa, nul ne le sut tout d'abord, car elle dîna à son ordinaire. Mais elle avait besoin de se confier ; elle pria le maréchal de Villars de passer dans son cabinet et lui apprit le départ de M. le Duc. Elle fondait en larmes, en lui montrant la lettre que le cardinal était venu lui remettre de la part du Roi : « Je vous prie, madame, et, s'il le faut, je vous l'ordonne, d'ajouter foi à tout ce que l'ancien évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'était moi-même. — Louis ». Elle lisait ces lignes froides et cruelles, « avec des sanglots, ajoute Villars, qui marquaient bien sa passion pour le Roi ». On avait pensé à tort qu'il pouvait y avoir une protestation de la part de cette créature de soumission et de tendresse.

Le lendemain, l'exécution fut complète. Tous les Pâris furent exilés, et les scellés mis chez eux. Duverney fut envoyé à cinquante lieues de Paris, en attendant la Bastille, qui ne devait point tarder. Madame de Prie eut l'ordre de gagner son château de Courbépine

en Normandie et de n'en plus sortir. Le contrôleur général des finances, le secrétaire d'État de la guerre furent remplacés. Le Roi, au premier Conseil, déclara qu'il était bien aise de remettre les choses dans l'état où elles étaient sous Louis XIV, c'est-à-dire qu'il n'aurait plus de premier ministre ; qu'on s'adresserait dorénavant à lui-même pour les grâces, et qu'il donnerait des heures particulières à tous ses ministres pour travailler avec lui, en présence de l'ancien évêque de Fréjus, qui assisterait à tout.

Fleury n'avait pas le titre de premier ministre, désormais supprimé ; il avait, du moins, toutes les prérogatives de la fonction et allait être, jusqu'à sa mort, le maître incontesté des affaires de la France. Le Roi, trop complètement élevé à ne rien faire par lui-même, allait se livrer en paix à la nonchalance et à l'amusement, heureux de laisser son vieux maître gouverner pour lui. Quelques mois plus tard, celui-ci verra venir de Rome le chapeau, un des « chapeaux des Couronnes », que le Pape réserve aux propositions des souverains catholiques. La jeune Reine et toute la Cour feront leurs compliments au nouveau cardinal qui prendra

le pas sur les ducs dans le Conseil. L'exilé de Chantilly n'aura plus qu'à se marier, et ce sera l'occasion d'obtenir sa grâce et de reparaître à Versailles. Il faudra cependant, pour que cette grâce soit facilitée, que madame de Prie ait disparu.

Celle-ci se ronge au fond de sa province, cherchant vainement à obtenir son rappel à la Cour par l'entourage de son mari, et assistant de loin, avec une rage impuissante, aux événements qui détruisent pour jamais son rêve. Bientôt la colère, les déceptions, les irritantes consolations du vice hâtent sa fin. Elle meurt, en octobre 1727, à l'heure qu'elle a prédite et sans doute choisie, d'un mal mystérieux et terrible, à vingt-neuf ans.

Qu'est devenue, dans cet orage, la reine Marie? « Vous avouerez, écrit Stanislas, qu'elle a été dans un bon noviciat, la première année de son mariage. Je n'en suis pas fâché ; cela lui a servi de bonne leçon. » Le roi de Pologne continue à n'avoir aucun souci pour sa fille. Sa propre contrariété a été courte. Il a reçu de son gendre et de Fleury des lettres l'informant des raisons qu'a eues Sa Majesté de renvoyer M. le Duc. On le comble de bonnes

paroles ; cela lui suffit, comme à l'ordinaire, et il est à la fois trop ami de ses intérêts et trop fidèle sujet du roi de France, pour ne pas se tourner, sans réserve, vers le pouvoir nouveau.

Sur ces entrefaites, au moment où l'on va partir pour Fontainebleau, le Roi tombe malade. Il a souvent des indigestions la nuit et se trouve mal à la messe, parce qu'il « ne fait que courir à la chasse, manger des vilenies à souper », et avec excès. Cette fois, le cas semble plus grave : trois saignées, toutefois, le tirent d'affaire, et on a eu juste assez d'alarmes pour que le duc de Gesvres fasse tirer un feu d'artifice et le Parlement de Paris chanter un *Te Deum*. Mais la Reine a ressenti une telle émotion, qu'elle a été elle-même atteinte de la fièvre la plus violente. Pendant trois jours, il y a eu plus à craindre qu'à espérer. Elle a envoyé à Sainte-Geneviève de Nanterre faire une neuvaine, porter du linge pour toucher aux reliques et promettre un pèlerinage, qu'elle accomplira aussitôt guérie. Elle s'est confessée deux fois et a reçu les sacrements. Il semble bien qu'elle ait attendu la mort.

Toutes ces inquiétudes sont arrivées un peu

adoucies à Chambord, mais avec des détails assez piquants, tels que Stanislas les raconte : « Vous avez appris les incommodités du Roi et de la Reine. Dieu merci qu'elles sont passées et qu'on se peut fâcher présentement à son aise contre tous les deux. Leur sympathie va jusqu'à ce qui leur cause des maladies, qui est de trop manger, puisque c'est une indigestion violente qu'ils ont eue, la Reine surtout, après avoir mangé cent quatre-vingts huîtres et bu quatre verres de bière là-dessus. Je ne peux pas encore revenir de frayeur, aussi bien que de colère, ayant cru qu'elle aurait plus de pouvoir de se posséder. Cependant, je crois que cela lui fera du bien par la suite, car on se loue présentement de son régime. Ce qu'il y eut de charmant, et à quoi vous serez bien sensible, c'est l'assistance mutuelle qu'ils se sont donnée pendant leurs incommodités. Vous ne le serez pas moins, quand je vous dirai que leur confiance et leur tendresse se fortifient tous les jours, tellement que je n'ai rien à désirer au delà que le fruit de cette belle union, que la miséricorde de Dieu accordera à tant de vœux. Je ne saurais encore vous rien dire là-dessus. »

Les observateurs attentifs de la Cour n'ont

pas compris ainsi cet épisode de la maladie des deux époux. Si la passion de la Reine a éclaté dans toute sa « fureur », suivant une expression de son père, l'indifférence du mari n'a pas été moins frappante. Quand elle a été malade, le Roi est venu chez elle, « ayant laissé passer les quatre premiers jours par crainte de la petite vérole ; il y alla ensuite tous les jours, mais les visites n'étaient que de quelques minutes, et la tendresse ne paraissait pas grande de sa part ». Lorsque la malade est rétablie, il fait une visite de trois quarts d'heure, avec l'inévitable Fleury. « C'est moins éloignement pour la Reine que timidité de la part du Roi », observe Villars, et l'on pourrait ajouter égoïsme, ce qui est le trait dominant du caractère. Mais les courtisans remarquent tout ; ils notent que Louis XV part pour Fontainebleau, sans se soucier de revenir voir la Reine en convalescence à Versailles, et que, le jour où elle arrive après un mois de séparation, il s'est mis à courre le cerf au lieu d'aller au-devant d'elle. Il se montrera plein d'égards pour le roi et la reine de Pologne, qui passeront dans le voisinage quelques semaines au château de Ravanne, et Stanislas se réjouit d'une longue conférence avec le

cardinal de Fleury, « où ils se sont bien expliqués sur le passé et ont pris de bonnes et sûres mesures pour l'avenir ». Malgré cela, tout le monde sent qu'il y a quelque chose de changé aux dispositions des premiers jours du mariage. Les plus intéressés seuls ne s'aperçoivent point de ce que le public déclare fort ouvertement : le Roi se détache de la Reine, ou plutôt laisse voir qu'il ne lui a jamais été attaché.

Marie n'ignorait point, et son père lui répétait volontiers, que ce que la France attendait d'elle et ce qui devait à jamais la rendre sacrée au peuple, c'était la naissance d'un dauphin. Sa plus glorieuse fonction de reine était d'assurer la succession au trône. Diverses causes y avaient mis retard et de faux symptômes avaient deux fois trompé l'espérance de la jeune femme. Enfin, il n'y eut plus de doutes : « Elle a été la dernière à y croire, écrivit Stanislas à Du Bourg, se défiant jusqu'à présent d'un bonheur qu'elle a raison de souhaiter avec tant d'ardeur. » Ce bon père y mit une ardeur égale, et ses lettres se remplirent du petit dauphin et de « ses petites cabrioles ».

Le 14 août 1727, la déception fut grande, car la Reine mit au monde deux princesses jumelles. Par bonheur, le Roi se montra ému et enchanté. Il avait passé chez la Reine, en robe de chambre, dès l'annonce des premières douleurs, et, pour ne la point quitter, s'était fait habiller dans l'antichambre. Il assista aux cérémonies de l'ondoiement, eut un mot gaillard sur la double naissance qui certifiait son aptitude à la paternité, et approuva le choix des deux nourrices, qui furent madame Varanchan, de Marseille, et madame Raymond, d'Issoire en Auvergne. Le jour même, il envoyait un de ses gentilshommes à Chambord et mandait au cardinal de Noailles, archevêque de Paris : « Mon cousin, il a plu à Dieu de commencer à bénir mon mariage par la naissance de deux filles, dont la Reine, ma très chère épouse et compagne, a été heureusement délivrée aujourd'hui. J'espère de ses bontés l'entier accomplissement de mes vœux et de ceux de mon peuple, par la naissance d'un dauphin. C'est pour le lui demander et le remercier des grâces qu'il m'a déjà faites, que je vous fais cette lettre, pour dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans l'église métropolitaine de ma bonne ville de Paris. »

Ce *Te Deum* fut chanté, en présence du Parlement et de tous les corps, invités de la part du Roi. Le peuple eut les feux de joie, les illuminations et les fontaines de vin, et les Comédiens français inaugurèrent à cette occasion un usage destiné à durer. Voulant célébrer à leur façon l'heureux accouchement de la Reine, ils donnèrent gratis la comédie du *Festin de Pierre*, « à une très grande foule de spectateurs qui, à l'incommodité près d'être très pressés, furent très contents ». Les Comédiens italiens et l'Académie royale de musique suivirent l'exemple ; enfin, l'Opéra-Comique, sur son théâtre de la Foire Saint-Laurent, donna gratis le spectacle à « une multitude de peuple, que cette nouveauté n'avait pas manqué d'attirer, tant du faubourg que de la ville », braves gens qui furent aisément consolés de n'avoir pas un dauphin. Quelques jours plus tard on apprit que Leurs Majestés Catholiques saisissaient cette occasion pour se réconcilier avec la France, et que le Roi, en recevant les lettres d'Espagne, s'était empressé de les apporter chez la Reine et de lui en dire sa satisfaction.

Les bons sentiments du Roi, la belle santé reconnue chez la Reine, l'espoir largement

ouvert pour l'avenir rassurèrent pleinement le roi de Pologne, qui écrivit à son ami, le 21 août : « Quoique je sois persuadé que vous savez que la Reine, avec ses deux poupées, se porte en merveille et que le Roi témoigne une grande tendresse à la Reine aussi bien qu'à Mesdames ses filles, que toute la France, contente de la fécondité de la Reine, espère plus que jamais bientôt un dauphin, cependant il m'est doux de vous mander tous les sujets de ma joie, ne pouvant mieux les reposer qu'au fond de votre bon cœur. » Il fut lui-même à Versailles pour voir ses petites-filles et « se refaire du bon sang ». Le voyage fini, il racontait : « Le contentement que j'ai eu de mon séjour à Versailles va en augmentant depuis mon retour. Je reçois des nouvelles de Fontainebleau, qui font le comble de mon bonheur, comme quoi le Roi, depuis l'arrivée de la Reine, redouble à tous moments de tendresses pour elle. Malheureusement que l'interdit de la Faculté arrête les transports de ces illustres amants, sans quoi, par la grâce du Seigneur, le dauphin serait déjà en campagne. »

Ce fut encore une fille qui vint. Au mois de juillet 1728 naquit Madame Troisième. « On était d'un très grand chagrin à Ver-

sailles, dit Barbier ; cependant le Roi a très bien pris la chose et a dit à la Reine qu'il fallait prendre parole avec Pérard, son accoucheur, pour l'année prochaine, pour un garçon. » Il n'y eut, cette fois, ni *Te Deum*, ni feu, ni réjouissances, et les préparatifs extraordinaires de fêtes qu'on avait faits à l'Hôtel de Ville restèrent pour compte. Stanislas se résigne à cette nouvelle déception : « Dieu rende nos espérances manquées assurées pour l'avenir ; adorons sa sainte volonté ! » Il se console, en voyant les dispositions « d'un bon mari qui ne perd pas courage ». La jeune Reine y met une émotion plus inquiète : « Si Dieu me fait la grâce, écrit-elle au maréchal Du Bourg, d'être bientôt dans l'état où je souhaite toujours d'être, je serai la première à vous le mander. J'espère que Dieu exaucera les vœux de nos bons sujets pour moi ; je mourrai contente, si je leur laisse cette consolation. » Le sentiment qui l'emporte chez elle est le désir de satisfaire le Roi : « On n'a jamais aimé comme je l'aime », écrit-elle avec sa ferveur naïve de jeune femme.

Cet amour prend quelque chose de passionné, de fébrile, qui n'est pas sans émouvoir, quand on songe aux prochaines épreuves

de l'épouse. A ce moment, il est vrai, le Roi, « enfant des pieds à la tête et qui porte son enfance partout », ne donne point à craindre pour sa fidélité. Les dames du palais de la Reine se préparent inutilement à remplir le rôle tenu par d'autres pendant la jeunesse du feu Roi Louis XIV et que les mœurs acclimatées sous la Régence rendraient plus naturel encore. En son château de Madrid, Mademoiselle de Charolais organise des soupers pour son royal cousin, l'emmène au bal de l'Opéra et se propose publiquement de l'initier à l'adultère. Ce sont de vaines espérances. Louis XV n'en est plus sans doute à dire comme aux premiers jours, à propos de belles femmes de la Cour qu'on lui vantait l'une après l'autre : « La Reine est encore plus belle » ; mais il est évident que celle-ci lui suffit et les principes religieux inculqués par Fleury dominent entièrement son imagination. Quant aux plaisirs, ceux qu'il préfère à tous les autres, sont la chasse et le voyage.

Dès cette époque, il n'y a pas de souverain en Europe qui se déplace plus souvent que lui. Toutes les maisons royales sont prêtes pour le recevoir ; et c'est toujours à l'improviste qu'il apparaît à Rambouillet ou à la

Muette, comme plus tard à Choisy ou à Saint-Hubert, soit pour chasser dans le voisinage et y coucher une seule nuit, soit pour y séjourner deux ou trois jours avec quelque compagnie. Il y a surtout les grands voyages traditionnels de Fontainebleau et de Compiègne, où la Cour entière le suit chaque année à la belle saison. La Reine ne l'y accompagne pas toujours. En ses années de jeunesse, dont chacune est marquée par une naissance (il y en aura neuf en neuf ans), les déplacements de la Reine dépendent de la Faculté. Ses chirurgiens et médecins, Pérard ou le bon Helvétius, ordonnent seuls à ce sujet, et sa santé, si précieuse pour la nation, exige des ménagements avant et après ses couches, qui la retiennent à Versailles plus qu'elle ne le voudrait. Comme c'est presque toujours en été que naissent ses enfants, elle est privée le plus fréquemment des « grands voyages » ; des courriers quotidiens lui apportent les nouvelles de la Cour et emportent pour le Roi les siennes et celles de ses enfants. Telle est l'occasion des lettres de Marie Leczinska au Cardinal, où se devine une secrète envie portée au ministre qui a le bonheur d'être toujours auprès de celui qu'elle aime.

Fleury, malgré son grand âge, s'est imposé de ne jamais quitter Louis XV, qui d'ailleurs ne peut se passer de lui et le traîne partout à sa suite. Aussi les lettres de Marie sont-elles pleines de protestations tendres et touchantes, qu'elle supplie son correspondant de transmettre au Roi, soit qu'elle ait peur d'importuner en les répétant trop souvent dans ses lettres d'épouse, soit qu'elle pense plaire davantage en les faisant dire par la voix la mieux écoutée.

Le Cardinal remplit-il toujours avec exactitude les affectueuses commissions dont on le charge? Marie seule n'en saurait douter. C'est du reste une joie pour elle de multiplier en ses lettres le nom du Roi : « Je suis bien aise d'apprendre que la première chasse du Roi ait réussi. Je souhaite qu'elles soient toutes de même. Je vous prie, mon cher Cardinal, de le bien remercier de ses marques d'amitié. Pour ce qui est de m'écrire, vous pouvez bien vous imaginer la joie que cela me fera ; mais, si cela l'importune ou le gêne un moment, je le supplie de s'en dispenser, pourvu que, dans ses moments perdus, il songe un peu à une femme qui l'aime tendrement. » — « ... Je suis bien touchée des questions

que le Roi vous a faites au sujet de mon voyage. Vous pouvez l'assurer de l'impatience où je suis de l'aller trouver et que j'y voudrais déjà être. Je vous prie de le faire ressouvenir quelquefois d'une femme qui l'aime tendrement. » — « Mon obéissance pour lui, s'il est possible, est encore plus aveugle par tendresse que par devoir, et je rends grâces à Dieu, tous les jours, d'accorder si bien l'un et l'autre ensemble. » — « Je vous prie de dire au Roi que je me porte, grâce à Dieu, à merveille et que bientôt j'espère avoir le plaisir de l'embrasser tendrement. En attendant, faites-moi le plaisir de le faire souvenir d'une femme qui l'aime plus que sa vie, n'ayant d'autre satisfaction que celle de la passer avec lui. »

Quelquefois elle laisse percer une pointe de bonne humeur : « Je ne suis pas trop fâchée que le Roi ne soit pas fort content de ses chasses, et encore moins de ce que l'on m'a dit qu'il s'ennuie à Compiègne. » Mais les paroles qui lui remplissent le cœur reviennent, toujours les mêmes, sous sa plume : « Je remercie le Roi très humblement des tendres compliments dont il vous charge pour moi. Si je devais mettre ce mot dans ma

lettre aussi souvent que je le pense pour lui, elle en serait remplie... Vous auriez bien dû m'envoyer par la poste un petit morceau du sanglier qu'il a tué, et c'est bien mal à vous de ne l'avoir point fait. » L'épouse s'alarme des dangers que le Roi court en ces chasses violentes, commencées avant le jour et furieusement poussées jusqu'à la nuit : «Je me suis fort fâchée de ce qu'il se lève si matin pour aller au bois. J'espère du moins qu'il ne répétera pas cette promenade souvent, car elle pourrait le fatiguer. » — « On dit qu'il va à la chasse dans le gros chaud, ce qui me fait trembler, je vous l'avoue. Je vous prie de lui faire mes tendres compliments et lui baiser la main de ma part. J'aimerais mieux faire cette commission-là moi-même. » Et un autre jour, répondant à une nouvelle venue d'Allemagne : « L'accident de l'Empereur est affreux. Je n'avais pas besoin de cela pour trembler pour les chasses du Roi, surtout celles du sanglier. »

Telles sont alors les inquiétudes les plus vives de la Reine, car elle ne doute point de l'affection de son mari ; quoi que lui ait annoncé Villars, elle se croit aimée de lui, et s'en assure aux moindres témoignages

qu'elle reçoit, même aux plus incertains que prodigue l'ardeur de jeunesse.

Le Cardinal lui est attaché, pense-t-elle, et, dans son grand isolement de la Cour, où son besoin de tendresse ne trouve pas à se satisfaire, la familiarité paternelle et les conseils avisés du bonhomme ont attiré quelque chose de son cœur. Mais ce sont des sentiments très complexes, que ceux qu'inspire à une jeune femme un vieillard à la fois ombrageux et dévoué, tyrannique et bienveillant, et de qui elle dépend pour les moindres choses. Sur ses relations avec cet être puissant et terrible, pèse toujours le souvenir de M. le Duc et de madame de Prie, qui ont pu un instant se servir d'elle contre lui. Celui-ci, qui a dans le ministère des rivaux à craindre et, avec le temps, des ennemis, redoute que la Reine, mieux avertie qu'autrefois, soit amenée à prendre une influence et à l'employer en leur faveur. On devine, à travers les lettres de sa douce correspondante, l'inquisition qu'il exerce, la domination qu'il impose pour se préserver, et la souffrance que ces soupçons et la mémoire d'une première faute causent à la pauvre Marie.

Elle essaie de désarmer ces préventions

tenaces par des marques de confiance et des flatteries innocentes, continuellement répétées. C'est le conseil de M. de Villars qu'elle suit, et aussi celui du roi son père. Elle multiplie les expressions d'affection tout enfantine ; « mon cher Cardinal » devient « mon très cher ami » ou, à la façon polonaise, « mon chérissime ami ». Elle signe « la meilleure de vos amies » ; elle se plaint de le voir trop peu ; elle met une câline insistance à le conseiller sur sa santé : « Vous ne me mandez pas si vous avez pris médecine. Je vous prie de la prendre. On ne refuse point de rendre service à ses amis. Celui que je vous demande est d'avoir soin de votre santé ». Ce sont là propos d'un esprit naturellement aimable. Le Cardinal pourrait lui savoir plus de gré d'une soumission d'âme qui paraît sans bornes. « Le Roi est le maître », dit-elle souvent, prête à ses moindres volontés. Elle ne l'est pas moins à celles du Cardinal, qui en use parfois assez durement. Il échappe à Marie quelques impatiences qui en disent long, celle-ci, par exemple, sur les influences occultes supposées par Fleury : « A l'égard des conseils, si j'en voulais prendre, ce serait des vôtres que je demanderais, et je n'en chercherais jamais

d'autres, d'autant plus que, ne voyant que les quatre murailles ou le public, je ne vois personne à portée de m'en donner. »

Si elle le prend un seul jour d'un ton un peu plus haut, c'est que son amour même a été mis en jeu et qu'on a paru douter de sa soumission entière aux ordres du Roi : « A l'égard de votre lettre, écrit-elle, c'est le style uniquement qui m'en a fait de la peine, et je la garde pour vous la relire, et je me flatte qu'en la voyant vous me rendrez plus de justice. Je ne crois pas, mon cher Cardinal, que qui que ce soit au monde fût assez impertinent de m'aigrir dans mon attachement pour le Roi. Je puis bien vous protester qu'il ne m'en parlerait pas deux fois, étant surtout beaucoup plus fort que celui que le simple devoir fait naître. C'est de quoi je vous prie de l'assurer. Rendez aussi plus de justice à mon amitié pour vous. Ayez-y plus de confiance, et vous serez content de sa sincérité. »

Il fallait le caractère soupçonneux et dévoré du vieux prélat pour faire souffrir ainsi cette âme de jeune reine, pleine de candeur et de bonté. Tout autre eût été touché et vaincu par une confiance vraiment filiale, qui sui-

vait aveuglément les conseils reçus et n'osait rien décider ni rien entreprendre sans une approbation toujours affectueusement sollicitée. On ne pourrait croire à une direction aussi étroite, s'il n'y en avait des preuves multipliées dans les lettres de la Reine. C'est, par exemple, un cas personnel qu'elle soumet au Roi, c'est-à-dire au Cardinal, à l'occasion d'une grossesse avancée et d'un départ pour Fontainebleau qui lui tient à cœur : « Je ne suis pas assez maîtresse de moi-même pour prendre le parti entre l'empressement que j'ai de voir le Roi et la crainte des suites que Pérard fait envisager; et il n'y a que le Roi qui puisse me tranquilliser dans l'inquiétude où je suis. Je vous prie de me faire savoir sa volonté. Vous savez que je n'en ai point d'autre que la sienne et que celle que je réglerai toujours sur vos avis salutaires, que j'attends avec impatience ». Elle projette un jour d'aller de Versailles se promener au Cours-la-Reine; deux billets nous montrent ce qu'il en advient : « J'ai envie de faire une petite promenade au Cours. Mandez-moi, mon cher Cardinal, s'il n'y a point d'inconvénient, et de là descendre aux Tuileries. Le tout sauf votre bon plaisir ». « J'ai reçu, mon cher Car-

dinal, deux de vos lettres en même temps, sur ma promenade du Cours et des Tuileries. Je trouve si juste et si raisonnable ce que vous dites, que non seulement aux Tuileries, mais je n'irai même pas au Cours. J'ai trop de confiance en vous, mon cher Cardinal, que je ne ferai jamais rien sans votre conseil, étant sûre de cette façon de ne faire jamais de sottises. »

Une des premières lettres de la Reine, qui est de 1728, montre bien, à propos d'un incident de cour, le tour de son esprit. Il y est question de M. de Mortemart, Premier gentilhomme de la Chambre, personnage spirituel, charmant et un peu brouillon, qui avait été l'un des agents les plus actifs de la disgrâce de M. le Duc et, à cette occasion sans doute, avait cessé de paraître chez la Reine. Elle lui tient quelque rigueur, par dignité, mais la bonté l'emporte et le pardon du gentilhomme est assuré : « Je n'ai reçu que hier au soir, mon cher Cardinal, votre lettre, qui me pénètre de reconnaissance. Votre voyage de Soissons me peine d'autant plus que je ne songe pas, sans trembler, aux fatigues que vous aurez à essuyer. Au nom de Dieu, mon cher Cardinal, ménagez une santé

si chère. Comme je ne veux rien faire sans vous le dire, par ma confiance en vous, il s'agit de M. de Mortemart. Sa mère m'a fait parler hier par madame de Bissy, pour savoir s'il ne pouvait point venir ici me présenter son fils. Je lui ai répondu qu'il me paraissait étrange que, après avoir été deux ans sans mettre le pied chez moi, il voulût y revenir comme les autres, comptant vous le mander auparavant pour savoir votre avis sur cela, lorsque madame de Chalais arriva, qui me dit qu'il était à La Chaussée avec son fils. Je dis à madame de Chalais que, quand il m'aurait demandé la permission de venir me demander pardon, qu'après cela il viendrait m'amener son fils. La pauvre femme fut désespérée de ma réponse. Elle me dit que son fils n'était qu'un prétexte pour venir lui-même. Je lui répliquai qu'il en avait un bon, qui était celui de réparer sa sottise, sans en chercher d'autre, mais que, par égard pour elle, je pourrais m'adoucir, mais qu'elle écrivît à son frère, comme d'elle-même, de demander permission de venir réparer sa faute et que la présentation se ferait après, que pour l'amour d'elle je ferais la chose sans éclat. Elle a été très aise de ma réponse. Je le serai beaucoup

plus, mon cher Cardinal, si vous approuvez en cela ma conduite, et si ce fou est assez sage pour en user comme cela, je vous avoue que, pour moi, je serai très portée à mépriser de pareilles folies; mais vous savez que notre cour est portée à suivre de mauvais exemples et que le peu de respect que l'on a pour le Roi et pour moi est assez grand pour n'avoir pas besoin d'être réprimé. Répondez-moi au plus tôt à cela, mon cher Cardinal, car je serai ravie de savoir votre sentiment. Adieu, mon chérissime ami, comptez toujours sur mon amitié. — MARIE ».

En cette cour si réglée, où les affaires d'étiquette tournent si souvent aux affaires d'État, l'inexpérience de Marie ne trouve pas de suffisants conseils chez sa dame d'honneur ou sa dame d'atours. C'est encore au Cardinal qu'elle s'adresse, pour que toutes les difficultés de cet ordre soient réglées par lui. Elle lui soumet, par exemple, séance tenante, le différend assez vif survenu entre son premier écuyer, M. de Tessé, et un officier de la compagnie Villeroy, M. de Montesson : « Je n'ai pas voulu, dit-elle, donner de décision sans celle du Roi. Voici la dispute : depuis quatre ans que je suis en France, messieurs les offi-

ciers des Gardes, quand je suis en chaise à porteurs, le lieutenant allait derrière et l'exempt devant. Aujourd'hui, M. de Montesson a dit que c'était à lui d'aller auprès de la chaise, à côté. Vous examinerez, mon cher Cardinal, qu'une possession depuis quatre ans est une décision, n'étant pas naturel qu'ils l'eussent soufferte dans les commencements, si la chose n'aurait pas dû être. Ils disent qu'ils l'ont faite par politesse, mais il me semble que dans les droits de charge il n'y en doit pas avoir ; et ce qui prouve que c'est une défaite, c'est qu'ils l'ont cédé de même aux écuyers de quartier et même aux maîtres d'hôtel, quand ceux-ci n'y étaient point. Voilà, mon cher Cardinal, ce que j'ai vu depuis que je suis ici et que je vous prie d'exposer au Roi, en lui faisant mille compliments. M. de Tessé vous doit envoyer un mémoire ; pour moi, je vous expose le fait tel qu'il a toujours été. »

Le journal du duc de Luynes se remplira, un jour, de questions de ce genre, où la Reine montrera toutefois un peu plus d'initiative dans les décisions. Pendant toutes ces premières années, elle semble redouter beaucoup d'être en faute contre l'étiquette. Voici à

quelles explications, à quelles excuses elle a recours pour se justifier d'avoir accordé une faveur à une dame qu'elle aime : « Les vapeurs me quitteront quand je serai à Fontainebleau, la solitude de Versailles étant très capable d'en donner. Je vais aujourd'hui à la Ménagerie, et à peine puis-je ramasser des dames pour me suivre... J'espère, mon cher Cardinal, que vous ne désapprouverez pas que madame de Châteaurenaud me suit aujourd'hui dans mes carrosses, étant restée presque seule pour me faire sa cour. Il est vrai que mon intention était de ne la plus mener, ce que je ferais, s'il y en avait d'autres. »

A la même époque, le cardinal de Fleury, encore sollicité par la Reine, doit s'occuper d'une question qui renseigne d'une façon assez plaisante sur les costumes du temps et les excès d'une mode qui durera une bonne partie du siècle : « On ne croirait pas, raconte Barbier, que le Cardinal a été embarrassé par rapport aux paniers que les femmes portent sous leurs jupes pour les rendre larges et évasées. Ils sont si amples qu'en s'asseyant cela pousse les baleines et fait un écart étonnant, en sorte qu'on a été obligé de faire des fauteuils exprès. Il ne tient plus que trois

femmes dans les loges des spectacles pour qu'elles soient un peu à leur aise. Cela est devenu extravagant comme tout ce qui est extrême, de manière que, les princesses étant assises à côté de la Reine, leurs jupes, qui remontaient, cachaient la jupe de la Reine. Cela a paru impertinent, mais le remède était difficile ; et, à force de rêver, le Cardinal a trouvé qu'il y aurait toujours un fauteuil vide des deux côtés de la Reine, ce qui l'empêcherait d'être incommodée, et le prétexte a été que ce seraient deux fauteuils pour Mesdames de France, ses filles. »

Le public de Paris peut faire des gorges chaudes, et n'y manque point, sur cette grave décision de cour, qui a occupé les veilles d'un prince de l'Église. Mais, cette histoire de paniers a une suite. Les princesses du sang, étant séparées de la Reine, veulent au moins être distinguées des duchesses, et on leur accorde l'espace d'un tabouret vide. Les ducs, fort piqués, se font défendre de mauvaise façon : quelques jours après, on saisit à Versailles un écrit injurieux des plus vifs, qui court sous le manteau contre les princes du sang. Le Parlement s'en mêle ; on fait un arrêt, et le pamphlet est brûlé sur le grand

escalier du Palais par la main du bourreau. On en brûlera bien d'autres, au cours du siècle, qui auront plus sérieuse origine que des paniers.

Ces affaires de préséance n'en finissent point, irritées par des amours-propres toujours en éveil et des rancunes qui viennent de loin. La Reine a douze dames, dont six duchesses et six qui ne le sont pas ; de là, sans cesse, des difficultés et des aigreurs. A la cérémonie de la Cène, un jeudi saint, elles s'aggravent. C'est un usage fort touchant et fort aimé de la Reine, qui rapproche un instant les extrêmes de l'humanité et met une leçon d'humilité chrétienne dans l'orgueilleuse vie monarchique. Le Roi et la Reine célèbrent ainsi l'anniversaire liturgique de la Cène du Sauveur ; pour la Reine, cela se passe dans la grande salle des gardes du Château, transformée pour un jour en chapelle. Douze petites filles pauvres (ce sont douze vieillards chez le Roi) sont assises sur une grande table au bout de la pièce. Après un sermon et une bénédiction, la Reine quitte son fauteuil et s'approche d'elles ; on lui présente une aiguière pleine d'eau ; elle en verse sur les

pieds de ces enfants, les lave, les essuie et les baise, en souvenir de l'acte fraternel de Notre-Seigneur. Puis, avant de les congédier avec une bourse d'argent, elle leur sert de ses mains un repas à treize services, dont les plats sont successivement présentés par ses dames. C'est en ce point qu'éclate la dispute. La duchesse de Gontaut-Biron, très jeune femme et fort brillante, veut passer avec affectation devant madame de Rupelmonde. Celle-ci proteste et l'arrête par le bras. Des paroles vives s'échangent ; on en vient aux gros mots, dont les pires, paraît-il, ne sont point inconnus à la Cour.

La présence de la Reine n'a pu arrêter le choc de ces vanités exaspérées. Dès le lendemain, les ducs et pairs, M. de la Trémoille en tête, portent leurs plaintes au Roi. De son côté, le maréchal d'Alègre, père de madame de Rupelmonde, fait un mémoire établissant que les duchesses n'ont d'autres prérogatives que le tabouret chez la Reine, repoussant leurs autres prétentions au nom du reste de la noblesse. Cette fois, l'affaire devient importante. Le cardinal de Fleury, appelé à résoudre le cas, le décide en faveur des duchesses, mais seulement à la Cène et aux

processions. L'usage reste que, lorsque les dames vont avec la Reine dans son carrosse et qu'il n'y a pas de princesse du sang, elles montent comme elles se trouvent, et celle qui suit la Reine se met à côté d'elle, dans le fond, même si elle n'est pas duchesse. On prévoit que la décision donnée ne satisfera point toute l'ambition des dames titrées, et qu'elles s'en serviront pour prendre un pied en d'autres occasions.

Rien ne fait plus souffrir Marie Leczinska que ces rivalités, pour des préséances dont elle comprend sans doute l'intérêt et la raison, mais qui mettent autour d'elle une continuelle excitation de haine et d'orgueil.

Si l'étiquette ne se relâche point, le respect, dont elle est l'expression, semble quelque peu diminué autour du trône. Le poids du long règne de Louis XIV, devenu si lourd vers la fin, a préparé une réaction, et la Régence a déjà donné les habitudes d'une excessive liberté. L'extrême jeunesse des deux souverains, « l'enfance » persistante de l'un, la modestie et l'effacement de l'autre, aident à cette nouveauté, qui s'aggravera avec le temps et pour des raisons toujours plus inquiétantes. Marie s'en rend compte mieux

que le Roi, absorbé par ses amusements et ses chasses. Bien loin de s'abandonner à son amour de solitude et de vie intime, elle va au-devant de toutes ses obligations d'apparat, n'en témoigne jamais aucun ennui et s'en fait instruire avec minutie pour les remplir avec fidélité. Elle ne permet point que personne autour d'elle se dérobe au moindre des usages de l'ancienne Cour. Elle les conserve, autant qu'elle le peut, dans leur intégrité, et, lorsque Louis XV s'absente, chasse ou voyage, elle suffit à maintenir à Versailles la représentation royale. Si l'on ne sait pas toujours où est le Roi, on est sûr toujours de trouver la Reine. Elle a tous les goûts auxquels une autre souveraine se livrera un jour, en pleine liberté, à Trianon ; mais elle met ses soins et son esprit de sacrifice à ne les satisfaire qu'autant que ses devoirs d'état sont accomplis.

Cette exactitude, dictée à Marie Leczinska par sa conscience, vient peut-être en même temps d'une défense instinctive. La noblesse de cour prend volontiers le ton chez les princes et les princesses, qui sont sensibles assurément à la bonté candide de la Reine, mais toujours prêts à une critique malveillante

et jalouse, toujours animés de l'esprit frondeur. Aucun prince du sang, pas même l'excellent duc d'Orléans, le premier personnage de l'État, tout aux dévotions et aux charités, ne se sent l'âme dépendante d'un sujet entièrement soumis ; nul d'entre eux ne peut avoir un respect parfaitement sincère pour la personne d'un Roi de vingt ans, mené par un vieillard ; et l'infatuation du sang des Bourbons leur donne à tous un certain dédain envers la petite Polonaise, amenée à Versailles pour une politique douteuse, par un pouvoir déjà tombé.

Le bon peuple est loin de partager de tels sentiments. Quelques mesures financières du cardinal de Fleury et la fin de la disette des grains ont suffi pour ramener un peu de bien-être et pour faire bénir le nouveau régime. Les querelles religieuses ne compromettent point encore l'autorité royale. Il semble que la fécondité bien attestée de la Reine contribue à donner la confiance en des jours meilleurs.

C'est sous de favorables auspices que Marie Leczinska se décide à venir pour la première fois à Paris, faire ses prières aux grandes églises et demander un Dauphin. Un mois

auparavant, le 4 septembre 1728, à peine relevée des couches de Madame Troisième, elle écrivait au cardinal, la Cour étant en deuil par la mort de la reine de Sardaigne, grand'mère maternelle de Louis XV : « J'ai espéré jusqu'à présent pouvoir aller le 13 à Paris ; mais je vois la chose impossible par la faiblesse dont je suis encore, et j'ai résolu de prolonger mon voyage de quelques jours, jusqu'au 18. Mandez-moi, mon cher Cardinal, s'il serait impossible de prolonger le deuil au 19. Comme c'est la première fois que j'y vais, l'entrée des carrosses noirs pourrait frapper le peuple. Si cela ne se peut, je passerai par-dessus tout pour suivre votre avis, comme je ferai toujours en tout. Une autre chose encore, si elle se pouvait, me ferait grand plaisir : si le Roi ordonnait, du jour que j'irai à Notre-Dame, les prières des Quarante-Heures pour que Dieu nous accorde un Dauphin. »

La faiblesse de la Reine se prolongeant, l'entrée à Paris doit être retardée jusqu'au 4 octobre. Mais Louis XV a donné satisfaction à la Reine en demandant les prières publiques. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, a publié, pour en régler l'ordre et la durée, un mandement au clergé et aux fidèles de son

diocèse, où les causes du retard de la naissance du Dauphin sont expliquées par un texte de saint Augustin, lequel, observe un railleur, « n'a guère songé aux Dauphins ». On doit prier chaque jour et successivement, dans toutes les églises de la Ville, jusqu'au 27 novembre, veille de l'Avent. Les autres puissances ecclésiastiques de Paris, le cardinal de Bissy, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés, et l'abbé de Sainte-Geneviève, règlent également dans leurs églises les prières des Quarante-Heures, où le peuple en foule se presse.

La Reine a déclaré qu'elle ne veut pas avoir l'entrée solennelle, qui est d'usage pour une première visite dans la capitale ; elle vient surtout, dit-elle, par devoir de piété et c'est un pèlerinage qu'elle accomplit. Il n'y a donc, le jour venu, que son train ordinaire, quatre carrosses à huit chevaux, vingt gardes à cheval, quelques pages, dix ou douze valets de pied. Dans les rues, point de soldats, sauf sur le Parvis-Notre-Dame, où sont rangées les Gardes françaises et suisses ; sur le parcours, seulement du guet, de la robe courte et d'autres archers de la ville. Les boutiques ne sont même point fermées par ordre ; mais la curiosité des Pari-

siens est telle que personne ne reste chez soi. Le Cours est envahi ainsi que la terrasse des Tuileries, le quai du Louvre et toutes les rues de la Cité où doit passer la Reine. Tout le monde est avide de la voir et de l'acclamer. Le *Mercure* parle des tapisseries qui tendent les maisons et des échafauds et gradins où l'on s'entasse : « On y voyait une tapisserie bien plus animée et d'un autre prix, par la prodigieuse quantité de peuple et du plus beau monde de Paris qui s'y était placé, ainsi qu'aux fenêtres et aux balcons. »

La Reine est haranguée, à la porte de la Conférence, par le gouverneur de Paris et le prévôt des marchands, saluée par le canon de la Bastille et de la Grève et les cloches de toutes les églises, complimentée sur le seuil de Notre-Dame par le cardinal de Noailles, avec la crosse et la mitre, entouré de tout son clergé, menée au chœur entre des barrières contenant la foule et gardées par les gardes du corps, la carabine au poing. Ce n'est pas sans émotion qu'elle entre pour la première fois dans cette église vénérable, où vivent tant de souvenirs de la Monarchie, et qu'elle marche au milieu de son peuple. Donnant la main au marquis de Nangis et au

comte de Tessé, redressant de son mieux sa taille petite, elle s'avance en robe de cour couleur de chair, découpée en festons sans or ni argent, mais chargée de toutes les pierreries qu'on y a pu mettre.

Les dames sont comme elle en corps de robe, extrêmement parées, et les principaux officiers de la suite en habit de drap d'or et d'argent. Ce riche spectacle réjouit les yeux du bon public, qui n'en a pas vu de semblable depuis fort longtemps, et l'on remarque le Sancy, le diamant fameux qui vaut dix-huit cent mille livres, placé dans la chevelure de la Reine. Elle va s'agenouiller dans le chœur, sous le dais royal ; le cardinal monte à son trône, entonne le *Te Deum*, qu'accompagne une grande musique symphonique, et donne la bénédiction. Il conduit ensuite la Reine, avant de se retirer, devant la chapelle de la Vierge, où simplement, sans apparat, entourée seulement du cercle de ses dames et de ses officiers, elle entend une messe basse, dite à son intention par son chapelain. « Elle ne l'a pas entendue dans le chœur, parce que les chanoines ne souffrent pas que d'autres qu'eux y officient. » Marie ne saurait s'en plaindre ; elle n'est ici qu'une épouse chré-

tienne, s'unissant par la prière à la Reine du ciel et la suppliant d'exaucer la ferveur de sa demande.

Après la messe, la Reine revient dans le chœur pour voir les « embellissements » exécutés sur les ordres de Louis XIV ; à la sacristie, on sert à ses dames du chocolat et du café, et elle-même prend un peu de vin d'Alicante. Puis le cardinal la ramène à ses carrosses, avec les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. A l'église Sainte-Geneviève, le cérémonial est légèrement différent. A l'entrée, la Reine se met à genoux pour baiser la Vraie Croix, que l'abbé lui présente ; elle va successivement prier au chœur, où la châsse de la patronne de Paris est découverte, à la chapelle de sainte Clotilde, où elle témoigne le désir de baiser les reliques royales et enfin au tombeau de Clovis, premier roi de France chrétien, qu'elle baise avec le même respect. Au départ, elle s'arrête rue Saint-Jacques, devant la porte du collège Louis-le-Grand, où le Père recteur et le Père principal lui présentent leurs jeunes pensionnaires, ce qui est une occasion de vivats, de vers latins et de congés. Elle traverse les rues étroites du vieux Paris, partout acclamée par le peuple, qui

ramasse l'argent menu jeté à la portière de son carrosse ; elle entre dans la rue Saint-Nicaise, pour voir une partie des galeries du Louvre et la façade des Tuileries du côté de la place du Carrousel, fait le tour de la place Louis-le-Grand (Vendôme) et sort par la porte Saint-Honoré, pour aller dîner au château de la Muette, où elle arrive vers les trois heures de l'après-midi.

Elle rentre à Versailles, harassée et ravie, et le lendemain écrit à Fleury : « Je reviens contente, au delà d'expression, des acclamations du peuple et de leur joie, que je ne puis vous dépeindre, tant elle était grande ; mais je vous avoue que, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais été si fatiguée. » L'avocat Barbier notait en même temps : « Sa Majesté avait l'air bien content. Elle a fait un assez grand tour dans Paris et elle a vu une affluence de monde étonnante ; cela est bien différent de Wissembourg... Pour sa personne, elle est petite, plus maigre que grasse, point jolie sans être désagréable, l'air bon et doux, ce qui ne donne pas la majesté requise à une reine. » Les avis, au reste, sont fort différents sur ce dernier point ; et le sculpteur Guillaume Coustou s'est inspiré d'une tout autre pensée,

puisqu'il fait en ce temps même la statue de la jeune femme en Junon olympienne, pour la mettre dans les jardins de Versailles.

Il y avait cinquante ans qu'on n'avait vu à Paris de reine de France. Ce fut un grand événement dont on parla pendant deux semaines. On en aurait parlé bien plus longtemps si, le 23 octobre, aux portes des églises, n'avait été affiché un nouveau mandement de l'archevêque, moins inoffensif que le premier; le cardinal de Noailles acceptait la bulle *Unigenitus* et la Constitution, c'est-à-dire la condamnation des cent une propositions tirées du Père Quesnel, révoquait ses décisions antérieures et faisait sa pleine soumission au Saint-Siège. Cela causa une rumeur énorme, « car le gros de Paris, dit ironiquement Barbier, hommes, femmes, petits enfants, est janséniste, c'est-à-dire en gros, sans savoir la matière, contre la cour de Rome et les Jésuites ». Les affiches, lacérées et couvertes de boue, la rébellion des curés parisiens, les sermons et les placards à profusion, vont préluder à l'agitation parlementaire, contre laquelle Fleury ne trouvera d'autre remède que les lits-de-justice et les lettres de cachet. Ce sera, pendant

quarante ans, toute la politique intérieure du royaume.

La Reine en souffrira comme chrétienne et, à son heure, discrètement, croira de son devoir de s'y mêler; mais elle ne sera jamais compromise dans la lutte, et sa popularité n'en sera nullement atteinte. Pour qu'on lui pardonne cette affection bien témoignée envers les Jésuites, dont ceux-ci ne manquent point de se parer, il faut que la Reine ait laissé au peuple de Paris, dans la journée de sa visite, un souvenir inoubliable de bonté et de bonne grâce. Son nom est le seul de l'État qui échappe aux pamphlets et soit mis, d'un accord tacite, hors des querelles; c'est le seul que respectent les chansons du temps qui cependant n'épargnent personne.

L'héritier de la couronne était plus que jamais désiré. Sa naissance pouvait seule rassurer le pays, si le Roi devait mourir jeune, contre les dangers de la guerre civile et de la guerre étrangère; par elle, serait évitée cette redoutable réclamation de Philippe V, dont les esprits restaient préoccupés, car la renonciation du roi d'Espagne au trône de France, imposée par des circonstances passées, ne

pouvait supprimer les droits naturels de la descendance directe de Louis XIV. L'attention et l'espoir de tout un peuple se concentraient sur la reine Marie, et lui faisaient tenir dans les gazettes plus de place qu'au Roi lui-même. On connaissait ses robes et ses concerts, ses promenades et ses dévotions. Deux jours après sa visite à Paris, elle partait pour Fontainebleau, faisant collation à Choisy, qui était encore à la princesse de Conti, et couchant à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin; c'était l'étape ordinaire du voyage, très orgueilleusement fêtée par le surintendant des Bâtiments. Le Roi vint à la rencontre de la Reine jusqu'au delà de la forêt. Ils reçurent les révérences, le lendemain, à l'occasion de la mort de la reine de Sardaigne; le nonce du Pape, les ambassadeurs et envoyés, en grand manteau de deuil, puis, les princes et princesses du sang, les seigneurs et les dames allèrent défiler chez Leurs Majestés.

Le Roi continuait ses chasses quotidiennes, qu'allait peindre, pour les Gobelins, le bon Oudry. La rude chasse aux loups était à la mode cette année-là: on en avait pris déjà vingt-sept depuis qu'on était à Fontainebleau. La Reine ne suivit que la chasse au cerf. Elle

avait dans sa calèche la jeune duchesse de Bourbon, en amazone, Mademoiselle de Clermont et le marquise de Mailly. Deux bêtes furent forcées en deux heures de temps et mises aux abois sous les yeux des dames. Une autre fois, la Reine fut à Villars, en ses quatre carrosses à huit chevaux ; il y avait quatre princesses du sang et dix-huit dames. Comme l'arrivée fut un peu à l'impromptu, le vieux maréchal ne les traita pas aussi bien qu'il eût voulu; mais il fit tirer, en l'honneur de sa souveraine, les canons pris à Denain, que le feu Roi lui avait laissés, et cette salve victorieuse ne manqua point d'intéresser Sa Majesté.

Quelques jours plus tard, se posa la question toujours si grave de la santé du Roi. Louis XV se trouva mal en chassant, puis pendant la messe; des boutons se montraient au visage ; on l'empêcha avec peine de se remettre en chasse, et la Reine obtint qu'il se couchât. Les médecins, ceux de la Cour comme ceux de Paris, appelés en hâte, déclarèrent la plus redoutée des maladies d'alors, la petite vérole. « Elle sortit les jours suivants, raconte un témoin, sans fièvre, sans aucun mal, et plus heureusement que l'on n'aurait

jamais pu l'espérer. Enfin, la maladie qui paraissait le plus à craindre pour le Roi, dont la vie est si importante à son royaume et à toute l'Europe, arriva et finit sans qu'il y eût lieu d'avoir aucune sorte d'inquiétude. » Personne ne supposa que le mal du Roi, guéri du reste sans aucun remède, n'était point, en effet, la petite vérole, qui devait le saisir un jour et l'emporter; et Louis XV, ayant toujours cru qu'il ne pouvait en être frappé deux fois, dut à cette illusion la sécurité qu'il garda longtemps pendant sa dernière maladie.

L'anxiété de la Reine avait été grande. L'action de grâces qu'elle fit dans le secret de son cœur eut plus de ferveur encore que toutes celles qui remplirent les églises du royaume, à la nouvelle que le Roi était sauvé. A Chambord, Stanislas avouait à ses amis sa « terrible frayeur ». « On ne saurait assez louer le Seigneur, écrivait-il, et de l'espèce de cette petite vérole et de ce qu'elle ne nous tiendra plus en alarme comme avant qu'elle soit venue... Votre bonne maîtresse a fait, dans cette maladie, ce que doit faire une bonne femme, et en a été bien récompensée, car le Roi était inquiet quand elle le quittait pour un moment. Elle n'est pas grosse, et j'en

suis bien aise, car il faut espérer qu'après la petite vérole la besogne en sera plus solide. »

La Reine fut déclarée grosse en février 1729. L'espérance des époux était vive : ils avaient communié ensemble dans une même intention. La Reine ménageait ses forces, plus que jamais précieuses. Elle ne prit aucune part à ces courses de traîneaux qui furent, cette année-là, la grande fureur de la Cour et de la Ville. Le Roi les avait mises à la mode en emmenant sur la neige, autour du Canal de Versailles, de longues files de traîneaux remplis de seigneurs en bonnets et redingotes de fourrure, et de dames vêtues « de casaquins fourrés à la Polonaise ». En mars, Louis XV vint, pour la première fois, à l'Opéra et y fut chaleureusement applaudi. On lui sut gré de ce retour à Paris. Il n'y était pas revenu, en effet, depuis que le gouvernement avait été rétabli à Versailles, suivant l'idée de Louis XIV, qui pensait donner à la royauté plus de prestige et de sécurité en la tenant loin de la turbulente capitale.

Le Dauphin naquit à Versailles, le 4 septembre 1729, à trois heures quarante du matin. Toute la Cour veillait dans l'appartement

de la Reine. Autour du lit étaient les princes et les princesses du sang, le cardinal de Fleury et le chancelier de France, avertis dès le commencement des douleurs. Le Roi n'avait point quitté le chevet de la Reine. L'enfant, mis dans un lange, fut porté près du feu et ondoyé par le cardinal de Rohan, en présence du curé de la paroisse. On devait alors lui passer au cou le grand cordon du Saint-Esprit, mais le Roi ne voulut pas que la Reine eût une aussi prompte joie, de peur d'une émotion trop vive, et la cérémonie fut différée d'un moment. La duchesse de Ventadour prit le prince nouveau-né et le porta, suivie des trois sous-gouvernantes, dans l'appartement préparé pour lui. Le Roi dit à M. de Villeroy, capitaine des Gardes du corps : « Duc de Villeroy, conduisez le Dauphin ; c'est le seul cas où mon capitaine des Gardes peut me quitter. » On remarqua le ton dont furent prononcées ces paroles ; il semblait que le visage, d'ordinaire impénétrable, du jeune Roi rayonnât d'un sentiment attendri.

Marie sut son bonheur quelques instants après. Le Roi la quitta pour rentrer dans son appartement à quatre heures et demie et, avant de se mettre au lit, dépêcha un de ses

gentilshommes au roi et à la reine de Pologne. Tout était préparé, chez le garde des sceaux, pour envoyer faire part de la naissance de Monseigneur le Dauphin aux ambassadeurs et ministres étrangers et à ceux du Roi dans les cours étrangères ; dès cinq heures et demie, tous les courriers avaient quitté Versailles.

Le Roi dormit quelques heures; à son réveil, les acclamations éclatèrent sous ses fenêtres, où la population de la ville s'était portée. On dressait déjà, sur la place d'Armes, les châssis du feu d'artifice, qui devait être tiré le soir même. La Cour emplissait l'Œil-de-Bœuf et se pressait sur le passage du Roi, quand à midi il se rendit à la messe, où l'on chanta le *Te Deum* d'action de grâces. Plusieurs fois dans la journée, il fut chez la Reine et chez le Dauphin. C'était un va-et-vient continuel dans le Château et la joie était sur tous les visages. L'après-midi, le Roi fut complimenté par les princesses, les dames et les ambassadeurs.

A Paris, à la première heure, le tocsin du Palais et celui de l'Hôtel de Ville, annonçant la grande nouvelle, commençaient une sonnerie de trois journées ; on affichait l'ordonnance des échevins enjoignant de fermer les

boutiques, d'allumer des feux de joie et d'illuminer les maisons pendant ces trois jours. Les rues se remplissaient des cris de : « Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive Monseigneur le Dauphin ! » Le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, allait en grande pompe à la Ville, avec une suite de carrosses, et jetait de l'argent. Le prévôt des marchands en jeta aussi, pendant le grand feu de fagots sur la place de Grève, et les distributions de pain, de viande, de cervelas, les fontaines de vin coulant sous des berceaux de feuillage firent participer le peuple à la joie du souverain.

Comme depuis soixante-huit ans il n'était pas né de dauphin, il fallut rechercher les anciens usages, tant pour le *Te Deum* de cent musiciens que fit chanter le Parlement dans la grande salle du Palais, que pour celui qui se célébra à Notre-Dame, où le Roi vint accompagné de toute sa maison, y compris les fauconniers, leur oiseau sur le poing. Il y eut le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, la Cour des Monnaies, la Ville, l'Université et le Grand Conseil. Le Roi assista, avec les princes, au feu d'artifice de l'Hôtel de Ville et au grand dîner qui suivit, où il permit au duc de Noailles de porter

la santé de Monseigneur le Dauphin. On le reconduisit à ses carrosses vers onze heures et demie.

La foule se pressait en place de Grève, admirant une quantité de transparents allégoriques, qui complétaient l'illumination des façades, et déchiffrant les inscriptions latines qui les couvraient. On y abusait un peu des dauphins ; la Reine y était symbolisée par l'étoile du Nord, guidant le vaisseau des armes de la Ville, avec ces mots : *Nec vota fefellit* (Elle n'a point trompé nos vœux). Jamais Paris ne brûla autant de chandelle qu'il ne fit cette nuit-là. Les carrosses marchaient au pas, pour que le Roi vît mieux et fût mieux vu. Le plus beau morceau était la place Louis-le-Grand, où toutes les lignes d'architecture se profilaient en feu. Le long de la Seine, en s'en retournant à Versailles, le Roi aperçut l'illumination splendide du Palais de Bourbon, bâti depuis peu par la duchesse douairière, celle des jardins du duc du Maine, où était préparé un feu d'artifice, celle de l'Hôtel royal des Invalides, qui tira son artillerie, et plus loin, tous les villages des deux rives, de Vaugirard à Meudon et de Chaillot à Suresnes, qui rivalisaient de lumières.

Pour la seconde fois, il y eut des spectacles gratuits. Les Comédiens français y ajoutèrent l'illumination de leur hôtel, et mirent sur leur balcon deux muids de vin qui coulèrent tout un soir pour le peuple. L'Opéra donna un concert de chœurs et de symphonies sur la terrasse des Tuileries. La religion devait tenir aussi, en de tels jours, une grande place : après une procession générale à Notre-Dame, il y eut chaque jour des processions particulières des paroisses et de toutes les communautés, tant régulières que séculières. On entendait partout chanter des cantiques dans les rues. Jansénistes et molinistes faisaient trêve un instant à leurs querelles ; et les bonnes femmes des Halles, les dévotes mercières de la rue Saint-Honoré les plus acharnées contre la Bulle, oubliaient les persécutions infligées à leurs curés et à leurs vicaires, en voyant tirer, sur la place des Victoires, le feu d'artifice extraordinaire que payait Samuel Bernard, « fameux banquier et riche de plus de vingt millions ».

Pendant toutes ces réjouissances, qui remplissaient le royaume et dont elle se faisait lire les relations, Marie Leczinska ne ressentait que la joie d'avoir donné un fils à son

mari et un héritier à la Couronne. Elle avait rempli le but de son mariage et l'ardent désir de la nation. Un aimable tableau de Belle la représente quelques mois après, assise en grand habit à côté du trône royal, avec l'enfant sur ses genoux ; il a ses petits pieds nus reposant sur le manteau fleurdelisé, la tête encadrée d'un bonnet ruché, et le cordon du Saint-Esprit au cou. La Reine est à demi souriante et le chaste orgueil d'une mère s'épanouit dans son regard.

Elle s'était rapidement rétablie. Dès qu'elle fut relevée de couches, ses parents accoururent auprès d'elle. On les logea au château de Trianon, qui n'avait pas eu d'hôtes depuis la visite de Pierre le Grand et que Louis XV devait donner bientôt en toute propriété à la Reine. Le contentement de Stanislas était sans mélange. Les petites princesses le ravissaient par leurs gentillesses, et son Dauphin, aux mains de la bonne « maman Ventadour », qui avait élevé le père, promettait une santé vigoureuse. « Je me dérobe un moment de temps, mandait-il à Du Bourg, pour vous écrire deux mots et vous faire part, mon cher comte, de toute la satisfaction que me donnent ici Monsieur le Dauphin, par la meilleure

constitution qu'un enfant peut avoir, la Reine par le bon état de sa santé, et enfin tout le reste qui peut mettre du baume dans le sang ». Bientôt, un seul petit-fils ne lui suffit plus. Ses lettres appellent un second prince, « un duc d'Anjou » ; et, comme Louis XV semble décidé à se bien munir d'héritiers, la Reine donne promptement de nouvelles espérances.

Le duc d'Anjou se fait moins attendre que son aîné. Le 30 août 1730, Versailles et Paris sont encore en liesse pour la naissance d'un prince. Les réjouissances se renouvellent, à peine moindres que pour le Dauphin. « A la vérité, observe Barbier en les racontant, un second fils est une grande assurance pour la tranquillité du royaume. »

C'est le moment le plus heureux de la vie de la reine Marie. Tout semble sourire à sa destinée. Elle se croit sûre de l'affection du Roi, et sa brillante maternité l'a revêtue, aux yeux de tous, d'une majesté nouvelle. Ce n'est pas sans une juste fierté qu'elle peut présenter trois princesses et deux princes à la France rassurée et reconnaissante.

CHAPITRE III

L'ABANDON

Lorsque, plus tard, assise dans son cabinet parmi ses ouvrages de tapisserie et de couture pour les pauvres, entourée de son petit cercle familier, la reine Marie rappelait les souvenirs de sa vie, elle ne rencontrait pas d'année plus remplie d'émotions que l'année 1733. Elle avait perdu deux enfants en moins de deux mois; elle avait vu son père bien-aimé partir pour la Pologne, reconquérir son trône et subir presque aussitôt son dernier désastre. Enfin, elle avait pressenti un événement qui lui réservait de longues amertumes: l'adultère, encore secret pour tous, avait pénétré dans la vie de son époux.

Ses deuils maternels lui portèrent les pre-

miers grands coups de la douleur. Madame Troisième fut enterrée en février, et en avril mourut, à deux ans et sept mois, le jeune frère du Dauphin, ce charmant duc d'Anjou, qui déjà donnait à espérer et dont la mère et le grand-père rêvaient, à eux deux, de faire plus tard un roi de Pologne. L'enfant était malade depuis quelque temps et, plusieurs fois le jour, la Reine descendait le voir, dans l'appartement des Enfants de France, situé au-dessous du sien. Son inquiétude allait augmentant sans qu'elle en fût à craindre un dénouement si prompt. Elle l'apprit de la façon la plus cruelle, ainsi que le Roi le conta le jour même à Villars : « Étant couchée avec le Roi, son impatience l'a fait sortir de son lit pour faire ouvrir une fenêtre, qui donnait sur celles de la chambre de M. le duc d'Anjou, à portée de laquelle était un crocheteur. La Reine lui cria : « Comment se porte le duc d'Anjou ? » Le crocheteur répondit : « Il est mort ». La Reine fit un grand cri; heureusement une femme de chambre la soutint, et le Roi sortit du lit pour venir la consoler. »

Désormais les soucis ne quittent plus le cœur de la mère. Elle tremble pour ces vies

fragiles, qui se multiplient autour d'elle, dont elle souhaite, sans lassitude, d'augmenter le nombre, et parmi lesquelles elle voudrait surtout retrouver un duc d'Anjou. Elle se résigne déjà à se séparer de ses enfants. Dans l'été de 1733, sur l'avis des médecins, ils vont s'établir au château de Meudon, où l'air passe pour être meilleur qu'à Versailles. La Reine n'a pu les y conduire, à cause de la naissance de Madame Victoire; mais elle va les voir ensuite le plus souvent qu'elle le peut, et les meilleurs moments de sa vie sont ceux qu'elle dérobe pour eux à la représentation royale : « Je suis encore retournée hier à Meudon, écrit-elle, où je me suis beaucoup promenée et m'en trouve très bien. Il est vrai que M. le Dauphin devient fort joli, et il y a sûrement de quoi en faire quelque chose de bon; mais il faut un peu rompre ses volontés, car il m'y paraît très décidé. Il n'aime effectivement pas trop à s'appliquer. Il n'en est point de même de ses sœurs, car elles apprennent très bien; j'ai été très contente d'elles. »

Le petit Dauphin, élevé avec intelligence et fermeté, sous l'inspiration de sa mère, va devenir studieux et bon; mais que de crainte

pour sa santé, quelle frayeur pour une rougeole! La Reine, retenue à Versailles loin de l'enfant, en écrit au Cardinal : « Vous avez su depuis ma lettre d'hier, par M. Chicoyneau, que mon fils a la rougeole en forme. Ce qui a fait que je ne vous ai parlé que de mon inquiétude, c'est que je n'ai pas douté que madame de Ventadour ne vous l'ait mandé. Joint à cela je ne sais même pas ce que je vous ai écrit, car j'en avais la tête tournée. J'y voulais aller absolument ; mais Helvétius m'en a empêchée, et j'ai trouvé qu'il avait raison à cause du Roi et de ce que je porte, car s'il n'était question que de moi, je n'en bougerais. On m'assure qu'il est bien, mais, jusqu'à ce qu'il en soit quitte, je ne serai pas tranquille... On revient de chez lui, et l'on me mande qu'il a dormi une heure, vient de se réveiller très gai et va se rendormir. »

Le jeune père, toujours à la chasse, paraissait fort peu parmi ses enfants ; mais le roi et la reine de Pologne les visitaient souvent et voyaient en eux les garanties du bonheur et de l'avenir de leur fille. Les lettres de la grand'mère à la comtesse d'Andlau expriment à merveille des sentiments simples et touchants, qui rappellent la vie familiale de Wis-

sembourg. C'est une joie de voir mettre M. le Dauphin « en culotte et en justaucorps » ; on le déclare joli « à manger » ; et l'on n'en finit point de tracer le portrait de ses perfections : « Notre aimable Dauphin est inexprimable en tout ; je l'aime de la dernière folie. Il promet non seulement de vivre, mais d'être avec gloire. Il s'informe de tout, veut savoir tout, rien ne lui échappe. Il n'y a qu'une chose qui me déplaît en lui, qui est que, quand il voit un joli visage, il n'a plus de repos. Il aime la parure : l'on m'a mandé hier, qu'il se plaignait à tout le monde qu'il allait ressembler à un charbonnier, à cause du deuil du roi Victor (de Sardaigne). Il aime, avec cela, tout ce qui est militaire, à vouloir faire des armes à tout propos. Quand il voit, par la fenêtre, aller le Roi son père à la chasse, il se démène d'avoir un cheval pour l'accompagner. Il a une grande amitié pour sa mère, et a toujours des secrets à lui dire à l'oreille. »

Le roi Stanislas, qui se déclarait rajeuni chaque fois qu'il revoyait ses petits-enfants, ne tardait pas cependant à se laisser entraîner par d'autres rêves. Il y eut des larmes chez la Reine, au moment de son départ pour la Po-

logne, lorsqu'il vint prendre les instructions du Cabinet de Versailles pour cette grande aventure. Quelques jours plus tard, il était sur les chemins d'Allemagne, déguisé en commis de marchand, et arrivait à Varsovie, à l'étonnement de l'Europe, se faire acclamer roi par la Diète polonaise ; succès éphémère, il est vrai, mal préparé, obtenu du sentiment national par surprise, et que la Pologne et lui-même allaient promptement expier.

Les souvenirs de Versailles et les lettres de sa fille soutiennent ce roi d'un jour dans le désenchantement qui accable bientôt son âme enthousiaste. Au début du siège de Danzig, alors que son rival, Auguste III, s'est déjà fait couronner à Cracovie et que les armées russes vont l'emprisonner dans un cercle toujours resserré, Stanislas écrit à ses petits-enfants : « Je vous félicite, mes chers cœurs, d'être ensemble, comme vous me le mandez, et sur ce que vous avez dîné chez maman. Peut-être aurais-je consenti à jeûner une année entière au pain et à l'eau pour être de cette partie... J'embrasse de tout mon cœur les chers petits enfants et je les mets sous la protection de la Sainte Vierge. » Plus tard, quand l'affaire est désespérée, quand

le roi, à peu près abandonné par la France et sorti de Danzig au péril de sa vie, a trouvé un asile dans les États du roi de Prusse, c'est encore une lettre de son petit-fils qui lui apporte sa consolation ; il s'en délecte, il baise le papier où s'est posée « la petite menotte » ; il l'arrose de ses larmes. Elle lui fait oublier un instant la tristesse de son nouvel exil, comment l'ont berné les ministres de son gendre et la grande trahison du cardinal de Fleury.

L'échec de Stanislas fut pour Marie Leczinska une cruelle déconvenue. Sans être ambitieuse pour son père, elle identifiait sa cause à celle de sa chère Pologne et croyait sincère, dans la République, une popularité que créait seulement l'or bien distribué de l'ambassadeur de France. La Reine ne pouvait être indifférente pour elle-même à cette reprise de couronne. N'avait-elle pas, malgré les adulations officielles, souffert quelque humiliation de n'avoir apporté en dot à son mari, ni territoire, ni alliance, ni prestige ? N'était-ce point par fiction qu'on la considérait comme fille de roi ? Cette campagne de la Succession de Pologne, qui bientôt embrasait l'Europe, n'avait-elle pas pour raison secrète que l'épouse du

roi de France cessât d'être considérée par les malveillants comme une « simple demoiselle » ? Elle n'avait ni demandé ni souhaité qu'on prît les armes; on le faisait cependant, à cause d'elle et de son mariage : « Je suis bien fâchée, écrit-elle à Fleury en 1733, de ces vilains bruits de guerre; elle m'aurait toujours fait de la peine, mais je vous avoue, mon cher Cardinal, que celle-ci m'en fait encore davantage, quand j'imagine que j'en suis cause, quoique, à la vérité, innocente. » Le mal déchaîné, elle aurait voulu qu'il servît les intérêts de son père, qui en avaient été le prétexte, et non pas les combinaisons compliquées du ministre de Louis XV.

Les quatre-vingt-dix lettres écrites par Stanislas à cette époque, et que la reine Marie conserva dans ses papiers, montrent que le roi de Pologne comptait pleinement sur elle et la considérait un peu comme son chargé d'affaires à Versailles. Le chiffre assez naïf et les noms supposés dont ils se servaient pour correspondre donnaient au père et à la fille l'illusion que leurs lettres échappaient à la police du Cardinal. Bientôt celui-ci s'en montra informé, et la Reine cessa d'y mettre mystère. Elle n'avait, d'ailleurs, besoin d'au-

cun avis pour s'instruire de ce qu'elle avait à faire. Son rôle tout tracé, et dont personne ne pouvait lui faire un reproche, était de rappeler aux ministres des engagements pris au nom du Roi et où son honneur était engagé devant la Pologne et devant l'Europe. Elle savait ménager les ombrages du Cardinal et ses manies d'économie, qui semblèrent longtemps la seule raison de son inaction ; mais elle le stimulait à envoyer les subsides nécessaires, les secours tant de fois promis ; elle s'entretenait en particulier avec le garde des sceaux Chauvelin, le seul véritable homme d'État du ministère, d'abord mieux disposé que son chef et capable de s'intéresser aux grandes choses.

Une mauvaise volonté cachée, et qu'elle ne s'expliquait point, paralysait tous ses efforts. Les appels de Stanislas à « la chère France », les supplications du marquis de Monti, enfermé avec lui à Danzig, et ses avertissements répétés, se heurtaient de plus en plus à l'indifférence. Le dévoué ambassadeur n'avait guère d'autre appui à la Cour que celui de la Reine elle-même. On essayait de tromper celle-ci, comme on trompait les assiégés de là-bas, par mille raisons insoute-

nables ; le Cardinal affectait, par exemple, de trembler devant la menace imaginaire des représailles anglaises et s'entendait avec Walpole pour faire bloquer, par quelques vieux bateaux, devant la rade de Brest, l'escadre de Duguay-Trouin, toute prête, disait-il, à partir pour la mer Baltique. Il annonçait, du reste, de temps en temps, l'envoi des fameux secours, et c'était six cents hommes sans munitions qui finissaient par arriver, alors qu'il en aurait fallu dix mille.

Même avertie par les lettres continuelles de son père, Marie n'était pas en état de débrouiller les fils de cet inextricable tissu de mensonge et de mauvais vouloir, qui constituait toute la politique polonaise du cardinal de Fleury. Si parfois elle en soupçonnait la duplicité, elle n'eût pas osé le laisser voir ; mais elle affichait avec bravoure son admiration pour les quelques Français d'audace et de cœur, qui ne s'embarrassaient point de la diplomatie du ministre et ne se souciaient point de l'embarrasser. Ces vaillants, réduits à des ressources misérables, isolés, abandonnés à l'autre bout de l'Europe, s'obstinaient à servir le rêve de leur reine et à tenir la parole de leur roi.

Marie avait commenté passionnément les messages de M. de Monti ; elle avait envoyé ses encouragements au comte de Plélo, l'ambassadeur à Copenhague, qui avait charge de transmettre les secours à Stanislas et qui, le sentant perdu, n'hésitait pas à lui porter sa propre épée. On lisait avec enthousiasme chez la Reine l'audacieuse lettre de ce gentilhomme, écrite à Louis XV au moment de s'embarquer pour Danzig avec une petite troupe : « Nous allons, Sire, secourir votre beau-père ou mourir à la peine. Mais, si vous voulez le sauver, il vous faut plus de troupes et une plus forte escadre ; je suis un trop fidèle sujet pour le dissimuler. »

Plus soldat que diplomate, M. de Plélo avait commis par générosité une faute grave, en quittant son poste sans ordre royal. Il lui fallait réussir ou mourir, car il n'y avait pas moyen de revenir. Le vieux Cardinal réprouvait cet excès de zèle et disait sèchement, devant la Reine, que M. de Plélo hasardait sa vie et sa fortune : « Pour ce qui est de sa fortune, répondait-elle, je m'en charge, quoi qu'il advienne. » Presque aussitôt arrivait la nouvelle que Plélo, disparu au premier engagement, avait été retrouvé deux jours plus

tard, parmi les cadavres français, le visage sabré, quinze coups de baïonnette dans le corps, et la Reine pleurait comme un ami ce Breton chevaleresque qui était allé à la mort pour une idée, avec un héroïsme à la polonaise.

Maintenant tout espoir était perdu de recouvrer ce trône tant disputé. Après d'anxieuses semaines d'incertitude, Marie apprenait la délivrance de son père, s'échappant de Danzig en fugitif et traversant les lignes ennemies sous un accoutrement de paysan. Cette vie chère était sauve ; mais l'insuccès de cette longue campagne, à laquelle Stanislas s'obstinait vainement, le chassait à jamais de son royaume. Sept années de diplomatie occupées à préparer son retour avaient été inutiles. L'influence de la France en Pologne était morte pour longtemps ; l'Europe se moquait du gendre autant que du beau-père, et se vengeait par là des succès des armes françaises en Italie et sur le Rhin. Seul, à Versailles, le vieux Fleury était content. Ce dénouement était son œuvre particulière. Son véritable dessein se réalisait ; il avait rendu définitivement impossible toute influence de la Reine ; il avait mis Stanislas à sa merci ; il se sentait,

à cette heure, complètement vengé de M. le Duc.

Le beau-père du roi de France fut prié de laisser aux seuls diplomates, et à ceux-là même qui l'avaient trahi, le soin de tirer parti de l'échec humiliant qu'il devait à leur abandon. Ils s'en occupèrent au mieux des intérêts de leur maître, et décidèrent de la destinée de Stanislas. Le troisième traité de Vienne stipula, comme on le sait, sous certaines conditions bientôt remplies, que le duché de Lorraine serait cédé à Leczinski et ferait retour, à sa mort, à la couronne de France, ce prince n'ayant pas d'autre héritier que sa fille. Stanislas fut mis hors d'état de se plaindre. A défaut d'un royaume deux fois perdu, il allait avoir le gouvernement d'un magnifique pays, l'agrément de tenir une cour et de s'y faire aimer, le plaisir de visiter ses petits-enfants à Versailles et de recevoir Voltaire à Lunéville, le loisir enfin de devenir un grand moraliste, suivant la mode du siècle, et un « philosophe couronné ».

Si Stanislas s'estimait dédommagé, la reine Marie n'était pas moins satisfaite. Au soulagement de voir terminée cette longue crise se joignaient la joie de garder ses parents

auprès d'elle, l'espoir de les faire venir chaque année à Versailles, et l'orgueil de penser que Louis XV tiendrait un jour de son « chérissime papa » la pacifique possession d'une province depuis tant de siècles désirée et disputée par la France. Après les déceptions de la guerre de Pologne, elle n'eût pas osé espérer un résultat aussi glorieux pour elle. Venue au trône les mains vides, elle n'aurait pas été inutile à la couronne des lis : sa dot tardive égalerait celle qu'avait apportée Anne de Bretagne, et son fils hériterait, grâce à elle, d'un royaume agrandi sans luttes nouvelles, où l'on bénirait le nom de Stanislas. Cette pensée allait être d'un grand réconfort pour Marie, dans les épreuves plus intimes et les désastres moins réparables qui approchaient.

Au cours de ces années de guerre, où la Reine a vécu dans les émotions et les inquiétudes, le Roi n'a pas paru un seul jour partager ses sentiments. Il n'a jamais pesé d'une parole sur les résolutions de ses ministres ; il a pris sans doute aisément son parti de l'abaissement de son beau-père, puisque le succès de ses armes dans le reste de l'Europe a suffi à la sauvegarde des intérêts de la

France. Il n'a pas prononcé un mot qu'on pût interpréter comme désavouant, au fond de son âme, la tortueuse politique de Fleury. Il semble de plus en plus indolent, loin des affaires, occupé de riens, tout à ses cuisines, à ses confitures, à son tour, aux soupers qui se font dans ses petits cabinets en revenant de la chasse. Avec les joyeux « marmousets » dont il s'entoure, les Gesvres et les Épernon, ce ne sont que mangeailles et « crevailles ». Le gouvernement n'a pas autant d'attraits pour lui que les propos de médisance universelle par lesquels, chaque matin, son valet de chambre Bachelier lui conte les alcôves et les coulisses. Du reste, pour ce qui est des affaires, le Cardinal lui demande, selon une habitude prise dès longtemps, des décisions, mais point d'avis. Par une rare souplesse de caractère, habile à écarter les difficultés sans les résoudre et toujours attentif à ménager la paresse du souverain, le vieux ministre conserve sur lui son influence encore intacte. Ce n'est que par une femme qu'elle pourrait un jour être ruinée; les jeunes ambitieux de la Cour le savent bien et attendent le moment qui doit, par cette voie, leur livrer leur maître.

Voici justement que les femmes commencent à occuper son esprit et qu'il se plaît davantage en leur compagnie. Il les rencontre peu dans le cercle de la Reine, où il ne paraît presque jamais, mais il en trouve chez la comtesse de Toulouse, dont l'appartement de Versailles, au rez-de-chaussée, communique avec le sien par un escalier intérieur, et où il prend l'usage d'aller chaque jour. La comtesse, épouse d'un prince légitimé et quelque chose comme grand'tante du Roi, est une beauté déjà mûre et d'expérience, qui aime s'escorter de beautés plus jeunes. Chez elle comme partout Louis XV reste taciturne et timide ; mais on sent déjà en lui, au soin qu'il met à ne pas déplaire, l'éveil d'un goût pour les plaisirs de la société. Ces habitudes nouvelles, sans prédisposer nécessairement aux galanteries, en ouvrent du moins la route. Aux facilités qui l'entourent, aux encouragements qu'il reçoit, il est à penser que le Roi, s'il avait moins grand'peur de l'enfer, aurait imité depuis longtemps ses jeunes compagnons et choisi une maîtresse.

Songe-t-elle à lui en donner une, la bonne comtesse de Toulouse, la plus honnête femme du monde en son privé et qui va de plus en

plus incliner vers la piété? On assure de tous côtés qu'une telle recherche est son plus pressant souci ; mais les langues méchantes n'ont jamais été pires qu'à cette époque, et il n'apparaît nullement que ce vilain métier soit de son goût. Si le Roi délaisse la Reine, cette lassitude naturelle ne saurait être imputée à d'autres. Il n'est pas étonnant que madame de Toulouse s'émeuve de son ennui : elle s'estime fière de parvenir à l'en distraire, de l'attacher par l'agrément de son salon, par son esprit des plus vifs et toujours de bonne grâce, par sa beauté aussi, qui garde des restes assez majestueux, et par ses yeux un peu durs de brune, qui savent cependant caresser. Elle est Noailles et fut, en premières noces, simple marquise. L'amour l'a faite princesse : elle a été épousée, après une longue cour et n'étant plus toute jeune, par un fils de Louis XIV et de madame de Montespan. Il n'y a pas en France de foyer plus uni, plus édifiant, plus dévoué à l'éducation d'un fils unique, le duc de Penthièvre. Mais le trait particulier de la comtesse de Toulouse, c'est qu'elle aime gouverner les affaires et les hommes, mener chacun où il lui plaît, soutenir des ambitions et se faire des créatures. Le

Roi errait, âme en peine, ennuyé d'une trop parfaite épouse, un peu effarouché cependant par les plaisirs vulgaires et excessifs que lui proposaient les débauchés de son entourage ; la comtesse de Toulouse s'est trouvée à point pour lui offrir l'aimable cercle qui lui manquait ; elle compte simplement s'en récompenser, outre l'honneur qu'elle en éprouve, par quelques menus avantages de faveur.

C'est à Rambouillet surtout que l'intimité est étroite. Louis XV vient souvent passer deux ou trois jours dans cette résidence, si voisine de Versailles, et dont le comte de Toulouse a mis la somptuosité renouvelée d'accord avec sa grande fortune. Ce n'est pas seulement la chasse qui attire le Roi, bien que l'immense parc soit abondamment pourvu de bêtes fauves; Rambouillet est aussi le seul endroit où il se sente tout à fait à l'aise. Il ne vient pas chez des sujets, mais chez de tendres amis, qui s'efforcent uniquement à lui rendre plaisants ses petits séjours. Il y rencontre des courtisans choisis, dont quelques-uns sont âgés et ont la politesse de l'ancienne Cour, et des dames toujours très peu nombreuses. Les hommes qui veulent aller à Rambouillet se

font inscrire chez le Premier gentilhomme ; pour les femmes, c'est madame de Toulouse qui les nomme, choisissant celles qui sont agréables au Roi. Les repas sont de la meilleure chère, le jeu animé, les propos discrets et souriants. La conversation enjouée de la comtesse charme extrêmement le Roi. Il y apprend mainte anecdote historique, qu'il aimera répéter plus tard, et cette généalogie des grandes familles du royaume qu'il fixera dans son imperturbable mémoire.

Après le souper se tient ce que la Cour appelle « le petit conseil secret du Roi ». Ce sont des causeries à trois ou bien à quatre, si Mademoiselle de Charolais est au château, où il est beaucoup plus question d'intérêts particuliers que d'affaires publiques, mais qui n'en ont pas moins leur importance. Le cardinal de Fleury ne prend aucun ombrage de ce « petit conseil » et ne se fatigue même point à faire le voyage de Rambouillet ; il est tout à fait sûr de la maison où il laisse son élève aller sans lui, car rien ne s'y décide ou ne s'y prépare sans qu'il en soit loyalement averti. Le comte de Toulouse est son ami, et la comtesse a trop besoin de le ménager, au sujet de tant d'affaires qui l'intéressent, pour ne

pas se mettre d'accord avec lui sur toutes choses. Cet accord même augmente en un pareil milieu la confiance du Roi, et l'engage à se livrer plus qu'ailleurs. La châtelaine de Rambouillet pourrait aisément abuser de ces privilèges ; mais elle a assez de prudence pour se contenter d'être, à cette date, après le ministre, la première personne dans l'État.

Une autre femme, plus remuante, d'une ambition plus inquiète et moins mesurée, partage avec la comtesse de Toulouse la familiarité du Roi. C'est une des sœurs de M. le Duc, cette Mademoiselle de Charolais, qui vient d'obtenir de Sa Majesté, par acte officiel, ce titre éminent et unique de « Mademoiselle » réservé jusqu'à présent à la fille aînée du frère du Roi. Chacun connaît son portrait en cordelier, qui lui vaut le plus joli madrigal de Voltaire et qu'elle offre volontiers en don sur des tabatières. L'esprit aventureux de Mademoiselle et sa beauté hardie lui donnent sur Louis XV un ascendant tout autre que celui de la bonne comtesse, d'ailleurs plus âgée qu'elle de sept ans. Elle étonne le Roi et le domine par ses façons cavalières et sans respect, et son mépris absolu des convenances, en même temps qu'elle l'amuse par

une verve souvent railleuse et de la plus vive tradition française.

La comtesse de Toulouse, alors son intime amie, ferme ses charitables yeux sur les écarts d'une jeunesse, qui s'est débridée au pire moment de la Régence et dure encore à la quarantaine. L'intérêt des deux femmes est de suffire ensemble au Roi par les distractions diverses qu'elles lui donnent, et d'accaparer tout le crédit en se le partageant à l'amiable. C'est un jeu aisé à mener, jusqu'à l'inévitable brouille, et pour lequel elles s'entendront assez longtemps. Mais Mademoiselle de Charolais dispose de ressources bien plus variées que la mère du duc de Penthièvre, car elle manque de scrupule sur le choix de ses moyens. Quelqu'un qui suit ses manèges la peint en trois paroles : « Mademoiselle eût été recéleuse, voleuse ou bouquetière, si elle était née parmi le peuple. » En telle compagnie et avec de tels exemples, n'est-ce pas merveille que le Roi soit resté si longtemps époux fidèle?

Mademoiselle est de ces femmes qui ne vivent que pour l'intrigue amoureuse, la leur ou celle de leurs amis. Elle corromprait le Roi pour le plaisir de le faire, n'en servît-elle point son ambition, toujours éveillée, de

jouer un rôle. Celui qui lui est d'abord réservé n'a rien de fort honorable, même en ce siècle indulgent, et les contemporains usent de mots vigoureux pour le désigner; mais cette fonction de conseillère, personne à la Cour n'est mieux qualifié qu'elle pour la remplir. Bachelier lui-même, qui fait le philosophe et voudrait élever son office de chambre à la haute politique, au bénéfice de son ami Chauvelin, l'incomparable Bachelier, que Lebel ne surpassera point, est obligé de subordonner ses vues à l'expérience de la princesse. Nul n'est expert comme elle à composer une partie fine, à jeter dans un souper la libre chronique du temps et cette sorte de propos où excelle Voltaire en ses contes et qui insinue le plaisir avec une pointe d'irréligion.

C'est une grande commodité pour les projets de Mademoiselle que son château de Madrid voisine, à travers le bois de Boulogne, avec la maison royale de la Meutte (la Muette), où le Roi va coucher au moins une fois par semaine. Ces soupers du bois finissent par exciter les soupçons de Fleury, qui n'entend pas que le Roi se compromette dans une intimité suspecte, ni qu'il y dépense avec excès l'argent de l'État. Un billet assez piquant de

la princesse au Cardinal semble répondre à cette double inquiétude : « Je vais à Madrid, écrit-elle, d'où nous avons l'honneur de souper *dans le voisinage*. En vérité jamais partie fine n'a été plus nombreuse et plus modeste. Nous serons une trentaine à table ; ensuite les hommes couchent à la Meutte et les femmes à Madrid. »

Sont-ils aussi inoffensifs que Mademoiselle veut bien l'assurer, ces soupers de la Meutte, où l'on boit toujours plus que de raison, où Comus et Bacchus, comme on dit alors, rendent favorable la déesse de Cythère, où le Roi lui-même, dans l'excitation du vin de Champagne, laisse échapper des paroles singulières ? Un soir (on prétend que c'est en 1732), il y a deux tables servies, chacune de douze convives, et comme l'on cause assez librement des femmes de la Cour, de leur réputation et de leurs charmes, le Roi lève son verre et porte une santé mystérieuse : *A l'inconnue!* dit-il. La santé bue à sa table, il envoie dire à l'autre table de la boire aussi. Cette insistance permet aux assistants de rechercher en sa présence à quelle dame il a songé. On met aux voix celles qui semblent le plus désignées. Trois noms se répartissent les

joyeux suffrages : madame la Duchesse la jeune, mademoiselle de Beaujolais et madame de Lauraguais, parue tout nouvellement à la Cour. Le Roi se refuse à trancher le débat ; mais le propos qu'il a tenu et la liberté qui l'a suivi donnent beaucoup à penser et font connaître à tout le monde que sa vertu est à la merci d'une occasion.

L'occasion se produit, ou plutôt on la fait naître, au cours de 1733, l'année même du départ du roi Stanislas. On le sait par le duc de Luynes, qui dit l'avoir appris « de manière à n'en pouvoir douter » ; les autres journaux de l'époque ne font pas commencer la liaison de Louis XV avant l'hiver de 1736. C'est que le secret royal est bien gardé et ignoré entièrement de la Cour pendant des années. Rien ne paraît changé dans les rapports du Roi avec la Reine, que semblent occuper et satisfaire de régulières maternités ; c'est cependant la Reine elle-même qui va nous fournir, par un témoignage inattendu, la confirmation du renseignement de M. de Luynes et la preuve qu'il n'a point été trompé.

Parmi les lettres inédites de Stanislas à Marie, où Louis XV n'est presque jamais

nommé, il en est une, du 3 janvier 1734, où se trouve une mention bien certaine des premières infidélités. Dans cette « écriture continuelle » qu'elle adresse à son père et qu'il la supplie de ne pas ajouter aux fatigues d'une grossesse, Marie a laissé échapper une fois l'aveu de son chagrin le plus intime, et le père répond à cette confidence, qui est du mois de décembre 1733, par la phrase suivante, partie en polonais, partie en chiffres, une des plus mystérieuses de toute leur correspondance : « Ce que vous me mandez de la constance du Roi, sans espérance de changement, me désole. Cependant, je crois que les circonstances présentes, si le bon Dieu les donne heureuses, pourront le ramener. »

Stanislas se plaît à espérer que la joie de la naissance d'un prince (ce fut Madame Sophie) rétablira le bonheur conjugal de sa fille ; mais il faut bien constater déjà l'inconstance du Roi et aussi la tristesse de la pauvre Marie, d'autant plus profonde qu'elle est plus cachée. Son amour toujours anxieux lui a ouvert les yeux la première et, tandis que la Cour en est encore aux soupçons, elle seule, à des indices qui ne trompent point, a deviné les premières fautes du Roi et compris qu'il

n'y a plus d'espoir qu'il lui revienne sans partage.

Ni l'épouse, ni aucune personne, en dehors des initiés nécessaires, ne se doutent que la complice du Roi est aussi voisine que possible de la Reine et qu'elle appartient même à son service. Entre tant de femmes qui ont paru retenir l'attention du Roi ou qui l'ont même sollicitée, on n'a point remarqué la jeune comtesse de Mailly, fille aînée du marquis de Nesle. Mariée en 1726, à seize ans, à un oncle à la mode de Bretagne, lieutenant des gendarmes écossais, elle est devenue dame du palais de la Reine, en 1729, à la mort de sa mère, la marquise de Mailly-Nesle ; sa naissance et sa place à la Cour lui ont dès lors donné accès auprès du Roi et droit à tous les voyages. Plus tard seulement, on rapprochera les uns des autres de petits faits, demeurés inaperçus, et l'on se rappellera combien fréquemment madame de Mailly a été des parties de Mademoiselle.

On disait alors que sa conversation spirituelle était particulièrement agréable à Sa Majesté ; mais ses charmes ne semblaient point destinés à une aussi glorieuse conquête. La réserve du Roi et la tenue modeste de

la dame distinguée par lui ont trompé les yeux les plus exercés par métier, ceux des courtisans en quête d'intrigue. Louis XV aime madame de Mailly et en est aimé; leur inclination sincère, quoique préparée par des soins corrupteurs, a eu besoin, pour se développer, d'un mystère qui en assaisonnât les plaisirs. Les habiles gens qui s'en sont mêlés n'ont point manqué d'épaissir cette ombre et de la rendre à peu près impossible à pénétrer.

Les hésitations du Roi leur en ayant laissé le temps, Mademoiselle, Bachelier et la maréchale d'Estrées, qui prêta son concours, ont fait le choix le plus avisé. Leur dessein a été soigneusement établi et non moins calculé que celui qui amena jadis le mariage de la Reine. Ils savaient qu'une jeune femme, belle et ambitieuse, s'emparant pour la première fois du cœur et des sens du Roi, aurait pu rompre leurs calculs et garder pour elle l'influence dont ils comptaient se servir. Avec madame de Mailly, âme affectueuse et de caractère désintéressé, ils n'ont rien à craindre de semblable. On lui a fait promettre, paraît-il, « de s'en tenir aux seuls honneurs du mouchoir » et de ne rien tenter sans l'avis « des personnes

qu'elle sait avoir la confiance et l'estime du Roi ». Singulier engagement, que nulle autre des femmes de la Cour qui aspirent à être élues ne serait capable de tenir avec bonne foi.

Madame de Mailly met dans son amour plus de sentiment que de vanité, sans aucune vue d'avidité personnelle. Son esprit, qui est aimable, son humeur, qui est égale, sa douceur caressante suffisent à retenir le Roi ; mais elle n'a ni assez de beauté, ni assez d'intrigue pour être sûre d'un absolu pouvoir. « Elle a, dit un contemporain, le visage long, le nez de même, le front grand et élevé, les joues un peu plates, la bouche grande, le teint plus brun que blanc, deux grands yeux assez beaux, fort vifs, mais dont le regard est un peu dur. Le son de sa voix est rude, sa gorge et ses bras laids. Elle passe pour avoir la jambe fine, beauté que peut-être elle doit à sa maigreur. Elle est grande, marche d'un air assez délibéré ; mais elle n'a ni grâce, ni noblesse, quoiqu'elle se mette d'un très grand goût et avec un art infini, talent qui lui est particulier, et que les femmes de la Cour ont tâché en vain d'imiter. » S'il est vrai que la *Sainte Madeleine* de Nattier soit le portrait de madame de Mailly, on y retrouve tous ces

traits physiques, que notre chroniqueur n'a point flattés.

Élevé dans la réserve religieuse et dans la peur de la femme, Louis XV devait être de ceux que l'extrême beauté n'est point sans troubler, mais attire moins qu'elle n'intimide. Une personne comme madame de Mailly pouvait mieux qu'une autre lui faciliter le premier pas. Le choix qu'on fit pour lui indique chez ses « conseillers » une connaissance fort juste des hommes. Pour le rendre définitif et prévenir les oppositions, Mademoiselle songea à s'assurer l'aveu, au moins tacite, du Cardinal. Il ne fut pas aussi facile qu'on le prétend d'y résoudre le vieillard, car il s'agissait, en somme, de ruiner l'éducation stricte qu'il avait donnée à son élève. Une brouille du ministre avec le Roi, qui date précisément du mois de septembre 1738 et que marque une retraite de dix jours à Issy, semble indiquer le moment où la chose fâcheuse lui fut révélée. Il dut protester, peut-être pour la forme, et il est sûr qu'il crut de son devoir d'apporter des consolations à la Reine, tout comme il eût présenté des condoléances. Mais ses scrupules ne tinrent pas longtemps devant les

raisons soumises à son discernement de vieux casuiste.

L'ouvrage fait par d'autres et la faute accomplie sans qu'il en fût responsable, il ne pouvait qu'être entièrement favorable à la personne qui en avait profité selon la morale du siècle. Aucune ne devait lui porter moins d'ombrage, en tant que ministre, ni causer autour du Roi moins de scandale. Puisque aussi bien le mal était inévitable, il fallait se féliciter qu'il fût ainsi limité. Plus tard, lorsqu'on voudra donner au Roi une autre maîtresse, infiniment plus dangereuse, celle qui sera madame de Châteauroux, l'ancien précepteur fera des confidences sur le passé à la duchesse de Brancas : « Ah ! si vous saviez combien il était nécessaire que madame de Mailly eût le cœur du Roi, combien il serait funeste de le lui enlever, combien il faut le lui conserver, combien la maréchale (d'Estrées) eut raison, tout coupable que cela soit aux yeux de Dieu, de préparer cet engagement et le former ! Je tiens sans doute un étrange langage pour un prêtre ; mais la cour de Louis XIV, celle de Louis XV ressemblent trop peu à celle de saint Louis. Le Roi commençait à craindre la Reine ; elle avait été

livrée aux intrigues de M. le Duc et de madame de Prie. Le Roi pouvait se perdre par un mauvais choix; il n'y en avait qu'un bon qui pût le sauver. Si vous saviez combien j'ai gémi aux pieds de cette croix... combien j'ai maudit mon pouvoir, sans puissance sur le cœur du Roi! Le Roi a du moins les vertus de madame de Mailly, laissons-les-lui. Je n'ai plus qu'un moment à vivre; mais voir le Roi, que Louis XIV m'a confié, trahir ses dernières espérances! Je ne le verrai point sans punir les corrupteurs de sa jeunesse! » Madame de Brancas, qui rapporte ces propos, non sans malice, assure qu'elle sortit de chez Fleury, ayant vu Tartufe cardinal et premier ministre. La conscience compliquée du personnage admettait peut-être une grande part de sincérité. Il est seulement fâcheux pour sa mémoire qu'on ne lui trouve de colère contre les corrupteurs du Roi qu'à l'heure où ils alarment sa tranquillité.

Il est certain que le cardinal de Fleury, s'il n'approuva pas la liaison du Roi, en approuva du moins le choix, que plus tard il ne s'opposa point à ce qu'elle fût déclarée, et qu'il entretint, par l'entremise de Mademoiselle de Charolais, un commerce de bonne

entente avec la maîtresse. S'il en fallait une preuve, un petit document, postérieur il est vrai à la déclaration, la fournirait. C'est encore un billet griffonné par Mademoiselle au Cardinal pour le remercier des faveurs accordées à une sœur de madame de Mailly, qui va épouser M. de Vintimille, petit-neveu de l'archevêque de Paris. Ces faveurs, arrachées à la lésinerie du ministre, sont considérables : le Roi donne à la nouvelle mariée deux cent mille livres d'argent comptant, un appartement à Versailles et six mille livres de pension, en attendant une place de dame dans la maison qu'on fera un jour à la Dauphine. Mademoiselle, qui a mené tout cela, écrit à Fleury : « Ce lundi au soir. — Je n'ai jamais vu une si grande joie et tant de reconnaissance. Madame de Mailly m'a priée de vous faire ses remerciements et de vous dire que c'était à vous *qu'elle devait la fortune de sa sœur*. Elle n'ose pas aller chez Votre Eminence. Je lui ai dit qu'elle ferait mal d'y aller et que *vous ne vouliez rien savoir*. Elle gardera le secret et je me conformerai en tout à ce que vous m'avez dit. Je vous remercie encore de cette affaire. Tout ce qui marque votre amitié me touche au delà de ce que je

puis dire. Je m'acquitte d'une commission et ne veux point de réponse. »

L'ardeur qu'a mise madame de Mailly à fixer sa sœur à Versailles peut paraître naïve, quand on sait que madame de Vintimille va devenir, à son tour et sans tarder, la maîtresse du Roi ; quant à ce billet de princesse à ministre, il dit en peu de mots, sur ces choses de cour, plus qu'il ne semble.

Les débuts de Louis XV dans l'adultère ont gardé un caractère qui frappe l'observateur un peu attentif. Pendant plusieurs années, sa liaison ne fut ni définitive, ni sans remords. Elle subit des scrupules et des ruptures, comme en eut quelque temps la tendresse du grand Louis pour cette La Vallière, à qui l'on est tenté de comparer madame de Mailly. La loi religieuse arrête, à des dates déterminées, avec son inflexible rigueur, l'essor des passions coupables. On ne peut oublier que le Roi communie au moins à Pâques et remplit ses devoirs de catholique dans leur intégrité. Minutieux ainsi qu'il le sera toujours dans l'accomplissement des pratiques, des jeûnes, des abstinences, il n'est point de ceux qui ignorent les conditions du repentir ou qui se

permettent de les enfreindre, au risque de leur salut éternel. Il faut donc qu'il fasse un effort loyal vers le changement de sa vie et qu'il s'essaie de bonne foi à rompre les liens qui l'enchaînent. Au nom de pouvoirs supérieurs aux rois, le moins que puisse exiger le confesseur pour l'absoudre, c'est qu'il reprenne avec la Reine la vie conjugale. On le voit, en effet, rentrer dans le droit chemin aux approches des saintes semaines et il cherche alors à se corriger avec une sincérité que rien n'autorise à mettre en doute.

Avant Noël 1737, par exemple, après avoir délaissé la Reine pendant huit mois, c'est-à-dire presque depuis Pâques, il vient passer auprès d'elle les nuits du 22 et du 23 décembre ; c'est qu'il doit faire ses dévotions à la grande fête et qu'il n'y serait point admis sans cette preuve de son repentir. Au reste, toute lutte est courte en une âme aussi molle, et ce réveil religieux de Noël sera le dernier. Tombé malade avant de communier, le Roi a renoncé à le faire ensuite. Sa rechute dans le péché n'a point tardé. Le 14 janvier, dès son rétablissement, il va pour la première fois souper publiquement chez madame de Mailly, dans son appartement de l'aile neuve.

La maîtresse a plaidé, une fois de plus et trop éloquemment, la cause de sa passion. Son amant, du moins, n'ira pas jusqu'à l'hypocrisie : à Pâques suivant, au grand scandale des dévots de la Cour et de la plupart de ses sujets, le Roi Très-Chrétien, le fils aîné de l'Église, renonce pour la première fois à la communion pascale. N'étant point en état de grâce, il ne saurait guérir les écrouelles, et les malades, réunis à Versailles, le samedi saint, doivent s'en retourner chez eux sans avoir été touchés. On donne pour prétexte une incommodité du Roi ; mais la situation est claire : il n'a point voulu se confesser, ou le confesseur lui a refusé l'absolution.

Sur la foi d'anecdotes de basse antichambre et de récits malveillants toujours répétés, on a rendu Marie Leczinska responsable du changement de conduite de Louis XV, par des maladresses féminines et des répugnances au devoir conjugal. L'explication, vraie pour tant d'autres, n'est pas suffisante en ce cas illustre. Certes, la reine Marie, toujours intimidée auprès de son maître, n'avait rien pour se défendre contre les dangers de sa situation. Il lui eût été difficile d'éloi-

gner toujours de l'époux les trop vives séductions du plaisir illicite ; mais l'acte même du détachement n'est point du fait de la Reine et il y aurait injustice à lui en imputer les conséquences. Elle souffrait sans doute, quand le Roi lui apportait, de ses soupers, l'odeur et le trouble du champagne ; elle considérait alors que la sainteté du mariage était mal comprise par le compagnon de sa vie ; mais elle ne se fût jamais permis de le lui reprocher. Elle a pu, d'autre part, imposer quelques trêves aux impatiences du Roi, sur l'ordre d'une Faculté trop méticuleuse ; mais jusqu'à la fin, et sans relâche, elle demeura désireuse de maternité. Les commérages du temps, sans excepter ceux de d'Argenson, interprètent fort mal les sentiments de la Reine sur ce point, et lui prêtent des mots ou même des jeux de mots que démentent ses lettres ses paroles et toute sa vie. Pour l'histoire, cherchant à se renseigner à des sources plus sérieuses, les témoignages, qui manquent souvent en matière aussi délicate, se trouvent en nombre dans le Journal du duc de Luynes.

La séparation vint d'une exigence de la Faculté de la Reine, dont les démêlés avec la Faculté du Roi avaient plus d'une fois, paraît-

il, aggravé les choses. En 1738, la première eut définitivement gain de cause, en des circonstances dont il est possible de reconstituer la suite. Le Roi usait alors d'une nouvelle chambre à coucher, celle qui existe encore à Versailles, qu'il avait fait faire à l'intérieur de son appartement privé ; elle était de dimensions plus commodes que la vaste chambre de Louis XIV, dont Louis XV avait dû jusque-là se contenter, en y grelottant et s'y enrhumant pendant les froids, et qui ne servait plus qu'aux levers, aux couchers et aux autres usages d'étiquette. La petite chambre était plus facile à chauffer l'hiver, plus facile aussi à quitter, sans être vu, en toute saison. Le 26 mai, lendemain de la Pentecôte, le Roi traversa l'Œil-de-Bœuf après son coucher et vint chez la Reine, ce qu'il n'avait point encore fait de l'année et ce qui ne devait plus se renouveler.

Quelques semaines après, il partait pour Compiègne, laissant, comme d'ordinaire, la Reine à Versailles : « Elle croyait être grosse, raconte M. de Luynes, et avait mandé au Roi l'état où elle se trouvait. Elle alla souper chez madame de Mazarin, à une petite maison au haut de la montagne de Saint-Cloud, que

l'on appelle Montretout. Elle n'en revint qu'à la pointe du jour,... n'étant point accoutumée de se coucher si tard. La nuit même, il lui arriva un accident qui prouvait qu'elle n'était plus grosse et qu'elle s'était blessée; elle n'osa pas en parler ni le mander au Roi, de peur que son voyage de Montretout ne fût désapprouvé; elle lui manda seulement que les soupçons de grossesse avaient disparu. Elle se leva et alla comme à l'ordinaire; cette conduite fut suivie d'abord d'une perte de sang et ensuite d'un dérangement qui dura quelque temps. Dans cet état, Perrat lui déclara que, si elle redevenait grosse dans ce moment, elle ne porterait jamais son enfant à bien. Ce fut là l'occasion des difficultés qui furent faites au Roi à son retour de Compiègne; on voit qu'elles étaient fondées. »

Quant aux sentiments intimes de la Reine, un autre récit, recueilli l'année précédente par le même auteur, est tout à fait significatif. Il s'agit de la naissance de Madame Louise. D'après la légende, Louis XV, espérant un garçon et de fort méchante humeur, aurait nommé brusquement *Madame Dernière* celle qui le fut en effet. La réalité fut tout autre. C'était le 26 juillet 1737 : le Roi, resté auprès de

la Reine pendant ses douleurs, avait embrassé la main qu'elle lui tendait ; immédiatement après être accouchée, ayant su que c'était une fille, elle le pria d'approcher et lui dit : « Je voudrais souffrir encore autant et vous donner un duc d'Anjou. » Le Roi l'exhorta à se tranquilliser. Ce tendre appel de l'épouse, si touchant et si sincère, a été entendu par la duchesse de Luynes, dame d'honneur, qui n'a point quitté son chevet. Pourquoi semble-t-on ignorer son témoignage, éloquent à sa date, qui, dans une de ces heures où se livre le plus profond de l'être humain, révèle l'entière pensée de la Reine ? Le désir de remplacer le fils qu'elle a perdu n'a pas un instant quitté son cœur et, jusqu'à l'abandon définitif, elle a appelé de toute son âme un autre duc d'Anjou. Il n'est donc pas soutenable qu'elle se soit dérobée de façon quelconque à son devoir, ni se soit jamais montrée lasse de l'œuvre de maternité.

C'est en 1738 que la faveur de madame de Mailly commence à devenir évidente. Peut-on penser que le Roi, ne devant plus revenir à la Reine, se considère comme délié des égards qu'il a scrupuleusement gardés jusqu'alors ?

On aime mieux croire que c'est à son insu que le secret est devenu un scandale et qu'il y a du vrai dans une anecdote bien connue ; un soir que la maîtresse se glisse, voilée selon l'ordinaire, dans les petits appartements, Bachelier, voulant brusquer les choses, entr'ouvre comme par mégarde son capuchon et la laisse reconnaître à deux dames. Quoi qu'il en soit, au mois de juillet, le duc de Luynes se décide à mettre en son Journal, non point la brutale assurance de la liaison du Roi, mais des phrases enveloppées et prudentes qui la supposent vraisemblable. L'avocat Barbier dit que « la chose est publique » ; d'Argenson sait depuis longtemps que Chauvelin a fourni « la petite Mailly » d'appointements sur des fonds secrets, tandis que Luynes en est encore à remarquer des soupers dans les cabinets ou chez Mademoiselle. Il note seulement que ces soupers se font plus ostensiblement et durent jusqu'au matin ; le Roi quitte alors ses cabinets intérieurs, où nul indiscret ne pénètre, et se couche quelquefois après six heures, non sans avoir entendu la messe.

Au souper du 3 juillet, chez Mademoiselle, il y eut le prince de Dombes, MM. du Bordage, de Soubise, de Chalais, le petit Coigny,

ami de la princesse, ainsi que mesdames de Beuvron, de Mailly et d'Antin. Madame de Mailly était de semaine comme dame du palais : « Elle resta au souper avec la Reine, raconte M. de Luynes, quoique la Reine, par bonté, eût voulu bien des fois la renvoyer, pour ne la pas faire rester si longtemps debout. Madame de Mailly n'arriva au souper que trois quarts d'heure après qu'on se fut mis à table... Ces soupers ont donné occasion de renouveler les discours qui se tiennent depuis si longtemps. On a peine à concilier ces idées avec ce que nous voyons de piété, régularité et attentions édifiantes. Il faut un peu plus de temps pour juger si ces discours ont quelque fondement. Quelques gens ont remarqué que l'on ne pouvait pas nommer le nom de la personne de qui il est question, devant le Roi, sans qu'il rougît, et l'on dit qu'aujourd'hui le Roi la nomme lui-même sans embarras. »

A ce moment, Louis XV, allant à Compiègne, a projeté de s'arrêter quelques jours à Chantilly. « Il y a *une dame*, dit encore M. de Luynes, qui a fait ce qu'elle a pu pour y aller, et elle a été refusée par M. le Duc. » En rayant le nom de cette dame « qui n'est nullement liée avec lui », le seigneur de Chan-

tilly a fait une chose toute naturelle, « M. le Duc ne devant point ajouter foi aux discours du public, ni, *quand il y ajouterait foi*, les regarder comme une raison pour prier de venir chez lui une personne qu'il connaît peu. » N'est-ce point là, en même temps, une petite revanche, irréprochable dans les formes, que prend sur son maître, à son tour en position fausse, l'amant disgracié jadis de madame de Prie ?

C'est peut-être son échec pour Chantilly qui donne à madame de Mailly le désir d'être avouée comme maîtresse et d'obtenir cette déclaration publique qui, par un renversement assez curieux des idées morales du temps, lui épargnera désormais les humiliations. Il est facile de forcer la main au Roi, et les séjours de Compiègne et de Fontainebleau sont excellents pour ce dessein, par la liberté qu'ils autorisent. « On continue à Compiègne, écrit M. de Luynes, les mêmes propos que l'on a tenus ici sur la même personne » ; et le duc consigne avec soin tous les indices qui lui sont rapportés pendant les voyages, la familiarité parfois choquante de cette dame quand elle joue avec le Roi, l'abandon d'un appartement à Fontainebleau que lui fait la ma-

réchale d'Estrées, sa présence à une chasse royale, seule dame dans la calèche de Mademoiselle, enfin ses paroles à l'oreille de la comtesse de Toulouse, qui est décidément dans la confidence. Il semble que l'honnête courtisan, très attaché à Marie Leczinska, se refuse à admettre l'outrage public fait à sa souveraine et qu'il ait besoin, pour être convaincu, de vingt fois plus de preuves qu'il n'en faut à l'opinion.

Cependant madame de Mailly s'irrite de l'attitude des autres dames de la Reine, surtout pendant les semaines où elle fait son service. Elle a tout le monde contre elle, les vertueuses et les jalouses, celles-ci surtout, qui ne sauraient lui pardonner d'avoir été choisie. Madame de Mailly répond aigrement et le prend avec toutes sur le ton hautain. A mesure qu'elle devient moins respectable, elle veut, comme il est naturel, être davantage respectée. Peu lui importe qu'on sache sa pauvreté, que ses chemises s'éliment et se trouent, que sa femme de chambre soit mal vêtue, qu'elle-même, au jeu, ne trouve pas cinq écus dans sa poche pour payer quand elle perd ; ce qu'elle demande, ce qu'elle exige, c'est qu'on la reconnaisse pour la maî-

tresse déclarée et qu'on lui accorde les hommages dus à ce rang. « Elle est désintéressée au possible, écrit d'Argenson ; elle rend volontiers service à ses amis ; elle n'entend rien aux affaires d'argent et ne veut seulement pas écouter les propositions. Elle est franche, elle est vraie ; mais elle est haute comme les nues et se souvient longtemps des offenses. »

En mai 1739, le duc de Luynes est stupéfait d'une de ses incartades. Elle a refusé d'être à un souper de Marly avec la duchesse de Mazarin : « Je vous prie d'ôter l'une ou l'autre de votre liste, dit-elle au duc d'Aumont ; car nous ne soupons point ensemble. » La liste est déjà montrée, madame de Mazarin avertie, et c'est un grand embarras pour le Premier gentilhomme que de lui annoncer qu'il y a eu malentendu et qu'elle ne sera pas du souper. La favorite déteste la duchesse, qui est pourtant sa cousine, étant Mailly comme elle, parce qu'elle lui attribue la plupart des propos qui se tiennent contre elle chez la Reine. Mais madame de Mazarin est dame d'atours fort aimée de Marie Leczinska et l'offense atteint sa maîtresse autant qu'elle. Un autre chroniqueur remarque vers ce moment : « Madame de Mailly commence à tirer

sur la Reine et manque de ménagements convenables, ce qui peut lui attirer malheur. » Le malheur de madame de Mailly ne doit point lui venir de la Reine ; mais on a tort de croire que celle-ci n'a pas essayé de se défendre.

Elle est restée longtemps dans l'incertitude sur la liaison du Roi. Elle l'a soupçonnée la première, puisqu'elle en a écrit à son père, mais il lui aurait été douloureux d'interroger, et rien ne peut être plus difficile pour elle que d'apprendre le nom de sa rivale. Madame de Mazarin probablement se charge de lever le voile. Ce n'est point en chrétienne résignée que Marie accueille cette révélation, car l'offense la plus cruelle à son amour-propre vient s'ajouter à la blessure de son amour. Elle a du sang guerrier dans les veines, qui se réveille devant l'outrage, devant le mensonge aussi effronté et aussi voisin. Ces sentiments ne sont pas racontés par les contemporains, et comment pourraient-ils l'être? Mais çà et là des indications éparses les font deviner.

La Reine s'adresse à l'homme qu'elle a toujours vu maître de l'esprit du Roi. S'il est vrai que le Cardinal se retire à Issy, en

septembre 1738, pour protester contre la liaison dévoilée, on s'explique la visite que va lui faire la Reine et qui donne lieu à tant de commentaires. Elle pleure auprès de lui, s'indigne, demande conseil, et, le vieillard, désarmé comme elle, et, malgré tout, secrètement content de la voir humiliée, n'a que les paroles les plus banales à lui offrir en consolation. Elle croit alors de son devoir d'engager une de ces luttes où l'on est vaincu d'avance : elle veut réclamer sa place et ses droits, abattre l'insolence de « cette femme » ; tout au moins ne lui abandonne-t-elle plus le champ libre aux voyages de Compiègne. Elle exige de Fleury qu'on l'y laisse désormais suivre le Roi : « La Reine, note un indiscret, veut venir partout. C'est le Cardinal qui a engagé le Roi à mener la Reine à Compiègne, et la chose a déplu à Sa Majesté, quoique cela lui ait procuré plus d'assiduité de madame de Mailly qui n'a point eu de semaines de distraction. Mais la Reine veut chasser en amazone ; tout est perdu. »

C'est une maladroite conduite, au reste, et faite pour exaspérer le Roi. Son embarras en augmente; il perd l'habitude de parler à la Reine, il s'éloigne de plus en plus, il en vient

à un sans-gêne étrange que le duc de Luynes est obligé de signaler : « On a remarqué, lorsque le Roi arrive dans le salon, que non seulement il ne s'approche point de la table de cavagnole où la Reine joue ; mais même, il y a quelques jours, la Reine se tint debout assez longtemps sans que le Roi lui dît de s'asseoir ; et pendant ce temps il parlait à madame de Mailly ! »

Il n'est pas étonnant qu'en ces premières années Marie Leczinska laisse paraître quelque chose de l'amertume qui remplit son âme. De toutes les maîtresses de son mari, c'est madame de Mailly seule qu'elle a détestée, car c'est elle qu'elle accuse de lui avoir ravi le cœur du Roi. Elle ne pourrait lui dire que par des regards son mépris et sa colère, et sa dignité même l'en empêche. On lui attribue une réponse au double sens insultant, un jour que sa dame du palais aurait sollicité de s'absenter pour suivre un des voyages de la Cour : « Faites, madame, aurait dit la Reine, vous êtes *la maîtresse*. » Cette parole n'est guère vraisemblable à la date où elle est donnée ; mais il est sûr que la Reine est aux aguets pour savoir quels sont les amis de la dame et, comme elle a la langue prompte et l'esprit

malicieux, elle ne peut se tenir de leur jeter au visage quelque mot piquant. Ils s'en vengent, à leur tour, par des racontars malveillants que les nouvellistes recueillent. Les sous-ordres du service ne se gênent point pour prêter des ridicules à celle dont le crédit, qui fut toujours peu de chose, semble ne devoir jamais renaître. On lui reproche sa mauvaise humeur, son dépit, ses « chiffonnages », jusqu'à l'ostentation qu'elle met à faire tourner son lit dans sa chambre de Fontainebleau, de façon à n'y laisser qu'une seule ruelle. Les semaines où madame de Mailly la sert et où elle est forcée d'endurer tout le long du jour cette offensante présence, ses domestiques s'en ressentent, paraît-il, à ses impatiences répétées. Ne faut-il pas que le supplice soit bien douloureux pour altérer, ne fût-ce qu'en passant, cette âme égale et bienveillante?

La crise violente qu'on entrevoit dans la vie de la Reine, qui n'est contée nulle part, mais qui n'en est pas moins certaine, dure peu d'années. Son respect pour le Roi, l'amour qui survit à la désillusion, le souci de sa propre dignité refoulent au fond de son

cœur les plaintes de sa souffrance. La foi de sa pieuse jeunesse, que rien n'a diminuée, lui apporte les adoucissements les plus sûrs, en contraignant son chagrin à prendre la forme épurée du sacrifice.

Ce n'est pas à l'épouse seulement que la vie royale impose d'exceptionnelles épreuves; celles de la mère ne sont pas moindres. Elle se trouve éloignée, par les usages de la monarchie, de l'éducation de ses enfants, confiés à des personnages ayant charge de cour et responsables devant le Roi seul. Elle ne vit point au milieu de ces êtres chers, de qui les journées, comme les siennes, sont réglées sans qu'aucune place soit laissée aux libres effusions du cœur. Les habitudes familiales de l'ancienne France, qui tiennent les enfants à distance des parents, s'aggravent à Versailles de toutes les exigences de l'étiquette royale. Quand Mesdames aînées sont en âge d'en remplir les devoirs, elles vont une fois par jour « faire leur cour » au Roi et à la Reine, et leur gouvernante, madame la duchesse de Tallard, les y amène en cérémonie. La Reine peut les recevoir aussi à certaines heures dans ses cabinets particuliers; rarement elle va les visiter chez elles, dans leur appartement éloi-

gné de l'agitation de la Cour, à l'extrémité de l'immense château.

Le Dauphin, qui habite au-dessous d'elle, prend une plus grande part de sa vie, et elle intervient elle-même, par de judicieux conseils, dans l'œuvre de ses éducateurs. Le jeune Louis a eu une première enfance difficile, par l'exubérance d'une volonté violente et incapable de se plier. Il battait sa nourrice, il soufflette un jour son précepteur. Grâce aux efforts de l'honnête duc de Châtillon, le gouverneur, et du maître à lire, l'abbé Alary, ce terrible écolier est devenu le plus appliqué, le plus docile et le plus loyal des adolescents. Le portrait qu'a fait alors Tocqué de l'héritier du trône montre son charmant visage dans le milieu d'étude et de travail qu'il s'est mis à aimer passionnément.

On compare cette sérieuse éducation à celle qu'a reçue le Roi, toute de complaisance et d'adulation. En rappelant l'œuvre manquée du cardinal de Fleury, on établit aisément que les dauphins, dont les pères sont jeunes et ont chance de régner longtemps, se trouvent toujours mieux élevés que les autres et moins gâtés par leur entourage. Les gouverneurs, en effet, les précepteurs, les valets de chambre

n'ont à répondre de leur fonction que devant le Roi et n'attendent de récompense que de la satisfaction paternelle. Leur intérêt se met ici d'accord avec leur conscience, ce qui est, dans les choses de cour, la plus sûre façon de n'être point exposé à sacrifier celle-ci. La Reine, au reste, y a veillé ; elle a toujours exigé que le jeune prince fût réprimandé et puni, quand cela a été nécessaire pour dompter son emportement. Elle a soutenu l'abbé Alary contre les cabales et les préventions. Elle s'est réservé une part dans l'instruction morale de son fils, lui a transmis une foi chrétienne très assurée, un vif sentiment de la pitié et de la justice. En ouvrant le cœur de l'enfant à toutes les générosités, en le formant à tous les devoirs, elle a préparé, comme elle aime à le dire, « un prince selon le cœur de Dieu ».

Dès ces premières années, apparaît une étroite union entre la mère et le fils, qui trouveront l'un près de l'autre, au milieu de l'égoïsme de Versailles, la confiance et la consolation. L'intimité ne sera jamais semblable avec les princesses, qui devraient, semble-t-il, appartenir davantage à la Reine. Au reste, les plus jeunes lui sont prises, précisément à l'âge

où les cœurs s'ouvrent et se mêlent, et toute influence maternelle est définitivement écartée.

C'est une étrange destinée que celle de Mesdames de France, élevées de façon si artificielle, si loin de ces préceptes de la nature que Rousseau, par réaction contre les usages du temps, va prêcher avec violence. Ces petits êtres paraissent tellement en dehors de la vie commune qu'on n'a même point jugé utile de leur donner un nom dès leur naissance. Des nombres ordinaux les désignent, jusqu'à l'année toujours très tardive de la cérémonie de leur baptême. Mesdames Quatrième, Cinquième, Sixième et Septième ne seront baptisées qu'au couvent, la plus âgée ayant déjà douze ans.

La séparation complète d'avec ses filles est pour la Reine une souffrance nouvelle, que cette triste année 1738 lui apporte. Elle la doit encore à Fleury, qui cherche partout des occasions d'économiser : « Le Cardinal, écrit Barbier, a imaginé un moyen de ménager, au sujet de toutes nos Filles de France, actuellement au nombre de sept, qui embarrassent le Château de Versailles et causent de la dépense. Ç'a été d'en envoyer cinq à l'abbaye de Fontevrault, dont l'abbesse... sera surintendante

de l'éducation des princesses. La suite sera simple, et cela renvoie un grand nombre de femmes et de domestiques. » Au dernier moment, on s'avise de faire grâce à Madame Troisième, la petite Adélaïde, qui a sept ans; elle passe pour être la plus aimable et pour obtenir quelque préférence de la Reine, à qui son départ cause un chagrin particulier. Il semble que rien ne serait plus facile que de la garder et qu'une prière de Marie y devrait suffire : mais elle en est venue au point de ne plus oser parler au Roi, même comme mère, surtout quand le Cardinal a décidé. Recourant à un autre moyen, madame de Tallard dicte sa leçon à l'enfant : « Tous les jours, les deux Dames aînées vont faire leur cour au Roi, au retour de la messe. Un de ces jours, la Troisième se présenta devant le Roi, lui baisa la main, se jeta tout de suite à ses pieds et se mit à pleurer. Le Roi fut touché de cette scène; il larmoya un peu, et toute la Cour en fit autant, en sorte qu'il lui promit qu'elle ne partirait pas. »

Les préparatifs étant terminés, Mesdames cadettes furent mises toutes les quatre dans un carrosse, avec la marquise de La Lande, sous-gouvernante, et conduites à Fontevrault,

où on les laissa, pour le physique, aux soins d'un écuyer de la Bouche, et pour le moral sous la direction de Madame de Fontevrault, c'est-à-dire de Très haute et puissante Dame Claire-Louise de Montmorin de Saint-Herem, générale de l'ordre de Fontevrault, qui ajouta à la suite de ses titres celui de gouvernante de Mesdames de France. La célèbre abbaye était à treize jours de Versailles et les princesses n'en devaient plus revenir que leur éducation terminée. Ce départ, qui séparait la Reine de ses filles, lui ôtait donc tout espoir de les revoir avant de longues années. Une des petites exilées, Madame Sixième, mourut au couvent sans avoir reparu. Madame Victoire fut ramenée en 1748, Mesdames Sophie et Louise, deux ans plus tard, après douze années d'absence.

Ces enfants avaient grandi, embelli, s'étaient formées loin des yeux de leur mère. Ce fut une attention du Roi pour elle de les envoyer peindre par Nattier, qui avait déjà fait à la Cour, avec un éclatant succès, ses premiers portraits d'Henriette et d'Adélaïde. La Reine n'avait rien su du voyage de l'artiste, et sa surprise devant les trois tableaux fut délicieuse : « Les deux aînées sont belles réellement, écri-

vait-elle à la duchesse de Luynes ; mais je n'ai jamais rien vu de si agréable que la petite. Elle a la physionomie attendrissante et très éloignée de la tristesse ; je n'en ai pas vu une si singulière : elle est touchante, douce et spirituelle. » On a replacé à Versailles les portraits peints à Fontevrault, qui sont parmi les plus exquis de « l'élève des Grâces », et l'on comprend mieux les sentiments de la Reine devant la petite Louise, en grand panier rose, les mains pleines de fleurs des jardins de son couvent, souriant à la vie qui commence pour elle au cloître de Fontevrault pour s'achever au Carmel de Saint-Denis.

L'hiver qui suivit le départ des « petites dames », la Cour fut plus brillante que jamais. Le grand bal rangé du mois de janvier 1739, donné au Salon d'Hercule, fut un des plus beaux qu'enregistra la chronique du temps. L'admirable salle, dont Lemoine venait d'achever le plafond, devenait le « grand salon » de Versailles, et Louis XV voulait l'inaugurer par une fête digne du règne de son aïeul. Des gradins montant dans les fenêtres entouraient la pièce, et dessinaient le carré des bals de cour dont le Roi et la Reine occu-

paient un côté. Les musiciens étaient devant la cheminée, sur une estrade, faisant face aux fauteuils de Leurs Majestés. L'éclairage parut insuffisant, tant la nef était vaste, et pourtant l'espace manqua, par suite du trop grand nombre d'invitations. Le duc de La Trémoille, Premier gentilhomme de la Chambre, avait apparemment mal compté les billets envoyés en son nom. Dès quatre heures, le salon était plein : tout Paris était accouru, et Versailles n'avait plus de place.

Les dames du palais attendaient aux portes, en grand habit, sans pouvoir entrer. Le Roi, revenu de la chasse de bonne heure, demandait à tout moment des nouvelles du salon ; on venait lui dire qu'il y avait trop de presse, qu'il ne serait pas possible de danser, qu'il faudrait peut-être transporter le bal dans la Galerie des Glaces. M. de La Trémoille, débordé, essayait vainement de faire sortir tout le monde, demandait douze gardes du corps qui entraient avec leurs bandoulières et leurs armes. Personne ne voulait céder la place. Il fallut que le Roi en personne vînt mettre l'ordre : il arriva dans le Salon d'Hercule sans chapeau, déjà revêtu de son habit de velours bleu ciselé, doublé de satin blanc

et garni de boutons de diamants. « Le Roi, ayant vu le gradin entièrement rempli de personnes peu connues, leur ordonna lui-même de sortir ; M. de La Trémoille, M. de Noailles et M. de Villeroy furent chargés de les faire sortir. Lorsque ce gradin fut vide, on y fit monter toutes les dames qui étaient en grand habit. Ce déplacement avait fort affligé celles qui furent obligées de sortir ; il y en eut même une qui parlementa en présence du Roi. Le Roi fit ranger encore du côté du jardin, et ordonna ensuite que toutes les danseuses formeraient carré. » Tout cet arrangement fait sous ses yeux, Sa Majesté fut avertir la Reine, qui attendait depuis près d'une heure dans sa chambre, avec Mesdames les deux aînées, les princesses et les danseuses.

La Reine parut en grand habit d'étoffe à fond blanc, brodé de colonnes torses de fil d'or et semé de fleurs nuées de soie, le corps de robe entièrement garni de pierreries, le *Sancy* suspendu en poire au collier de gros diamants, et le *Régent* dans la coiffure. La fête commença dès que Leurs Majestés furent assises. M. le Dauphin et sa sœur aînée, Madame, ouvrirent le bal ; ensuite M. le Dau-

phin alla prendre Madame Henriette pour la seconde figure du menuet; celle-ci prit M. de Penthièvre; il prit Madame; Madame, M. le Dauphin; lui, Madame Henriette, qui prit M. de Fitz-James. C'étaient tous des enfants qui dansaient les premiers, allant prendre à chaque fois l'ordre du Roi; le petit prince de Turenne, présenté à l'occasion du bal et qui avait moins de douze ans, manqua sa figure. Le Roi commanda les contredanses, puis il dit à M. de la Trémoille de danser la mariée avec madame de Luxembourg. M. de Clermont d'Amboise et la princesse de Rohan dansèrent une danse nouvelle, composée d'un menuet et d'un tambourin; le Dauphin dansa la mariée avec Madame, puis on apporta la collation de M. le Dauphin et de Mesdames, et le Roi alla souper dans ses cabinets. La Reine resta au bal, où l'on se remit à danser devant elle jusqu'à neuf heures et demie.

Dès onze heures, les premiers masques se montrèrent, et le bal reprit, ou plutôt ce fut un autre bal, qui s'étendit et occupa tout le grand appartement. Le nombre des masques fut prodigieux. Il y avait trois salons pour la danse, trois pour les rafraîchissements, et dans la Galerie magnifiquement illuminée

circulait le va-et-vient de la mascarade. La Reine sortit de chez elle à minuit ; elle était masquée, ainsi que toute sa suite, et ne fut pas reconnue. A deux heures, Louis XV vint à son tour, masqué en chauve-souris, et s'amusa à demander un peu partout où était le Roi. Les Enfants de France, naturellement, ne parurent point au bal masqué. On dansait encore plusieurs heures après le lever du soleil ; mais, vers quatre heures, quelques dominos discrètement rentraient chez la Reine. Celle-ci changeait d'habit et allait à la chapelle entendre la messe. Elle avait payé assez largement, ce jour-là, le tribut réclamé par ses devoirs d'état ; à ces plaisirs qui n'en étaient point pour elle, elle faisait succéder les seules joies profondes de sa vie, celles de l'humilité et de la prière.

A ce bal se répandit la nouvelle que le mariage de Madame avec l'Infant Don Philippe était décidé. L'Infant était le troisième fils vivant de Philippe V et l'arrière-petit-fils de Louis XIV. La négociation qui aboutissait à ce mariage mettait un terme aux défiances qu'avait créées, entre la France et l'Espagne, le mariage de Marie Leczinska. L'événement

politique était de grande importance et renouait définitivement l'alliance interrompue; mais il annonçait à la Reine une séparation nouvelle et, lorsque le cardinal de Fleury lui en vint donner connaissance, elle ne put l'accueillir qu'avec des larmes. La jeune Madame montra plus de peine que de joie; quitter ses sœurs surtout lui semblait cruel, car il régnait entre elles une grande union. Le jour où les princesses l'apprirent, quand la Reine descendit dans leur appartement, la petite Adélaïde s'élança vers elle avec ces mots : « Maman, je suis bien fâchée du mariage de ma sœur ! » On attendit six mois pour que l'enfant eût douze ans sonnés, et la fin d'août amena les fêtes du mariage.

Pour les noces de l'aînée et de la préférée de ses filles, Louis XV voulut un éclat extraordinaire. Aucune dépense ne fut épargnée pour en laisser un somptueux souvenir, et le ménager Fleury dut céder pour une fois au désir royal. Versailles revit les grandes suites de fêtes du passé. Le duc d'Orléans, le même qui était allé à Strasbourg épouser pour Louis XV, fut chargé de tenir la place de l'Infant aux cérémonies. Les fiançailles solennelles se firent dans l'Œil-de-Bœuf, transformé pour

la circonstance en « cabinet du Roi » et où une partie de la Cour pouvait trouver place. Il n'y eut pas moins de cent quinze dames en grand habit réunies chez la Reine. Madame Infante, comme on disait déjà, y fut conduite par son jeune frère; elle portait un habit or et noir, selon l'usage des fiançailles, et une mante de réseau d'or de sept aunes de long, que soutenait Madame Henriette ; à son bras était le portrait de Don Philippe entouré de diamants.

« Un peu avant huit heures, la Reine se mit en marche, suivie immédiatement de Madame, de Madame Henriette et de Madame Adélaïde ; ensuite Madame la Duchesse, les princesses du sang, mesdames de Luynes et de Mazarin, les dames du palais, les dames d'honneur des princesses ; toutes les autres dames suivaient. La Reine entra par la porte de glaces dans le cabinet de l'Œil-de-Bœuf. Toute la Galerie était éclairée par des girandoles ; l'Œil-de-Bœuf était fort bien éclairé. Dans le fond, auprès de la cheminée, était une grande table, au bout de laquelle le Roi se mit à droite, et la Reine à gauche ; ensuite M. le Dauphin et Mesdames et tous les princes et princesses, suivant leur rang, les hommes du côté du Roi, les femmes du côté de la Reine. Les

ambassadrices de Vienne et de Madrid étaient immédiatement après les princesses ; les courtisans sans distinction, le long des murailles des deux côtés... Il y avait beaucoup de place, et le Roi eut lui-même grande attention à faire reculer les hommes pour faire place aux dames... Le Roi était entré par sa chambre. Les quatre secrétaires d'État étaient auprès de la table, et M. le cardinal de Fleury auprès du Roi. »

Le contrat ayant été lu, ainsi que la procuration du roi d'Espagne, les signatures furent données par la Famille royale et tous les princes et princesses et légitimés, suivant leur rang ; M. de la Mina, ambassadeur du roi Philippe, signa pour son maître. Puis la porte de la chambre du Roi s'ouvrit ; le cardinal de Rohan apparut en surplis, avec quelques prêtres, et célébra les fiançailles. Le Roi rentra dans son appartement, suivi des princes du sang, et le Dauphin, donnant la main à Madame Infante, la ramena d'abord chez la Reine, puis chez elle, avec le long cortège des dames parées. Quelques années plus tard, ce devait être son tour d'être époux ; les mêmes cérémonies devaient se renouveler pour son mariage avec une sœur de l'Infant, comme

aussi les mêmes fêtes de la Cour. Toutes se ressemblent jusqu'en leurs détails, et les figurants n'ont pas changé, sauf que de nouvelles beautés ont paru à la Cour et que celles de l'autre bal ont, le plus souvent, pris de la dévotion et quitté le rouge.

Tel on vit le mariage de Madame Infante, tel on devait voir, en 1745, celui de l'Infante Marie-Thérèse, en 1747, celui de la princesse Marie-Josèphe de Saxe et, tout à la fin du règne, le brillant accueil fait par la cour de Louis XV à l'archiduchesse Marie-Antoinette. La chapelle de Mansart, lumineuse et triomphale par les jours d'été, se prêtait aux pompes religieuses les plus éclatantes et, pour les fêtes de nuit, la Grande Galerie de Louis XIV offrait son cadre incomparable. La nouveauté au mariage de Madame Infante fut la décoration élevée de l'autre côté du Parterre d'eau et qui faisait, en face du Château, comme une construction de féerie. On l'admira de jour et, le soir, le feu d'artifice y fut tiré.

Quelques notes du duc de Luynes font suivre tout le mouvement intérieur du Palais : les compliments qui durent deux heures chez Madame Infante, la réunion des princesses et des dames en grande parure chez la Reine,

l'arrivée de la mariée et de Mesdames, enfin celle du Roi, qui vient chercher la Reine dans son appartement : « Ils entrèrent dans la Galerie. Le Roi commença aussitôt le lansquenet, qui fut assez beau ; il y avait quinze coupeurs. M. le Dauphin et Mesdames jouaient à cavagnole ; la Reine jouait au lansquenet avec le Roi, et, outre cela, grand nombre de tables de quadrilles et de brelan. A huit heures, on alluma. Le coup d'œil de la Galerie était admirable à voir. Au dehors, on avait commencé dès sept heures à allumer la décoration ; les deux côtés étaient éclairés, ainsi que les parterres à droite et à gauche de la terrasse. A neuf heures, le lansquenet fini, le Roi et la Reine se mirent à un balcon de la Galerie ; le Roi ayant donné lui-même le signal avec une lance à feu, on commença à tirer le feu ». Une immense foule, massée au pied du Château, acclamait ses souverains. Ceux qui avaient tenu à se trouver bien placés avaient dû passer cinq heures au grand soleil, sur la terrasse brûlante ; ce n'était point acheter trop cher un quart d'heure et demi d'artifices bien servis ; et, tandis que les princesses du sang s'asseyaient au souper royal, dirigé dans l'antichambre de la Reine

par messieurs les gentilshommes ordinaires, les bonnes gens de Paris envahissaient les cabarets de Versailles, cherchant joyeusement à manger et à boire, avant de s'entasser dans les coches, les pots-de-chambre, les gondoles et tous les lourds véhicules du retour.

Le lendemain, M. Turgot, prévôt des marchands, et les échevins en robe, apportèrent à Madame Infante le présent ordinaire de la Ville, douze douzaines de flambeaux de poing parfumés et douze douzaines de boîtes de dragées dans des espèces de mannes peintes, garnies de toilettes de mousseline en dehors et en dedans, le tout renoué d'une infinité de rubans bleus. Le soir, Mesdames furent menées par leur gouvernante à la fête donnée par l'ambassadeur d'Espagne; elles virent tirer un beau feu d'artifice, qui représentait le chemin des Pyrénées : « Avant leur départ, M. de la Mina leur présenta quelques corbeilles de fruits à genoux et madame de la Mina donna la serviette à Madame Infante, aussi à genoux. M. de la Mina voulait aussi présenter à genoux à Madame Henriette, mais madame de Tallard lui dit que ce n'était point l'usage en France. » La petite Henriette n'accepta pas que l'am-

bassadrice lui baisât la main, bien que le Cardinal eût agréé ce cérémonial ; il fallut même, pour y décider Madame, que la gouvernante prît sur elle de lui dire en badinant qu'elle arrivait sur terre espagnole et que, pour se conformer aux coutumes, elle devait donner sa main à baiser.

Le feu de la Ville fut tiré la veille du départ de la princesse. Leurs Majestés y assistèrent au Louvre, d'un balcon dominant la Seine et construit devant ce qu'on appelait le « cabinet de l'Infante », en souvenir de la fiancée de Louis XV. Les deux fauteuils royaux étaient côte à côte, suivant l'usage, avec des pliants pour M. le Dauphin et ses sœurs. La Reine avait mené dans ses carrosses ses dames du palais, qui se mirent sans distinction de titres, à droite et à gauche du balcon.

Paris n'avait point encore vu la maîtresse du Roi. Un spectacle, qui valait bien celui qu'avait ordonné M. Turgot, était d'apercevoir madame de Mailly la première de toutes les dames et le plus près du Roi, son pliant touchant à celui du Dauphin. Ce fut une souffrance pour la Reine qu'un tel voisinage, que le son de cette voix et cette réunion des coupables sous ses yeux, qui lui était d'ordinaire épargnée. Son

supplice dura des heures, parmi les divertissements de la fête. Les joutes sur la rivière, les illuminations des ponts et des quais, le grand transparent dressé sur l'eau en face du Louvre, au milieu d'une flottille de petits bateaux, le feu enfin, tiré sur le terre-plein du Pont-Neuf, rien ne l'arracha à cette mélancolie qu'on remarquait et dont la tristesse maternelle n'était point la seule cause.

Le Roi ni la Reine n'allèrent à Paris, pour le bal masqué de l'Hôtel de Ville, qui fut donné le surlendemain et qui compta parmi les plus beaux du siècle. Un appartement royal avait été meublé magnifiquement auprès de la grande cour, transformée et convertie en salle de danse. Madame de Mailly, apprenant que le Roi ne quitterait pas Versailles, lui avait fait demander pour elle-même la clef de cet appartement; elle était déjà masquée, prête à partir, son relais commandé à Sèvres, quand le Roi refusa la clef, après onze heures, ce qui obligea la comtesse à renvoyer sa chaise et à renoncer à rejoindre Mademoiselle au bal de la Ville. Sa prétention avait paru déplacée, et ce n'était vraiment pas un jour bien choisi pour ce petit scandale. La Famille royale était toute à l'émotion du départ, qui devait avoir

lieu dans quelques heures. « Ce matin, écrit M. de Luynes, Madame Infante a été chez le Roi et chez la Reine. La Reine a été une demi-heure enfermée avec elle, et il s'est répandu bien des larmes de part et d'autre. Le Roi est devenu pâle, quand Madame Infante est entrée dans son cabinet; il y a eu beaucoup de pleurs. Les deux sœurs se sont embrassées en fondant en larmes et ne se pouvant quitter; elles disaient : « C'est pour jamais ». M. le Dauphin a pleuré beaucoup, et surtout lorsqu'il l'a embrassée dans le moment qu'elle a monté en carrosse. Le Roi a descendu avec elle, le visage fort triste et a monté dans le carrosse. » Les dames qui accompagnaient étaient mesdames de Tallard, d'Antin, de Tessé et de Muy.

Le long du chemin, le Roi renouvela ses instructions paternelles. Il recommanda à sa fille de chercher avant tout à plaire au roi d'Espagne, qu'elle devait regarder comme son oncle et comme son père, de ne lui demander jamais aucune grâce, quelque petite qu'elle fût, avant d'avoir vingt-cinq ans, enfin de se bien rappeler de tout ce qu'elle avait vu à Versailles, car Philippe V, qui en était parti quarante ans auparavant, lui ferait sûrement

beaucoup de questions. Chacune de ces paroles marquait la longue et peut-être définitive séparation, et tout ce qui était dans le carrosse fondait en larmes.

Au Plessis-Piquet, après les dernières effusions, le Roi descendit, laissant consoler l'Infante par les dames, et rentra à Versailles dans ses calèches. Avant de repartir pour Rambouillet, il voulut embrasser Madame Henriette. « Son dessein était d'aller chez elle. On lui dit qu'elle était chez la Reine; il ne voulut point y aller, craignant apparemment que cette entrevue ne renouvelât la douleur de l'une ou de l'autre et qu'il ne s'attendrît lui-même. Il attendit quelque temps, et enfin il manda à Madame Henriette de le venir trouver dans son cabinet; il l'embrassa et partit à cinq heures dans sa gondole avec Mademoiselle, mademoiselle de Clermont, madame de Mailly, madame de Ségur et des hommes ». Une sœur de madame de Mailly rejoignit peu après la compagnie. C'était mademoiselle de Nesle, de qui l'on murmurait le très prochain mariage avec M. de Vintimille et qui se trouvait être à présent de tous les voyages.

Pendant que le Roi se distrayait de sa peine

chez la comtesse de Toulouse, en la société équivoque des deux sœurs, la Reine faisait souper avec elle celle de ses filles qui prenait le titre de « Madame », la fière Henriette, jumelle de l'Infante. A la même table avaient l'honneur de s'asseoir les trois dames du palais de semaine, les deux dames de la princesse et une nouvelle mariée, autre sœur de la favorite, la jeune marquise de la Tournelle, présentée cette année même et de qui l'on ne parlait encore que pour louer sa réserve et sa beauté. Ainsi revenaient les habitudes de Versailles, un instant troublées par le départ de l'aînée de Mesdames de France.

Madame Infante, la seule des filles de Louis XV qui trouva mari, ne fut point tout à fait perdue pour la cour de son père. Elle devait y reparaître plus tard, à diverses reprises, pour servir les intérêts d'un époux qu'elle aima avec dévouement et pour qui elle obtint, faute de mieux, le duché de Parme. C'était une intelligence solide et déliée, digne de l'amitié fidèle que lui voua l'abbé de Bernis. Ses traits un peu masculins, et qui vers la fin s'épaissirent, reproduisaient en les alourdissant ceux de son père. Louis XV avait pour elle une affection très vive; il la reporta

sur sa fille, l'infante Isabelle, qui lui fut amenée à l'âge de huit ans et qu'il fit peindre par Nattier, droite et sérieuse dans sa robe à paniers, comme une princesse de Velasquez. Cette petite-fille espagnole de Louis XV fut la première femme d'un archiduc d'Autriche, qui devint plus tard l'empereur Joseph II.

Madame Infante, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, avait espéré tout autre chose que l'étroite principauté de quelques milliers de sujets échue à son mari par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle rêva successivement Milan, la Pologne, les Pays-Bas, les Deux-Siciles, jusqu'au trône d'Espagne. Son extraordinaire ténacité dans l'intrigue politique se heurta à l'apathie croissante de son père et finit par se briser contre l'hostilité de M. de Choiseul. La petite vérole, qui semait si souvent la mort, et une mort si terrible, à la cour de France, enleva la princesse au milieu de ses dernières déceptions, à Versailles même. Le seul résultat de ses longs efforts fut de lui donner pour sépulture Saint-Denis au lieu de l'Escurial. La fille de Louis XV méritait une meilleure destinée; elle était plus que ses sœurs du sang de Henri IV; elle avait, dans une âme de femme, un peu des

qualités qui font les grands princes : l'ambition, l'énergie et le courage.

Dans ce coin du palais non pas retiré, mais séparé, où vit la Reine, que sait-elle des amours du Roi, de cette existence secrète que la malignité, l'intérêt, la politique des partis percent de tant de regards indiscrets ? L'épouse est bien moins renseignée que nous ne le sommes, assez cependant pour que la plaie de son cœur s'avive sans cesse de blessures nouvelles ; mais elle ne trouve pas seulement des motifs de larmes dans ce qui lui parvient de cette chronique scandaleuse, à travers le murmure malicieux et voilé de son cercle ou les confidences indignées de ses amis. Elle apprend le châtiment successif de ses rivales, le voit sortir de leur faute même, et rien ne l'empêcherait d'y reconnaître et d'y savourer sa vengeance, si la haute morale de sa foi ne lui enseignait de mieux en mieux la sérénité du pardon.

C'est à madame de Mailly de souffrir, et chaque jour maintenant est un pas vers la déchéance. La sœur qu'elle a introduite à la Cour, cette Vintimille pour laquelle elle a mendié les bonnes grâces de Fleury, qu'elle

a menée partout avec elle, est devenue à son tour la maîtresse du Roi. Elle semblait devoir ne porter aucun ombrage à son aînée : « Figure de grenadier, col de grue, odeur de singe », ainsi la décrira une autre sœur, madame de Flavacourt, qui seule ou presque seule de la famille s'est dérobée aux assiduités du Roi. Madame de Vintimille les a attirées, au contraire, et retenues à force d'intelligence et d'audace. On dit que, dès le couvent, elle a souhaité de remplacer la sœur dont l'étrange fortune troublait son imagination de jeune fille. Fixée à la Cour avant son mariage, elle n'a pas perdu de temps pour sa conquête. Le roi faible qu'elle a séduit, presque sans qu'il y pensât, est maintenant sous le joug de cet esprit fier et hardi, qui a le charme de celui d'une Charolais, sans en garder les bassesses.

Cette maîtresse aventureuse, qui rêve de Montespan comme sa sœur rêva de La Vallière, a pour la première fois parlé à Louis XV de sa gloire. Audacieuse comme la reine Marie n'aurait jamais pu l'être, elle a rappelé au timide élève de Fleury les devoirs militaires de sa fonction royale ; elle a voulu l'envoyer commander ses armées, prendre sa part

des victoires que lui gagne le maréchal de Belle-Isle. D'abord étonné de ce langage, le Roi s'est pris à l'écouter et en a aimé davantage celle qui osait le lui tenir. Madame de Mailly, inquiète, jalouse, à petites vues féminines, n'ayant à offrir que son éternelle tendresse, serait abandonnée bien vite, si elle ne se résignait au partage. Elle a su qu'elle n'était plus seule à régner sur le Roi, quand il a été trop tard pour se défendre, et doit s'estimer heureuse d'être tolérée malgré la violence de l'amour nouveau.

Cette liaison du Roi est courte et douloureuse. Jamais Louis XV n'aimera comme il aime madame de Vintimille ; l'égoïsme, qui l'envahira plus tard, n'est pas encore maître de tout son cœur. Mais la force même de son sentiment lui vaut les plus cuisantes peines qu'il ait éprouvées. Dans cette vie de Versailles, qui n'est qu'étiquette, convention, artifice, la mort de cette femme est un épisode de réalité brutale, qui met brusquement à nu ce qu'il y a d'humain dans un roi.

Il faut lire le journal du duc de Luynes du mois de septembre 1741. Si les couleurs de la narration sont un peu atténuées, comme il sied d'un courtisan, les détails marqués

heure par heure donnent aux faits une précision extrême, et ce sont justement ceux qui sont connus de la Reine et l'agitent d'émotions singulières. C'est d'abord l'accouchement de madame de Vintimille, épuisée déjà par une maladie de langueur, puis le goût surprenant du Roi pour l'enfant qui vient de naître, les journées entières qu'il passe au chevet de la malade avec madame de Mailly, qu'on y trouve en jupon blanc et sans ajustement, puis le rapide redoublement de la fièvre, les inquiétudes de l'entourage, les consultations, les saignées en présence du Roi, les convulsions qui saisissent la pauvre femme et retournent ses traits, l'agonie enfin, au milieu de la nuit, entre les bras du confesseur arrivé trop tard pour les sacrements.

« On est entré chez le Roi ce matin à dix heures. La Peyronie est venu le premier ; le Roi lui a demandé des nouvelles. La Peyronie ne lui a répondu autre chose, sinon qu'elles étaient mauvaises. Le Roi s'est retourné de l'autre côté et est demeuré entre ses quatre rideaux. Il a donné ordre que l'on dise la messe dans sa chambre. La Reine a été ce matin pour le voir, comme elle va tous les jours ; elle y a même été deux fois, et elle

n'a pas pu entrer». Il demeure toute la journée dans sa chambre, couché, les rideaux fermés, ne voulant voir personne ni aucun courrier ; les portes de l'Œil-de-Bœuf, qui ne s'ouvrent qu'à son lever, restent fermées jusqu'à cinq heures après midi. Madame de Mailly s'est réfugiée pour pleurer chez la comtesse de Toulouse ; seuls MM. d'Ayen, de Noailles, de Meuse et le duc de Villeroy y ont été admis. A cinq heures, le Roi y descend à son tour par le petit escalier, et résout de se retirer le soir même à Saint-Léger.

La Reine a demandé au Cardinal ce qu'elle avait à faire et a quitté le Château pour une promenade, afin d'éviter au Roi l'embarras où il aurait pu être de ne pas aller chez elle avant de partir. Celui-ci, en vérité, n'y songe guère. Il fuit, sans fixer de jour pour le retour; il veut seulement cacher son désespoir et les larmes qu'il sait encore verser. Il n'a mené avec lui, à Saint-Léger, que la comtesse de Toulouse, toujours indulgente et maternelle, la sœur et les amis de la morte ; il ne chasse pas, ne joue même point, ne parle que d'elle et de sa triste fin. De retour à Versailles, pendant des semaines et des mois, il reste sombre, absorbé; il jette sans cesse dans la

conversation les sujets les plus lugubres et des mots de pénitence et d'expiation, visiblement dévoré du remords religieux et de la pensée qu'il a aidé à la damnation de celle qu'il aimait. De longtemps, il délaisse Choisy, sa nouvelle maison préférée, qui fut achetée, agrandie, meublée pour recevoir madame de Vintimille; il n'ose plus y retourner, parce qu'il l'y trouve trop présente.

Cette douleur est assez sincère pour mettre quelque temps à s'user. Mademoiselle, à tout hasard, tient en réserve des consolations: c'est mademoiselle de Noailles, qui servirait, si elle était agréée, les intérêts innombrables et divers de sa famille; c'est la petite marquise d'Antin, dont l'état de veuvage diminuerait peut-être, avec le degré du péché, les scrupules de Louis XV. Celui-ci reste insensible aux plus pressantes avances; il se rattache de plus en plus à la bonne créature que Richelieu appelle « Sainte Mailly »; il lui fait faire un petit appartement, au second étage de ses cabinets tout à côté de chez lui, et les soupers qui s'y donnent gardent longtemps un ton de décence et de mélancolie.

Est-ce le souvenir de madame de Vinti-

mille qui attire le Roi vers la plus jeune de ses sœurs, cette madame de la Tournelle, qu'il doit faire un jour duchesse de Châteauroux? Est-ce, comme s'en vante Richelieu, le simple choix de ce roué de marque, habitué à appareiller les caractères? Il faut sans doute cette double influence pour accorder la timidité de l'un aux altières prétentions de l'autre. La beauté hautaine de madame de la Tournelle est faite pour en imposer au Roi. C'est, de toutes les sœurs, celle qui a les traits les plus réguliers et qui montre le mieux, en toute sa force, ce sang de Nesle, pour lequel le Roi garde un goût si étrange. Celle-ci se donne à lui sans l'aimer et plus par orgueil que par ambition. Plus avisée que sa sœur Vintimille, aucun partage ne saurait lui convenir et c'est la place tout entière de madame de Mailly qu'elle demande. Elle songe qu'une Montespan n'eût pas accepté l'esclavage secret d'un cœur sans l'honneur de le gouverner aux yeux de tous. Aussi, quand Richelieu s'aperçoit que le Roi est lassé de l'ancien amour, la négociation qu'il ouvre avec madame de la Tournelle se traite comme une affaire diplomatique.

Les conditions de la chute sont débattues

avec d'autant plus d'âpreté du côté de la dame qu'il y a, paraît-il, à sacrifier un attachement pour le jeune comte d'Agénois, celui qui sera un jour le duc d'Aiguillon, ministre de la dernière maîtresse. Après la signature des préliminaires, les faveurs que réclame une impatience savamment excitée, le plus froid calcul les marchande et les retarde. La première exigence, en attendant la déclaration publique, est que madame de Mailly sera renvoyée de la Cour. Le Roi ne tient plus à elle que par un reste d'habitude et par la difficulté de se détacher d'une affection si humble, si tenace et qui se satisfait de si peu. La rupture est cependant signifiée, et avec une dureté impitoyable, qu'irritent malhabilement les supplications et les sanglots. Le petit appartement doit être fermé : « Vous pouvez emporter vos meubles, madame », ajoute le maître. C'est encore Richelieu, l'ami indispensable en de telles occurrences, qui se charge de conduire la délaissée à Paris, chez les Noailles, et qui est témoin des premières folies de sa douleur. Madame de Mailly trouvera au confessionnal du Père Renaud des conseils meilleurs. Elle refusera toujours de revenir à la Cour ; l'on n'y saura plus tard

que par ouï-dire sa pauvreté, son repentir, sa conversion sans aucun éclat, à la fin de sa courte vie, et la chrétienne humilité qui la console de l'humiliation.

La Reine avait pardonné déjà à madame de Mailly, avant de savoir qu'un même abandon leur ferait une destinée commune. Un instant cependant on avait pu croire qu'elle s'était préparé la plus raffinée des vengeances. Ce fut lorsque madame de la Tournelle demanda et obtint une place de dame du palais, peu après l'autre sœur, madame de Flavacourt, à qui madame de Mailly, par imprudente générosité, avait cédé la sienne. « La Reine, raconte la duchesse de Brancas, au lieu de ne marquer que de l'obligeance lorsque le Roi la fit prévenir sur la nomination de madame de la Tournelle, en parut contente et le fit assurer qu'il lui serait agréable. Pour s'expliquer cela, on disait que la Reine, ne pouvant plus compter sur le cœur du Roi, n'était pas fâchée de préparer une rivale à madame de Mailly, qui le lui avait enlevé lorsqu'elle pouvait se flatter de le conserver plus longtemps ; et qu'elle espérait ainsi forcer le Cardinal à quitter la Cour

de dépit et le voir mourir encore plutôt de chagrin que de vieillesse. » Il est difficile de croire à de tels sentiments chez Marie Leczinska. Sa résignation est maintenant sans réserve. Toute sa pensée envers les sœurs de Nesle, dont le Roi s'obstine à l'entourer, est dans les mots qu'elle écrit à Fleury à propos de l'une d'elles : « J'ai appris que madame de Mailly cède sa place à madame de Flavacourt. Si le Roi le trouve bon, je le trouve très bien aussi... D'ailleurs le Roi est le maître. »

Quant au vieux Cardinal, qui a eu pour elle tant d'onctueuses paroles et de méchants actes, elle a renoncé à souhaiter son départ. Elle sait qu'il faudra la mort pour l'arracher du pouvoir, auquel se cramponnent ses quatre-vingt-dix ans. Parmi tant de gens qui escomptent depuis des années cet événement, elle est la seule à ne pas le désirer, car elle n'a plus aucune réparation à en attendre. Voici le dernier billet que le vieillard reçoit d'elle et qui, en vérité, ne révèle pas des desseins bien noirs : « Je n'ai point envoyé hier, mon cher Cardinal, savoir de vos nouvelles, en ayant appris d'ailleurs, et l'on m'a assurée que vous étiez mieux. Je le souhaite assurément de tout mon cœur. Votre lettre d'avant-

hier m'a fait bien de la peine. Elle me fait voir combien vous vous chagrinez. Tâchez, s'il se peut, d'éloigner tout sujet de peine de vos idées. Il est vrai que la chose n'est pas aisée dans le temps où nous sommes, et je sens l'inutilité de ce conseil... Il est sûr que votre santé a besoin de repos. Je ne puis qu'être très fâchée d'être si longtemps sans vous voir. Je me flatte pourtant que ce ne sera pas long; je le désire beaucoup et votre retour me fera un sensible plaisir. » A ces bons procédés, invariablement gracieux, le Cardinal répond assez mal. La dernière action de sa vie est encore une vexation pour la Reine. Elle souhaite d'avoir pour chancelier le mari d'une femme qui a sa confiance; Fleury, sans lui en rien dire, se fait accorder par le Roi la faveur de vendre lui-même cette charge, pour en employer le prix à doter une de ses petites-nièces. S'il n'était mort à point, Marie n'aurait pu faire nommer dans sa maison le chancelier de son choix, M. de Saint-Florentin.

Il arrive enfin, ce dénouement d'une comédie languissante. Au mois de janvier 1743, après beaucoup de vaines alertes, c'est le fris

son de la bonne fièvre qu'annoncent les nouvellistes. Le Roi interrompt un séjour à Choisy avec madame de la Tournelle, pour aller trois fois de suite visiter, dans sa maison d'Issy, le vieux ministre qui s'éteint. La Reine s'y rend de Versailles, accompagnée de la maréchale de Villars ; le Dauphin lui-même, conduit par M. de Châtillon, va contempler les belles mains amaigries de l'Éminence et recevoir de cette bouche toujours éloquente le plus édifiant discours sur la vanité des grandeurs humaines. Le Cardinal, aux approches de sa fin, ne perd rien de la tranquillité de son âme. On sait qu'il meurt sans être devenu riche, après avoir gouverné près de dix-huit ans, et s'il a trop longtemps rempli la scène du monde, il la quitte du moins assez noblement.

Pendant les semaines qui précèdent la délivrance définitive, la Cour, traversée d'intrigues diverses, se demande qui héritera de ses places, qui sera grand aumônier de la Reine, qui aura la surintendance des postes et la Feuille des bénéfices, qui surtout prendra l'oreille du Roi. C'est une lutte furieuse entre les partisans de l'exilé de Bourges, Chauvelin, ceux du maréchal de Belle-Isle, ceux du car-

dinal de Tencin ; M. de Richelieu lui-même compte les siens.

Quand la mort a été annoncée au Roi : « Messieurs, aurait-il dit, me voilà donc premier ministre ! » Et ce mot court dans le public, qui s'écrie, parodiant une vieille formule : « Le Cardinal est mort : vive le Roi ! » En réalité, Louis XV est plus embarrassé que ravi des responsabilités qui lui incombent. Il n'avait point senti le joug d'un homme qui possédait son estime avec son affection. Quelques jours plus tard, le maréchal de Noailles lui remet une longue lettre de Louis XIV, confiée par celui-ci à madame de Maintenon aux derniers temps de sa vie et destinée à être lue par son jeune successeur, au moment où il la pourrait entendre. C'est une sorte de testament politique, reconnaissant des fautes et des erreurs, indiquant une méthode de gouvernement et recommandant, pour le bien de l'État, d'éviter toujours de prendre un premier ministre. S'il en doutait encore, Louis XV saurait, par la remise de cette lettre, que l'heure est venue où l'on pense qu'il va régner par lui-même. Il remercie le maréchal en le faisant entrer au Conseil, mais ne change rien dans son ministère : il garde les

hommes de Fleury et, selon les apparences, au lieu d'un seul plusieurs le mènent.

Après quelques jours d'efforts, de paquets ouverts, d'affaires discutées devant lui, sa paresse invincible le ressaisit. Cette paresse, à laquelle les plaisirs ajoutent une prédisposition physique, lui fait du moins rechercher les honnêtes gens, « parce que les gens faux vous tournent et que c'est un travail d'être en garde ». S'il y a des uns et des autres parmi les secrétaires d'État, qui siègent autour du tapis vert du Conseil, ils savent être d'accord pour le moment, ayant à résoudre des questions difficiles et à préparer le royaume à la guerre qui se rallume. Chacun d'eux se flatte de durer et prend ses mesures ; cependant les plus avisés n'ignorent point qu'ils sont à la merci d'une pensée secrète de leur maître, d'une impression que rien ne révèle et dont l'effet, longtemps après, éclatera.

Tout trompe dans le caractère de Louis XV. La reine Marie s'est montrée d'âme trop simple pour le pénétrer ; de plus habiles qu'elle y seront pris sans cesse. Ni les ministres, ni les maîtresses ne pourront se vanter de connaître le Roi, encore moins de le diriger. Ses

volontés rares et subites étonnent et déconcertent. Loin d'être flottant, comme on le croit, il est au contraire très résolu, mais caché. Ses beaux yeux, caressants et doux, l'aident à maintenir cette dissimulation de toutes les heures devenue son arme et sa défense. S'il est d'aspect patient et écouteur, s'il parle peu et ne formule presque jamais ses ordres, le fond reste dominateur et violent. Louis XV est plus absolu encore que Louis XIV. Plus que lui, il est « impénétrable et indéfinissable » et l'on peut s'effrayer de la force dont il dispose pour le mal. Investi d'un pouvoir sans contrepoids et sans contrôle, maître de la vie et de l'honneur de ses sujets, gâté par des conseils complaisants ou vils et livré à la sensualité envahissante, qu'adviendrait-il du Roi, s'il n'y avait en lui, oubliée sans doute mais ineffacée, la règle chrétienne du devoir? Elle seule peut-être empêche la corruption complète et le triomphe impénitent de l'égoïsme. Sans elle, le chemin qui mène des passions au vice serait parcouru d'un pas plus rapide; sans elle, plus tard, ce vicieux deviendrait un monstre.

CHAPITRE IV

LA BONNE REINE

C'est une tradition de l'art français de multiplier l'image royale, et les artistes de chaque époque, sculpteurs et peintres, s'y essaient à l'envi, les meilleurs tenant à honneur d'en tirer un chef-d'œuvre. Louis XV a été peint par les maîtres principaux de ce XVIIIe siècle, dont son règne emplit plus de la moitié : Rigaud, Parrocel, les Van Loo, Nattier, La Tour, jusqu'à Drouais aux dernières années, ont transmis à la postérité, suivant leurs forces et leurs talents, ces traits réguliers et délicats, derrière lesquels l'âme se dissimule. Aucun de ses portraits ne révèle entièrement le caractère du Roi, si dificile à démêler à son entourage même. Ceux de Marie Leczinska, au

contraire, qu'ils soient officiels ou familiers, flatteurs ou sincères, disent tous et presque également bien ce qu'il nous importe de connaître d'elle ; dans ses yeux limpides et francs transparaissent toujours sa simplicité, sa réserve, sa bonté, et il n'est pas un de ses peintres qui n'ait cherché à les exprimer.

A Tocqué, cependant, elle n'a montré que l'extérieur de sa vie royale, la représentation et le grand habit. C'est une simple commande officielle, faite en 1740 par la Direction des Bâtiments, la grande toile destinée à être reproduite par les copistes du Cabinet du Roi pour être offerte aux cours étrangères ou envoyée aux ambassadeurs avec celui du souverain. Malgré l'artifice du décor et le déploiement fastueux du velours bleu doublé d'hermine, le peintre s'est complu à la physionomie de son modèle. Il n'oublie point ce qui reste de charme à la femme de trente-sept ans, qui n'a jamais été jolie, s'est trouvée mère neuf fois et vient de renoncer à être heureuse. Mais toute la virtuosité du bon costumier se donne carrière dans la richesse des branchages, des fleurs et des rinceaux brodés de la robe royale. C'est une de ces merveilleuses étoffes pour lesquelles Marie Leczinska avait un goût

si vif et que lui reprochaient quelquefois sa piété et son esprit d'ordre. Il convenait au Roi que les plus belles fussent réservées à la garde-robe de la Reine, et l'on sait que les tisseurs de Lyon et de Tours exécutaient d'abord pour elle les plus somptueux de leurs dessins.

La toile de Tocqué est du temps de madame de Mailly ; celle de Carle Van Loo, sept ans plus tard, date du triomphe de madame de Pompadour. Le nouvel artiste a évité, par sa composition vraie et brillante, les conventions de l'œuvre officielle. Le manteau fleurdelisé s'y dissimule et la robe blanche étale, sans en rien laisser perdre aux yeux, la délicieuse fantaisie des ramages d'or et des nœuds d'argent. La main gauche tient l'éventail, la droite une branche de jasmin prise au vase de cristal posé sur la table. A côté de l'inévitable couronne, un buste assez fier présente le profil de Louis XV, et le petit chien de la Reine, un ruban rose au cou, achève de donner à son portrait un aspect aimable et presque intime. Elle est encore dans son intérieur et le sourire nous dit qu'elle s'y trouve mieux que partout ailleurs. Dans un instant, on la verra tout autre, infiniment plus imposante et plus grave ; elle réalisera ce que dit d'elle,

parmi ses louanges, le président Hénault : « Cette même princesse, si bonne, si simple, si douce, si affable, représente avec une dignité qui imprime le respect et qui embarrasserait, si elle ne daignait pas vous rassurer. D'une chambre à l'autre, elle redevient la Reine et conserve dans la Cour cette idée de grandeur, telle qu'on nous représente celle de Louis XIV ». N'est-il point curieux que ce soit la petite Polonaise qui évoque le mieux à Versailles la majesté du grand règne ?

Les vrais peintres de Marie Leczinska sont La Tour et Nattier. Seuls ils l'ont vue dans son intimité, l'ont regardée vivre et lui ont inspiré assez de confiance pour qu'elle leur accordât de bonne grâce les vraies séances de pose familière et sincère. La Tour, avec son génie indépendant, son esprit et ses boutades, a dû amuser la Reine et lui plaire. Elle s'est placée devant ses pastels tout à loisir, en simple fanchon de dentelle, ayant jeté sur ses épaules un mantelet de chambre ruché et fanfreluché. C'est la toilette des femmes du temps qui ont quitté le rouge et ne cherchent plus à séduire que par leur esprit.

Le bon La Tour a subi quelque honnête enchantement, car aucun de ses modèles, ni

la grande marquise, ni la belle Camargo, ni même mademoiselle Fel, ne paraît l'avoir mis en meilleure humeur. Il a marqué, d'un crayon respectueux mais fidèle, les yeux irréguliers, les paupières plissées légèrement, et ce petit nez au spirituel retroussis, qui n'a rien, à vrai dire, de l'idéal du grand siècle. Qu'on ne s'étonne pas de trouver cette image de la reine Marie exactement transportée dans le tableau de Carle Van Loo ; le livret du Salon, où celui-ci expose au public sa toile somptueuse, nous apprend que « la tête est prise d'après celle qui a été peinte au pastel par M. de la Tour ». La Reine a jugé inutile qu'on refît ce qui avait été si bien réussi ; elle a pensé qu'il suffisait de recopier l'œuvre d'un artiste aussi parfait et qu'aucun désormais ne rendrait mieux les traits essentiels de son visage, les yeux de malice et les lèvres de bonté.

Elle n'a fait qu'une exception, et très heureuse, en faveur du peintre de ses filles, Jean-Marc Nattier. Mesdames se montraient toutes enchantées d'un maître pour qui aucune femme, suivant son mot, n'était dépourvue de charmes. La Reine, tenant compte à Nattier de lui avoir fait connaître celles de ses enfants

qu'on élevait loin d'elle, consentit à poser pour lui une fois encore. Ce devait être la dernière, sa coquetterie n'ayant pas voulu vieillir pour la postérité au delà de l'an 1748. Elle imposa au peintre d'abandonner pour elle le travestissement mythologique où il excellait et qu'on mettait alors partout. Elle avait elle-même suffisamment sacrifié au goût de l'époque : Guillaume Coustou l'avait, dans sa jeunesse, sculptée en Junon et l'on voyait cette statue dans le parc de Versailles, en face d'un Louis XV en Jupiter assez galant. Le peintre Galloche l'avait représentée en « Aurore sortant du sein de Thétis », fade allégorie placée quelque temps dans son cabinet, puis envoyée aux greniers de la Surintendance.

Nattier n'eût pas mieux demandé que d'installer à son tour la reine Marie dans un coin de son Olympe, sous la forme de déesse qu'elle eût choisie, et sans doute se plaignit-il qu'on l'empêchât de perpétrer un chef-d'œuvre. Il doit pourtant à l'exigence de son modèle d'avoir atteint, pour une fois au moins, les sommets du grand art. La fille de Nattier raconte, en ses Mémoires, que son père « ne put sortir de la simplicité dans l'exécution de ce tableau, parce qu'il avait reçu l'ordre ex-

près de la Reine de ne la peindre qu'en habit de ville ». Les séances ont été données dans la grande chambre à coucher de Versailles, où l'œuvre est placée aujourd'hui. L'habit de ville est une robe rouge bordée de fourrures, parfaitement simple et de plis exquis ; une « marmotte » de dentelle noire est posée sur un bonnet dont la dentelle blanche se répète aux manches et au corsage. En cet ajustement familier, la Reine feuillette sur une console le livre ouvert des Évangiles. On oublie ce qui peut rester de convenu dans la composition, tant la pose du personnage a de naturel et d'expression, tant la femme, qui achève sa lecture pieuse pour écouter Moncrif ou Tressan, se révèle attachante et bonne, de cette bonté qui connaît la vie et qui naît de la souffrance.

Les arts devaient bien traiter Marie Leczinska, car elle les aimait d'un sincère amour. Celui qu'elle leur témoigna et la forme d'hommage qu'elle leur rendit la mettent à part parmi nos reines. Marie-Antoinette, sur ce point comme sur tant d'autres, lui demeure fort inférieure et n'eut ni sa compétence ni son goût. La fille de Stanislas mérite même

une place parmi les artistes amateurs, car elle a su tenir le crayon et le pinceau. Avant que la marquise de Pompadour s'en avisât, elle a contribué pour sa part à relever la condition des artistes, en participant en quelque manière à leurs travaux. Elle choisissait ceux qui décoraient ses appartements ; elle imaginait pour eux des compositions, leur indiquait son avis avec justesse, l'imposait au besoin avec une autorité point trop indiscrète.

C'est elle évidemment qui a donné à Charles Coypel les motifs des tableaux de *l'Ange gardien qui enlève au Ciel Madame Troisième* et *l'Apothéose de Monseigneur le duc d'Anjou.* Elle le faisait travailler sans cesse à ces sujets religieux qui l'intéressaient plus que les autres et dont elle remplissait ses cabinets intérieurs: *La Salutation angélique*, *Sainte Geneviève en bergère*, *Sainte Thais dans sa cellule*, *Sainte Eustochie lisant au pied d'un arbre à l'entrée de son monastère.* Après la mort de Madame Henriette, elle lui commandera, pour l'oratoire qu'elle a chez les Carmélites de Compiègne, le portrait d'une pénitente du désert, qui reproduira les traits de sa fille. A Versailles, Natoire décore les bains de la Reine de scènes plus profanes tirées des poésies pas-

torales de M. de Fontenelle; mais Vien peint pour elle, sur des instructions tout à fait précises, *Saint Thomas apôtre prêchant les Indiens* et *Saint François-Xavier débarquant en Chine*. On sent ici l'affection qu'elle porte aux œuvres des Missions étrangères, dont elle lit passionnément les relations ; on voit en même temps, à sa façon de juger et de discuter les esquisses de tous ces peintres, qu'elle est familière avec leur art.

Le maître qu'elle voulut pour ses leçons de peinture fut Oudry. La faveur qu'il avait eue d'exposer ses ouvrages à Versailles, dix-huit mois après le mariage royal, lui avait valu l'admiration de la jeune souveraine. Le *Mercure* racontait ainsi cette exposition : « Le dimanche 10 mars (1727), le sieur Oudry fit porter à Versailles vingt-six tableaux de sa composition, parmi lesquels il y en avait un de quinze pieds de long, deux de onze, etc., qu'il plaça le matin dans trois pièces du grand appartement du Château. Le Roi et la Reine virent ces peintures avec beaucoup de satisfaction et s'y amusèrent longtemps : le Roi voulut même les revoir l'après-midi. Avec l'applaudissement de Leurs Majestés, le sieur Oudry eut encore la satisfaction de recevoir

ceux de toute la Cour, qui était extrêmement nombreuse ce jour-là. On lui a ordonné cinq tableaux pour le cabinet de la Reine. » L'artiste avait alors quarante ans, l'âge où un peintre, suivant les habitudes de l'époque, pouvait commencer à se faire connaître et sortir du rang. Louis XV lui fit peindre ses chiens et ses chasses, et Marie Leczinska ne cessa guère de l'employer. Lorsqu'il eut la commande des dessus de porte de l'appartement du Dauphin, qu'il tira de ses compositions sur les *Fables de La Fontaine*, le prince lui demanda pour son cabinet un tableau champêtre dont il « dicta » le sujet et fit faire l'esquisse devant lui. L'aimable toile de *la Ferme*, peut-être à cause de cette collaboration de son fils, plut assez à la Reine pour qu'elle la voulût copier elle-même. Sa copie, fort retouchée par une habile main, a été fièrement signée : *Marie Reine de France fecit 1753*. Un cadre somptueux et singulier, surchargé de sculptures, feuillages, oiseaux, serpents, et qui ne coûta pas moins de soixante louis, fut exécuté par les soins du président Hénault, Marie ayant désiré offrir l'œuvre au Roi.

Son travail le plus considérable fut la décoration d'un de ses petits cabinets de Ver-

sailles, le « Cabinet des Chinois », qu'ornaient une quantité de porcelaines de Chine et du Japon, et de très beaux meubles de laque. Les panneaux, où elle peignit des Jésuites et des Chinois, furent légués par son testament à la comtesse de Noailles, sa dernière dame d'honneur, plus tard duchesse de Mouchy, et sont aujourd'hui au château de Mouchy. Les Noailles regrettèrent quelque peu l'admiration qu'ils avaient prodiguée de son vivant au talent de leur Reine, car ils évaluèrent à dix mille livres la dépense du pavillon qu'ils devaient ajouter à leur hôtel de Paris, pour placer dignement des peintures dont le seul mérite, disaient-ils, était l'origine. M. de Marigny leur fit donner en dédommagement les boiseries, les glaces et les meubles qui garnissaient la pièce, et la dame d'honneur put rétablir chez elle, dans l'état où elle l'avait vu à Versailles, le « Cabinet des Chinois ». Elle eut soin, paraît-il, de mentionner dans l'inscription, avec la donation de la Reine, « l'innocent mensonge de cette bonne princesse ».

On peut croire, en effet, que Marie Leczinska se faisait aider pour ses œuvres d'art, plus encore que Stanislas pour ses traités de

morale. Il y avait un peintre de profession attaché au pinceau royal et qui ne le laissait point s'égarer. Il faisait le paysage des pieux sujets que la Reine destinait à ses amis, traçait au crayon les personnages et peignait même les figures et les chairs ; elle se réservait les draperies et les petits accessoires. Chaque matin, elle travaillait dans son « laboratoire », sous les yeux du maître qui préparait sa palette, garnissait son pinceau, lui indiquait point par point où il fallait poser la couleur. Elle avouait, d'ailleurs, de la meilleure grâce du monde, le rôle de celui qu'elle nommait elle-même son « teinturier », toute fière de pouvoir dire quelquefois qu'il n'avait pas tout fait. Elle annonçait en ces termes un tableau de sainteté à son président : « Geneviève est vernie aujourd'hui et part demain pour vous aller trouver. Ayez attention de lire ce qui est écrit sur l'arbre. Je suis bien aise de vous dire que mon teinturier n'y a que très peu de part et que tout est *presque de ma main*, la figure surtout, ciel, lointain et l'ovale. » Elle se faisait sans doute illusion, même pour sa Sainte Geneviève, mais n'avait pas tort de penser que le vrai mérite de ces ouvrages était que l'amitié y eût travaillé.

L'amitié tient une grande place dans la vie de Marie Leczinska et la repose des charges de la représentation royale, qu'elle supporte si fidèlement. La femme mérite d'être accompagnée dans son intérieur. Dans ses « petits cabinets» décorés de sculptures par Verberckt, de vernis par Martin, et si différents par leur usage de ceux de son mari, elle s'entoure de ces objets d'art délicat dont la mode du siècle multiplie la charmante inutilité ; elle réunit autour d'elle ses souvenirs préférés, ceux de Stanislas et de la Pologne ; elle y colorie des estampes religieuses, y imprime de petites images à distribuer ou des pensées édifiantes. Ses guéridons de palissandre sont toujours chargés de broderies pour les églises et de vêtements pour les pauvres gens. Mais c'est surtout l'asile de l'intimité et le sanctuaire de la causerie. Le plus doux plaisir de la Reine, celui dont elle ne se prive que par mortification héroïque, c'est la libre conversation, dans un cercle aimable et spirituel, où l'étiquette disparaît devant une familiarité du meilleur ton.

Son petit salon réunit parfois une élite de gens d'esprit qui en célèbrent le bon accueil. On y voit le président Hénault, voué à l'étude

par ses fonctions et à la société par ses goûts, qui porte sur son visage large et souriant les qualités pour lesquelles la Cour et la Ville le recherchent. Les soupers qu'il donne sont fameux et l'on soupe chez la marquise du Deffand pour l'y rencontrer. On apprécie la solidité de son commerce et les grâces de sa conversation. Sérieux juriste et historien, il est aussi « l'homme du monde qui sait le plus dans tous les genres, au moins dans les genres agréables et utiles à la société » ; il a « le talent de paraître s'occuper avec plaisir, et même avec passion, de ce qu'il sait plaire à ses amis », et se fait pardonner son érudition par sa galanterie, ses petits vers et son zèle à rendre service. Impétueux dans ses disputes toujours courtoises et dans ses admirations vite calmées, « on voudrait, écrit une de ses amies, que son empressement pour plaire fût moins général et plus soumis à son discernement ».

M. de Maurepas cherche moins à plaire qu'il n'y réussit. Parlant beaucoup, décidé sur tout, il traite légèrement les grands objets et sérieusement les bagatelles. Rien ne sert mieux un gentilhomme auprès des femmes et des princes. Maigre et noble dans sa haute

taille, avec son teint pâle et son menton pointu, il a la verve gaie, quoique rarement bienveillante. Il ose apporter chez la Reine l'énorme médisance du temps, car il excelle à ce jeu de faire oublier que l'homme qu'on déchire est « le prochain ». Il est le courtisan le mieux informé des nouvelles et le plus habile à y broder, avec toutes les délicatesses de la langue, le détail piquant qui les embellit et les défigure. Il a tout vu, tout lu, tout su et de tout s'est moqué. C'est un esprit fort sans consistance, de ceux qui deviennent dévots avec le temps, aussi roué que son grand ennemi Richelieu, mais frivole jusque dans son libertinage secret et ses parties de débauche. Rompu aux choses de la politique, qu'il a abordée tout jeune et comme par droit de naissance, installé dans le ministère à vingt ans, doyen du Conseil à trente-cinq, il est capable et presque incomparable dans toutes les petites choses du gouvernement. Il ignore ce qu'est un échec d'ambition ; il est arrivé à se faire craindre et même à se faire aimer, et l'on admire en lui un optimisme que rien n'ébranle et que l'amour, murmure-t-on, ne dérange point.

Officier de belle prestance, écrivain coquet,

aussi goûté des cabinets de Versailles que de la cour de Lunéville, dont il sera un jour l'ornement, le comte de Tressan a été introduit auprès de la Reine par « la sainte duchesse », madame de Villars. Elles s'amusent l'une et l'autre à lui faire rimer des cantiques et des traductions de psaumes, en expiation de profanes poésies, que leur dévotion ne les empêche pas de savourer. La haute piété ne sied guère au beau lieutenant des gardes du corps ; il écoute avec respect les sermons qu'on lui fait chez la Reine, mais n'en va, dit-il, que « son petit train ». Comme les sociétés du temps ont la manie des surnoms, celui de « Petit Train » lui est resté. Ses hardiesses de langage n'offensent jamais le bon ton et, s'il tient un propos risqué, l'état militaire vaut au coupable des trésors d'indulgence. Ainsi ce favori des belles comme des moins belles partage son aimable vie entre la Cour et l'armée ; il y brille également par des qualités différentes et ses lettres, ingénieusement tournées et lancées à bonne adresse, montrent qu'il possède, entre tous ses talents, celui de ne se laisser jamais oublier.

Un simple écrivain a été accueilli par Marie Leczinska dans une intimité égale et, pour le

rapprocher d'elle, elle l'a fait nommer son « lecteur ». C'est que le sieur Paradis de Moncrif, qu'accompagne sa petite gloire un peu ridicule d'historien des *Chats*, d'« historiogriffe », suivant un mot du temps, est aussi et surtout le théoricien du *Moyen de plaire*. Personne n'a plus d'autorité que lui pour mettre en leçons cet art particulier, où la nature l'a préparé à passer maître. Fils d'un secrétaire du Roi, qui a « manqué », comme on dit, et laissé ses enfants dans la misère, Moncrif a fait oublier ces fâcheuses origines, s'est élevé du grimoire à la bourgeoisie, puis aux gens de condition et aux princes. Partout il s'est rendu indispensable, et chez la Reine, où son coin de salon est marqué, on l'appelle « le Fauteuil ». Très soigné de sa fine personne, ayant toujours la perruque la mieux arrangée et la mieux poudrée, il fait métier d'écrire dans la matinée et voit du monde le reste du jour. C'est un philosophe parfaitement agréable à fréquenter et à nourrir, de ceux à qui l'on paierait pension pour les avoir de compagnie, à la ville ou à la campagne, et sans lesquels un cercle du temps, même à Versailles, serait incomplet. Au reste, circonspect et doux, toujours de votre avis, y

ajoutant même, « vous ne lui feriez pas dire du mal de la lune, de peur de s'attirer des affaires » et de compromettre sa délicieuse carrière d'académicien complaisant et choyé.

Maurepas, Hénault, Tressan, Moncrif font tous profession d'esprit et sont jugés supérieurs en ce siècle où l'art de la conversation est le premier. Les autres familiers de la Reine ont moins d'éclat, mais ne lui sont pas moins attachés. En octobre 1742, elle perd le fidèle Nangis, son chevalier d'honneur, qui l'entourait d'un culte passionné et des fadeurs d'un sentiment auquel, tout vieux qu'il fût, elle ne se montrait point insensible. C'étaient les façons de l'ancienne Cour, celles qui avaient valu au maréchal, au temps jadis, les bonnes grâces de la duchesse de Bourgogne. La Reine sentait, sous les galanteries un peu surannées, une affection profonde et sûre, et sa mort a été pour elle le plus grand deuil d'amitié qu'ait porté son cœur. Pendant des mois, elle n'a pu parler de lui sans pleurer, et elle a cessé d'habiter certaines pièces de son intérieur, parce qu'on voyait de là « les fenêtres du pauvre Nangis ». Elle s'est attachée aux Broglie, en souvenir du défunt qui les aimait;

et, comme l'abbé de Broglie est venu à la Cour pour soutenir les intérêts de son frère le maréchal, c'est lui qu'on voit longtemps, chaque soir sur les dix heures, donner la main à la Reine pour la conduire chez madame de Villars et, vers minuit, pour la ramener.

Plus tard, c'est chez la duchesse de Luynes que Sa Majesté passe le plus souvent ses soirées. Son intimité est ici singulièrement étroite : elle y soupe, en un an, cent quatre-vingt-dix-huit fois ; elle y joue ses éternelles parties de cavagnole, où l'excellent bailli de Saint-Simon se dévoue pour lui tenir tête ; elle y cause surtout, à cœur ouvert, avec ceux qu'elle appelle « ses honnêtes gens », le duc de Luynes, le cardinal et cette fidèle dame d'honneur, qui n'avait point été nommée de son choix et qui est devenue pour sa maîtresse, d'abord en défiance, l'amie indispensable. La duchesse de Luynes est sensible à l'amitié, généreuse, discrète, de jugement droit : elle ne connaît aucune passion trop vive, mais toutes les passions douces, qui font le charme d'une vie et le bonheur d'un entourage. Si elle s'avoue très attachée par goût à la Cour, à la représentation et aux hon-

neurs de la grande charge qu'elle remplit, elle est incapable d'y rien sacrifier de sa dignité et de sa noble franchise. La Reine et la première dame de sa maison sont donc nées pour s'entendre en beaucoup de choses, et cette affection simple et cordiale, que montrent les lettres de l'une et de l'autre, vient de l'accord de leurs caractères. Madame de Luynes toutefois est étrangère à la médisance, qui la blesse, et à l'ironie, qu'elle ne comprend point, tandis que la Reine, d'esprit plus alerte et plus malicieux, est assez capable de pratiquer ces défauts pour en goûter ensuite le repentir.

La grande politique serait apportée chez la Reine, si elle ne s'en défendait prudemment, par un homme en qui elle a pleine confiance. Le comte d'Argenson, dont son frère aîné, le marquis, envie si longtemps l'heureuse carrière, dirige ce grand département de la Guerre, qui dispose de l'élévation ou de la ruine de la noblesse. Esprit froid et résolu, attaché à son métier de ministre et le faisant bien, M. d'Argenson passe pour un habile homme, qui n'oblige qu'à bon escient et pourvoit à sa sûreté propre en s'occupant du

bien de l'État. On le voit pourtant fort désintéressé dans son dévouement pour la Reine, qui ne peut servir à rien, ni à personne. Celle-ci l'attire chez elle, le retient pendant des heures, l'appelle « Cadet » : « Vous êtes charmant, charmant, charmant, lui écrit-elle un jour. Si l'on mettait les saints dans le calendrier de leur vivant, je serais ravie d'y voir saint Cadet. » Cette affection vient de loin : on n'a jamais oublié que M. d'Argenson a parlé à la Cour, le premier, de l'humble jeune fille de Wissembourg, qu'il avait vue à son retour d'une mission conjugale remplie à Bade pour le compte de la maison d'Orléans. Les souvenirs de ce temps-là sont les plus chers à la femme qui vieillit et ceux auxquels elle revient le plus volontiers.

En même temps que le comte d'Argenson, Fleury, dont ce fut un des derniers actes, a fait entrer au Conseil le cardinal de Tencin ; c'est aussi un fidèle du salon de Marie Leczinska, chez qui son habit et son brillant esprit lui assurent des égards particuliers et un bon auditoire. Sans doute elle ignore, ou veut ignorer, les bruits fâcheux qui courent sur ce prélat, dont une sœur plus qu'intrigante a fait la carrière et qui, même en un

temps où l'on n'est pas exigeant sur ce chapitre, montre vraiment peu de piété pour un homme d'église. La Reine n'aime point qu'on parle légèrement de ces soutanes légères; mais elle se sent plus à l'aise avec les bons évêques des provinces, qui ont l'habitude de la résidence et qui ne viennent à la Cour que pour les vrais intérêts de leur diocèse. Ce sont ceux vers lesquels se tournent sa confiance et son cœur, parmi ce clergé de France, si mal gouverné, qui compte encore cependant un certain nombre de pasteurs selon l'Évangile.

Il en est un surtout qu'elle met tous ses soins à retenir à Compiègne pendant les voyages. c'est l'évêque d'Amiens, vieillard tout de charité et de dévouement, un peu lassé par l'âge, fort gauche dans l'habit court qui est d'étiquette auprès du Roi, mais sachant dire sans embarras les vérités fortes. La Reine aime cette franchise apostolique et l'encourage. Il ose censurer devant la famille royale ce qu'il y a de choquant autour d'elle dans certains usages de religion et dans les habitudes du clergé courtisan : « Je crois, mon vénérable, lui dit un jour la Reine, que vous devez voir dans notre Cour bien des abus

qui échappent à nos yeux profanes.— Celui qui me frappe le plus, répond le prélat, c'est de m'y voir moi-même goûtant la consolation auprès de Votre Majesté, au lieu d'être occupé à la répandre parmi mes pauvres diocésains. — Et l'habit court? reprend M. le Dauphin. Croyez-vous que M. d'Amiens ne l'ait pas sur le cœur? — Il est vrai, Monseigneur, dit celui-ci, que j'ai sur le cœur et que je trouve bien indigeste que l'on nous fasse déposer, de par le Roi, l'habit que nous portons de par Dieu. » L'estime que Louis XV a pour ce saint homme va jusqu'au respect. Quand celui-ci prend congé, le Roi se recommande à ses prières : « Sire, lui dit un jour l'évêque, je prie tous les jours pour Votre Majesté ; et c'est du fond de mon cœur, que je demande à Dieu pour Elle une grâce que je voudrais obtenir au prix de tout mon sang. — Continuez de la demander », répond le Roi, qui comprend sans peine de quelle grâce il est question.

S'il y a une vie secrète du Roi, il y a aussi une vie secrète de la Reine. Peu de personnes la connaissent, et ceux qu'elle choisit pour ministres de ses charités ignorent souvent la source

du bien qu'ils ont mission de transmettre. Les faits très nombreux qu'ensevelit dans l'ombre l'humilité de la Reine seront plus tard révélés par des récits édifiants. Il n'est pas possible de les passer sous silence, car toute la seconde partie de sa vie en est expliquée. A mesure que le mariage a pour elle moins de joies et la maternité moins de charges, Marie Leczinska s'adonne davantage à la piété, et cette piété soutient en elle une vertu qui lui fournit désormais ses occupations principales. Attachée comme elle l'est à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui naît à peine et qu'elle contribue à propager, elle semble puiser, dans cette forme surnaturelle de l'amour, des forces nouvelles de dévouement envers ces membres souffrants de Jésus que sont les pauvres. C'est peu pour elle de les secourir ; elle les aime, et d'une tendresse fraternelle. Quelle que soit l'origine de cette inclination de son âme, on peut dire qu'il n'est guère de princesses qui se soient rapprochées autant qu'elle de la souffrance des humbles gens et autant mêlées à la vie de leurs sujets malheureux.

La Reine contribue à toutes les fondations charitables de l'époque. Elle aide le curé de

Saint-Sulpice, M. Languet, à créer la maison de l'Enfant-Jésus, où sont élevées les jeunes filles pauvres et où des milliers de femmes trouvent, dans le travail qu'on leur procure, une ressource toujours assurée contre la misère. Elle soutient les œuvres des filles de Saint Vincent de Paul, et c'est par celles-ci le plus souvent que se répandent dans les quartiers misérables de Paris et les affreux hôpitaux du temps les aumônes recueillies au milieu des splendeurs de Versailles. La Reine donne pour les maisons de charité, pour les hospices, pour les officiers et les nobles indigents ; elle délivre les prisonniers pour dettes, qui sont presque toujours des innocents ; elle envoie des provisions aux couvents dénués et aux familles chargées d'enfants, dont elle fait rechercher les besoins secrets. Comme elle a le goût du détail, il y a, dans son propre appartement, un dépôt de nippes, comprenant tout ce qui est nécessaire au pauvre, depuis les langes du berceau jusqu'au linceul de la sépulture ; elle en surveille elle-même la distribution et le renouvelle en partie de ses mains, suivant l'habitude de sa jeunesse accoutumée aux ouvrages utiles et rudes aussi bien qu'aux délicatesses de la broderie.

Elle use de son autorité et de son exemple pour rappeler à la Cour les devoirs qu'il est le plus facile d'y oublier. Elle tient chez elle de véritables assemblées de charité, où les curés et les vicaires prennent la parole pour leurs œuvres, où les quêtes faites par elle ne peuvent manquer d'être fructueuses. Elle s'assujettit à voir elle-même, autant qu'elle le peut, les malheureux qu'elle veut soulager, à les écouter, à leur répondre. On l'entend se plaindre de l'importunité des quémandeurs courtisans, jamais de celle des pauvres. Dans ses visites aux églises ou aux communautés, dans ses promenades même, les gardes qui font faire place ont ordre de les laisser approcher toujours. Les loques et les béquilles se pressent autour du carrosse doré, et M. de Nangis les nomme, en plaisantant, « le régiment de la Reine ».

Ses ressources sont cependant plus limitées que la bonté de son cœur. Tout ce qu'elle donne est pris sur ses revenus personnels, qu'elle ne demande jamais d'augmenter; deux fois seulement, le Roi ayant appris que ses dettes atteignent un chiffre élevé, les paye sur sa cassette. Il arrive cependant à Marie, pour répondre à de pressantes nécessités, de

mettre à contribution son fils et ses filles, et de les réduire « à leur dernier sou ».

Le Dauphin est placé ainsi, dès son enfance, en face des réalités cruelles qu'on cache d'ordinaire aux princes et qui achèvent d'ennoblir son caractère. L'admiration qu'il a pour sa mère ne saurait être partagée par leur entourage, qui devine peu de chose de la bienfaisance exercée par eux. Les courtisans, qui voudraient arracher à la Reine des profusions à leur profit, se plaignent de la voir fort réservée sur ce point. Son grand courage peut être est d'accepter autour d'elle des visages mécontents et la réputation de n'être pas généreuse.

Chaque aumône lui coûte une privation, et ses aumônes sont infinies. Elle calcule le prix d'une robe qui lui plaît et y renonce, en disant : « C'est trop cher ; j'ai assez de robes, quand nos pauvres manquent de chemises. » Quoiqu'elle aime avec passion les bijoux, les porcelaines, les raretés, elle se prive d'en acheter, et il lui arrive de vendre celles auxquelles elle tient le plus. Elle se met en garde contre l'achat immédiat de l'objet désiré. Les marchands qui tiennent leurs étalages dans les galeries et les escaliers de Versailles savent

ses goûts et le moyen de la faire s'arrêter au passage ; mais elle s'est donné pour loi de renvoyer au lendemain l'acquisition qui l'a tentée, et le lendemain l'amour des pauvres l'a emporté sur celui des bijoux. Un jour qu'on lui en proposait un tout à fait à sa convenance, mais d'assez grand prix : « Il me plairait assez, dit-elle, mais, pour en bien juger, il faudrait mes yeux de demain. » Elle n'y pense plus, quand le bijoutier se présente à sa porte, demandant à parler à Sa Majesté : « Oh ! à coup sûr, répond la Reine, ce n'est point à ma majesté qu'il en veut, ce n'est qu'à ma fantaisie ; vous lui direz qu'elle est partie. »

De tels propos et de tels actes sont naturels chez Marie Leczinska ; ils viennent de l'idée qu'elle se forme de ses obligations et de la ferme volonté qu'elle a de ne manquer à aucune. Cette vie charitable de reine n'a point, sans doute, le piquant des aventures d'une favorite ; mais elle profite mieux à la nation et fait plus d'honneur à la royauté.

Si la charité offrait à la reine Marie des devoirs inépuisables et de véritables consolations, le mariage n'avait plus pour elle que des tristesses. Il lui était permis de penser

qu'elle avait goûté un plus long bonheur conjugal que la plupart des femmes, mais l'espoir lui semblait interdit de le voir revivre. L'expérience nouvelle que le Roi faisait de l'adultère paraissait définitive. Cette madame de la Tournelle, devenue duchesse de Châteauroux, était tout autrement établie à la Cour que ne l'avaient été ses sœurs. Dame du palais de la Reine, duchesse à brevet, comblée de pensions et riche d'amis, sa situation se trouvait inattaquable. Aussi jamais pouvoir ne fut plus affiché ; jamais favorite royale ne montra, après plus de volonté dans la conquête, plus de sécurité dans la possession. Découragée d'une lutte impuissante, qui lui avait si mal réussi, la Reine s'effaçait et affectait de se désintéresser de ces amours. Elle ne voulait rien connaître des colères que suscitaient, dans l'opinion, le choix fait par le Roi, le ton hautain de la maîtresse et la croyance générale que l'intrigue et la faveur par les femmes allaient dominer le gouvernement.

Les chansons irritées et les noëls impitoyables n'apportaient dans les cabinets de la Reine que leurs couplets les moins insolents : elle eût rougi d'en entendre d'autres. Elle

restait à la place où le Roi la reléguait, remplissant ainsi la seule obligation conjugale qu'il lui laissât, celle de la parfaite obéissance. Une seule fois un autre devoir l'appela, et l'épouse aussitôt, dans l'émoi de circonstances imprévues et graves, réclama son rôle et le prit.

Au printemps de 1744, la guerre recommençant avec l'Empereur, le bruit se répandit que Louis XV songeait à reprendre les traditions de sa race et à se mettre à la tête de ses soldats. Trois armées entraient en campagne, et une quatrième se formait, sous les ordres du comte Maurice de Saxe, qui venait d'être fait maréchal de France. Elle devait couvrir celle du maréchal de Noailles, destinée à opérer en Flandre et où le Roi était attendu. D'où venait sa décision? Suivait-elle une belle résolution de madame de Châteauroux, qui souhaitait un amant digne d'elle et souffrait avec peine qu'on l'accusât d'amollir le Roi? Louis XV obéissait-il à la fois au vaillant caprice de la favorite et aux secrets reproches de sa conscience? Il s'était, en tout cas, trop avancé pour renoncer à un projet qu'acclamaient déjà l'armée et la France en-

tière. Tout le monde autour de lui l'y poussait, depuis le vieux Noailles, qui voulait, avant de mourir, avoir combattu sous les yeux de son maître, jusqu'à Maurepas, qui se flattait de garder seul, en campagne, l'oreille du Roi, d'éloigner de lui madame de Châteauroux et de la faire oublier.

La Reine aussi le désirait, et plus passionnément que personne, autant pour l'honneur du Roi que pour les secrètes espérances que M. de Maurepas, son conseiller d'alors, lui laissait entrevoir; mais, seule peut-être, elle n'osait en parler à Louis XV ni même y faire allusion. Depuis longtemps elle ne savait plus prononcer devant lui que les paroles les plus banales et, si elle avait à lui demander la moindre grâce, elle le faisait par lettre, jamais de vive voix. Cet état singulier des rapports du Roi et de la Reine n'est marqué nulle part mieux que dans ce récit de Luynes: « La Reine vint après souper et, se trouvant entre madame de Luynes et moi, la conversation tomba sur le départ du Roi, qui occupe tout le monde. Je pris la liberté de lui demander si elle ne désirerait pas d'aller sur la frontière; elle me dit qu'elle le souhaitait extrêmement. J'ajoutai : « Cela étant, madame,

» pourquoi Votre Majesté ne le dit-elle pas au » Roi ? » Elle me parut embarrassée d'avoir à parler au Roi, et croire en même temps que le Roi, de son côté, serait embarrassé de l'écouter et encore plus de lui répondre. Enfin elle ne trouva point d'autre expédient que de le lui écrire. C'était pendant le voyage de Choisy. Nous crûmes, madame de Luynes et moi, qu'elle prendrait ce temps pour envoyer sa lettre ; mais elle nous répondit toujours que cela ferait une nouvelle de voir arriver une lettre d'elle à Choisy, qu'elle aimait mieux écrire quand le Roi serait ici ; qu'elle était dans cet usage ; que, quoiqu'elle vît le Roi presque tous les matins à son petit lever, il y avait toujours tant de monde qu'elle ne pouvait lui parler en particulier. Jeudi matin effectivement, après avoir été quelque temps chez le Roi et étant au moment de s'en aller, elle lui remit elle-même sa lettre, mais avec beaucoup d'embarras, et s'en alla immédiatement après. Je n'ai point vu cette lettre, mais j'ai ouï dire qu'elle lui offrait de le suivre sur la frontière, de quelle manière il voudrait, et qu'elle ne lui demandait point de réponse. Vraisemblablement ce dernier article sera le seul qui lui sera accordé ! »

Plusieurs jours se passent en préparatifs, sans que le départ soit déclaré publiquement. Les gentilshommes qui souhaitent de suivre le Roi lui demandent une permission, qu'il accorde ou qu'il refuse; le détachement de la Bouche qui doit marcher est désigné, ainsi que les officiers des Gardes du corps qui resteront à Versailles. Les compagnies de la Maison du Roi, gendarmes, chevau-légers et mousquetaires, commencent à partir les uns après les autres; le guet du Roi et les Cent-Suisses s'y préparent. Le 1er mai, le Roi soupe au grand couvert avec une affluence exceptionnelle; il n'est question du voyage ni avant ni après. Il entre chez la Reine au sortir de table, comme à l'ordinaire, y fait un petit quart d'heure de conversation indifférente et sort sans avoir parlé de rien, reconduit par la duchesse de Luynes, qui se hasarde à lui dire qu'elle fait des vœux pour sa santé et pour sa gloire. Il rentre chez lui, donne l'ordre pour son coucher à une heure et demie, et envoie quérir le Dauphin. Il l'entretient d'un ton ému, que le jeune homme ne lui connaît point, et le congédie pour écrire. Au coucher, il ne fait que changer d'habit et rentre dans son cabinet, où l'attend

son premier aumônier, qui le mène prier quelques instants à la chapelle. A trois heures, il monte en carrosse, avec les torches, aux degrés de la cour de Marbre. Le matin venu, la Cour apprend qu'il est parti.

Des lettres de sa main sont portées à la Reine, à Madame et à madame de Ventadour. La première répond à la prière déjà ancienne qu'il a reçue; mais quelle réponse brève et glacée! Il est bien fâché, dit-il, que les circonstances ne lui permettent pas de faire avancer la Reine sur la frontière, à cause de la trop grande dépense; il compte qu'elle demeurera à Versailles et qu'elle fera de Trianon tel usage qu'elle jugera à propos. Dans la lettre à Madame, il y a plus de tendresse et la promesse d'écrire alternativement à chacun de ses enfants. Mais c'est la bonne « Maman Ventadour » qui montre le billet le plus joli: « Ma chère maman, j'ai remis à mon départ, pour vous l'adoucir de mon mieux, à vous apprendre que c'est avec grand plaisir que je vous accorde ce que vous me demandez pour votre petite-fille, la duchesse de Mazarin (il s'agit d'une pension de deux mille écus). Priez Dieu, maman, pour la prospérité de mes armes et pour ma gloire personnelle.

J'emporte à l'armée toute la volonté possible que le Dieu des armées m'éclaire, me soutienne et bénisse mes bonnes intentions. Adieu, maman ; j'espère vous retrouver en aussi bonne santé que je vous laisse, et je vous embrasse du fond du cœur ». Marie donnerait volontiers son château de Trianon et sans doute même sa couronne, pour recevoir une lettre sur ce ton d'affection, au début d'un voyage aussi lointain, aussi dangereux, et où elle a vainement rêvé d'être admise.

D'autres iront, qu'elle n'a pas prévues et dont le départ sera pour elle la plus cruelle blessure. Les premiers jours, en attendant les prières des Quarante-Heures ordonnées par le Roi, elle se prive de musique et de concerts ; elle fait chanter à sa messe le *Domine salvum fac Regem* qu'elle récite toujours de toute son âme ; elle écrit au Roi, voulant être dirigée par lui dans cette situation inattendue, et se sentant plus à l'aise avec lui parce qu'il est loin. Madame de Châteauroux et sa sœur, la duchesse de Lauraguais, sont retirées à Plaisance, chez Pâris-Duverney, et ne semblent ni affligées ni inquiètes. Mais le bon peuple est convaincu que le Roi reviendra à la Reine

et que le viril métier qu'il va faire le guérira de sa passion. Puisqu'il a pu quitter sa maîtresse, pourquoi ne se confesserait-il pas à la Pentecôte? Dès à présent, son caractère semble transformé et sa popularité s'accroît des nouvelles envoyées de Lille : « Le Roi, écrit le marquis d'Argenson, fait merveille à l'armée; il s'applique, il se donne de grands mouvements pour savoir et pour connaître ; il parle à tout le monde. La joie est grande parmi les troupes et les peuples en Flandre. Aurions-nous un Roi? » L'illusion sera de durée courte. Trois jours après le départ, les mieux informés des courtisans savent qu'à Lille M. de Boufflers a fait, à tout hasard, accommoder des maisons qui percent dans l'hôtel du Gouvernement, où demeure le Roi, et qu'on y compte voir bientôt certaines dames.

C'est M. de Richelieu qui les veut et a besoin d'elles. Le Roi subit déjà des influences qu'il redoute. Le duc est à même de les observer, grâce à la place de Premier gentilhomme de la Chambre, qu'il vient d'obtenir et qui le rapproche plus que jamais du Roi. Il voit le maréchal de Noailles s'emparer peu à peu de lui, à propos des affaires militaires. Les princes venus à l'armée, les grands officiers de la Cou-

ronne, les prélats surtout, qui sont du parti de Maurepas et de la Reine, font au souverain sorti de ses habitudes une compagnie qui peut finir par lui plaire. La prise de Menin, première opération de guerre à laquelle il assiste, a paru l'intéresser. La gloire qu'on lui promet, avec l'affection de ses peuples, ne pourrait-elle le détacher de l'amour? Le nom de la Reine, partout prononcé respectueusement ou acclamé avec le sien, ne lui donnerait-il pas la pensée d'un rapprochement qu'il voit désiré de tous ses sujets?

Richelieu n'ignore point que le Roi a quitté Versailles avec l'intention sincère de ne pas appeler sa maîtresse. Mais il sait aussi mieux que personne combien les tentations le trouvent faible, quand elles sont directes et connues, et comme il penche à certaines rechutes. Le Premier gentilhomme invente d'abord de faire venir à Lille la duchesse de Chartres, sous le prétexte que son jeune mari est tombé de cheval; c'est la princesse de Conti, sa belle-mère, acquise par intérêt à madame de Châteauroux, qui l'a obligée à cette démarche un peu singulière et s'est offerte à l'accompagner. Chaque princesse a amené sa dame d'honneur, que d'autres vont suivre. Un mois s'est

à peine écoulé qu'une cour féminine est commencée à l'armée. Les apparences sont désormais sauves. Madame de Châteauroux, qui finissait par s'inquiéter et dont l'impatience était à bout, peut narguer les quolibets des régiments et les refrains gouailleurs du populaire; rien ne l'empêche plus d'accourir avec sa sœur auprès du Roi, qui ne lui en tiendra pas rigueur.

Les deux duchesses n'ont pas voulu partir sans avoir paru une fois à Versailles pour faire leur cour à la Reine. Arrivées pendant le jeu, elles se sont assises assez loin de Sa Majesté; mais celle-ci, les ayant vues, les a invitées à souper avec elle, et leur a parlé pendant le repas avec un aussi parfait naturel qu'aux autres dames. Toutes savent le prochain départ, que la Reine feint d'ignorer et dont les voyageuses ne disent mot. La grosse Lauraguais ne se trouble de rien ; mais madame de Châteauroux a un air visiblement embarrassé qui contraste avec l'aisance de la Reine. Une fois de plus, Marie Leczinska s'est tirée à son honneur d'une situation délicate et a traversé avec dignité une heure difficile. Le lendemain, sa patience est à bout, et, lorsque madame de Modène fait demander à son tour

à prendre congé pour aller en Flandre : « Cela ne me fait rien, dit la Reine brusquement. Qu'elle fasse son sot voyage comme il lui plaira ! »

Cependant on apprend de Lille que les dames y sont d'abord assez discrètement reçues. Ce n'est point le triomphe de madame de Montespan, aux mêmes lieux, lorsqu'elle accompagnait Louis XIV victorieux à travers les Flandres conquises. Madame de Châteauroux, qui en a souhaité un semblable, doit, pour satisfaire son orgueil, se contenter des soupers des cabinets, qui ont recommencé comme à Versailles. Mais cette vie efféminée, au milieu de troupes en campagne, fait perdre à Louis XV le mérite de sa présence. L'officier rit et le soldat chansonne. On lui sait peu de gré d'aller lui-même faire le siège d'Ypres et prendre la place en neuf jours. Les dames se sont avancées jusqu'à Poperinghe pour suivre les brillantes opérations, et la maîtresse écrit à Richelieu, toujours hantée par son rêve : « Savez-vous bien qu'il n'y a rien de si glorieux, ni de si flatteur pour le Roi, et que son bisaïeul, tout grand qu'il était, n'en a jamais fait autant ! » Presque aussitôt, Sa Majesté et l'armée de Noailles, laissant en

Flandre le maréchal Maurice, se dirigent vers l'Alsace où les Impériaux arrivés en nombre mettent en danger le duc d'Harcourt et le maréchal de Coigny.

Metz est choisi comme lieu de séjour, le Roi y devant attendre l'heure d'attaquer Fribourg, dont il veut conduire le siège en personne. Il s'installe à l'hôtel du Gouvernement; mais madame de Châteauroux exige la communication de cet hôtel avec la maison du Premier président, où elle loge, et une galerie en planches, bâtie sur la rue, étale aux yeux de la cité lorraine, avec la prétention de le dissimuler, le scandale croissant des amours royales.

La Reine sait les nouvelles de la guerre par les courriers réguliers que lui adresse le comte d'Argenson. Le Roi lui écrit parfois lui-même, ainsi qu'à ses enfants. Aux grands jours de prises de ville, il envoie un page qui se présente à elle l'épée au côté et reçoit, en échange du noble message, une boîte ou une montre d'or. Elle est ainsi tenue au courant des faits d'armes, des blessés et des morts de distinction, des promotions militaires, ce qui fournit à ses dames des sujets de conversation plus relevés qu'à l'ordinaire.

Plusieurs de ses journées se passent à son Trianon, où elle dîne avec sa suite, entend de la musique et se fait rouler en chaise par des Suisses dans les bosquets de Le Nôtre. Elle accueille à Meudon la reine sa mère, qui vient y chercher refuge, le passage du Rhin par le prince Charles de Lorraine ayant inquiété pour la sécurité de la cour de Lunéville. L'étiquette, le devoir et l'affection multiplient les distractions autour de la reine Marie. Les dames tiennent à honneur d'y être nombreuses ; Mademoiselle vient exprès de Madrid pour lui faire sa cour, et la comtesse de Toulouse, qui n'entre pour rien dans l'intrigue Châteauroux, la prie à souper en son pavillon de Louveciennes. Elle soupe plus modestement à Sèvres, avec son amie très intime, la princesse d'Armagnac, collaboratrice habituelle de ses bonnes œuvres ignorées.

Sa plus agréable journée est à Dampierre, chez les Luynes, qui ont fait accommoder un appartement pour elle et savent la recevoir suivant ses goûts. Comme le Dauphin, pour la première fois, est du voyage, on lui fait visiter le château et le parc, on le mène en gondole voir l'île et jouer au cavagnole dans le pavillon ; enfin, après le souper, il entend,

dans l'orangerie arrangée pour la circonstance, une innocente comédie à laquelle assistent le curé et les religieuses du village. Le jeune homme, dans ce milieu affectueux et simple, se plaît mieux qu'au solennel *Te Deum* chanté à Paris pour la prise d'Ypres, où il a tenu la place du Roi. Ce qu'il souhaiterait le plus, serait d'être à l'armée avec son père ; son gouverneur, l'austère et religieux duc de Châtillon, l'entretient dans ces idées. Il ne peut s'empêcher de laisser voir son regret à la Reine : « Maman, lui dit-il un jour, ne soyez point fâchée que je sois affligé de rester avec vous. Je ne sais pourquoi le Roi m'a laissé ; le petit de Montauban, qui est petit et faible, y est bien allé, et moi, qui suis grand et fort, j'aurais bien pu y aller. » L'année prochaine permettra au prince de montrer, à Fontenoy, sa jeune vaillance ; celle-ci ne ménage au fils qu'une suite de déceptions.

Le 9 août au soir, arrivent des lettres de Metz, racontant que le Roi est malade et s'est alité la veille, avec la fièvre et le mal de tête. Chaque jour, désormais, la Reine reçoit un billet de d'Argenson et un bulletin de La Pey-

ronie, qui devient bientôt assez inquiétant. La fièvre maligne résiste aux saignées et aux remèdes. Les médecins ne se prononcent point, et l'écuyer ordinaire que la Reine envoie à Metz rapporte à madame de Luynes quelques lignes de M. de Bouillon, grand chambellan, qui ne paraissent pas propres à rassurer. D'après des nouvelles particulières, le malade s'affaiblit tellement en peu de jours, que l'on parle sérieusement de le faire confesser et que l'évêque de Soissons, Fitz-James, qui célèbre la messe dans sa chambre, n'a pas craint de lui en dire un mot. Le Roi, jusqu'à présent, s'y refuse. Madame de Châteauroux et M. de Richelieu sont les seules personnes qui entrent auprès de lui, avec les domestiques intérieurs ; ils lui persuadent que son état est sans gravité.

On a essayé, pour rester mieux en possession de son esprit, d'exclure de la chambre les princes et les grands officiers, et il a fallu que le comte de Clermont forçât la porte pour obtenir qu'ils puissent apercevoir Sa Majesté et lui adresser quelques paroles. Le Roi n'a point paru, d'ailleurs, être mécontent de cette affectueuse hardiesse, et l'ordre accoutumé a été rétabli. L'antichambre est maintenant le

théâtre de scènes assez vives, où les partis se comptent et se défient. Les aides de camp du Roi, et parmi eux le duc d'Aumont, tiennent pour M. de Richelieu. Les « dévots » ont à leur tête le duc de La Rochefoucauld, grand-maître de la garde-robe, et sont soutenus par l'opinion de la ville, qu'irrite la présence de la maîtresse. On escompte déjà l'entrée du confesseur, qui exigera son renvoi immédiat. Ce confesseur, le Père Pérusseau, jésuite, a eu avec madame de Châteauroux, dans un cabinet à deux pas du lit, un entretien d'où elle est sortie désespérée. Il prétend n'avoir pas été trop dur; il ignore du reste, en fait, la nature des fautes du Roi et, par conséquent, ce qu'il aura à lui imposer après ses aveux; quant aux lois de l'Église, a-t-il dit, elles sont formelles sur le point des mœurs, et le viatique ne sera apporté au malade que lorsque sa concubine, s'il en a une, aura été éloignée de la ville. Ce départ, dont l'idée indigne la duchesse, n'aura lieu, sans nul doute, que sur l'ordre formel du Roi; mais elle le connaît trop bien pour ne pas savoir qu'il n'hésitera point à le donner.

Pendant ces fiévreuses journées de Metz, dont les courtisans ne perdront jamais le sou-

venir, la reine Marie vit dans une prière constante, émue d'une inquiétude qu'augmente le souci de l'âme du Roi. C'est à ce moment que se révèlent, dans son cœur mis à nu par l'émotion, les sentiments d'amour qu'elle lui garde : « On peut croire, dit quelqu'un de son entourage, qu'elle ne l'aime plus autant ; cependant, il n'est pas bien décidé qu'elle ne l'aime plus qu'elle ne le croit elle-même. » Sa première pensée a été d'obtenir de se rendre auprès de lui. Ses billets très intimes au comte d'Argenson reviennent sans cesse sur ce grand désir : « Quoique vous soyez très exact à me donner des nouvelles du Roi, l'inquiétude où je suis me fait encore envoyer le courrier qui vous remettra cette lettre. Vous présenterez celle qui y est jointe et assurerez le Roi de la peine où je suis d'être éloignée de lui et de l'envie que j'ai de l'aller trouver. J'attendrai ses ordres avec soumission et impatience. Continuez à me mander comment il est. Ma pauvre tête s'en va. »

Elle dépêche à Metz son écuyer ordinaire, qui revient le 14 à midi, rapportant des détails plus rassurants, et elle écrit aussitôt à d'Argenson : « Saint-Cloud vient d'arriver, qui a

mis un grand calme dans mon âme. Mais je vous avoue qu'il ne sera parfait que quand j'aurai des nouvelles de la nuit. Je les attends avec impatience, peur, espérance; enfin, tous les sentiments que mon tendre attachement pour lui m'impose. Je renvoie encore un courrier. J'en voudrais avoir à toutes minutes et j'insiste à demander, malgré le mieux dont Dieu soit loué à jamais, à y aller. Ne craignez pas de demander cette grâce pour moi. Tôt ou tard on rend justice aux honnêtes gens. Pour moi, Dieu m'est témoin que je ne conçois qu'un seul désir; c'est toute ma consolation; c'est le plus beau et le plus vrai. Mandez-moi la volonté du Roi. Je lui demande en grâce de m'accorder celle de l'aller voir. »

Le même soir, à neuf heures, des nouvelles graves furent apportées par un courrier de M. de Bouillon : « Il prit un tremblement à la Reine à l'ouverture de cette lettre ; les larmes lui vinrent aux yeux et elle entra dans son cabinet. Madame de Luynes l'y suivit un moment après. M. le Dauphin et M. de Châtillon y arrivèrent. Personne ne savait le contenu de cette lettre et tout le monde était consterné. Au bout d'une demi-heure, la

Reine sortit de son cabinet et s'en alla à la chapelle avec le Dauphin; elle y resta environ un quart d'heure; elle ne se mit point dans sa niche, elle demeura sur la balustrade de la grande tribune, sans tapis. Comme la Reine sortait de la chapelle, Mesdames y arrivèrent; elles fondaient en larmes. La Reine revint chez elle dans le trouble et l'agitation; on n'ouvrait point sa porte qu'elle ne crût que c'était un courrier. Elle nous lut la lettre de M. de Bouillon, qui, en effet, était effrayante: il marquait à la Reine que son respect et son attachement pour elle et le devoir de sa charge ne lui permettaient pas de lui laisser ignorer l'état où se trouvait le Roi; que la nuit avait été fâcheuse, la matinée peu consolante (c'étaient les termes de sa lettre), que le Roi avait eu des agitations si violentes pendant la messe qu'il avait demandé aussitôt le Père Pérusseau, qu'il s'était confessé avec beaucoup d'édification et qu'il devait recevoir le viatique le soir. » Aucune mention n'était faite de madame de Châteauroux; mais la Reine pouvait conclure sûrement que la favorite et sa sœur étaient dès à présent renvoyées de Metz. Sa place était maintenant auprès du Roi, qui sans doute allait lui-même l'appeler.

La nuit se passe à attendre. La Reine est dans son petit oratoire, à genoux devant le crucifix. Tout ce qui est à Versailles se rend dans l'appartement. Sur les onze heures, on annonce le courrier de M. d'Argenson. A ce mot, la Reine se précipite dans son cabinet, prend le paquet et le décachète de ses mains. Elle apprend que le Roi a été saigné au pied et qu'il trouve bon qu'elle s'avance jusqu'à Lunéville, M. le Dauphin et Mesdames jusqu'à Châlons. La Reine veut partir aussitôt. On a peine à lui faire comprendre que quelques heures sont nécessaires pour les préparatifs. Il faut plus de soixante chevaux au départ, et l'écuyer cavalcadour est déjà sur la route pour commander les relais, qui seront de quatre-vingts chevaux par poste. La Reine décide quelles dames l'accompagneront. Sauf deux qui sont grosses, toutes les dames de semaine le demandent, et madame de Flavacourt elle-même, qui est de service, accourt de Paris à cinq heures du matin pour se mettre à la disposition de sa maîtresse. La situation est assez fausse en ce moment pour la sœur de la favorite ; la Reine, qui l'aime beaucoup et veut lui éviter les rencontres désobligeantes, lui dit que toutes les berlines sont remplies

et qu'elle devra venir la rejoindre un peu plus tard.

Les femmes de chambre, cependant, choisissent les habits et garnissent les coffres. La Reine, à cinq heures, entend la messe et, à sept, monte en voiture, emmenant les derniers gardes du corps restés à Versailles. Quelques heures plus tard, on s'occupe du départ de Mesdames. La douleur de ces enfants est émouvante : la petite Adélaïde en a la fièvre ; sa sœur aînée, qui aime passionnément le Roi, se roule par terre en poussant des cris affreux. Madame de Tallard les conduit à Verdun, d'où elles seront aisément à portée d'accourir, si les nouvelles deviennent plus mauvaises. Pour le Dauphin, M. de Châtillon ne craint pas d'outrepasser les ordres du Roi ; sans prendre le loisir de préparer le voyage, emporté par un zèle qui lui coûtera cher, c'est à Metz tout droit, et sans nul arrêt, qu'il amène son élève. Il juge que le jeune homme, dût-on cacher sa présence, ne saurait être, en de tels moments, trop près de son père, et il ne songe qu'à arriver à tout prix avant la mort.

Marie refait, en sens inverse et en brûlant les étapes, son voyage d'autrefois. Elle couche

à Soissons le premier jour; le lendemain, les nouvelles qu'elle reçoit en chemin sont si mauvaises qu'elle ne s'arrête nulle part, ni à Reims, ni à Châlons. Elle comptait donner quelques instants à madame d'Egmont, en son château de Braine: elle l'a vue seulement sur la route, sans descendre de voiture. Un peu avant Vitry, où elle doit coucher, Stanislas est venu au-devant d'elle; les détails qu'il sait et qu'il lui cache disent qu'il n'y a plus de ressources dans l'état du malade. On lui apporte presque en même temps sur la route une lettre de M. d'Argenson, lui mandant que le Roi trouve bon qu'elle vienne à Metz et désire même l'y voir arriver promptement. Mais ce qu'elle veut, c'est être admise sans retard auprès de lui. Sa fièvre d'attente est toute dans ce billet, écrit en deux fois à d'Argenson, les premières lignes avant d'avoir reçu sa lettre : « Je suis à six lieues de Châlons. Je profite du temps que je change de chevaux pour vous écrire. Au nom de Dieu, obtenez-moi la consolation *de le voir*, et envoyez-moi vite la réponse. Vous pouvez juger de mon état. Mais Dieu, en qui je mets ma confiance, me soutiendra. — A deux heures. Je viens de rencontrer votre courrier. Je suis dans la

joie; mais que Dieu soit loué à jamais! Cela me fait encore plus désirer de le voir. Je vous conjure d'insister. »

Pleine de courage toujours et soutenue par un espoir nouveau, la Reine part de Vitry à la première heure par la route de Toul. Partout, sur son passage, les mêmes populations qui l'ont acclamée autrefois l'entourent d'un respectueux silence et d'une émotion attendrie. Elle se sent accompagnée par l'affection de la France entière. Ce rapide voyage, qui conduit « la bonne Reine » vers le Roi, symbolise pour leurs sujets la réconciliation désirée, où ils voient une fois de plus la fin de leurs misères.

Aux mêmes heures, sur les mêmes routes de Lorraine, fuit la favorite chassée, que le Roi a renvoyée à Paris avec sa sœur. Un peu avant l'entrée des berlines royales à Bar-le-Duc, un carrosse aux armes de M. de Belle-Isle, gouverneur de Metz, s'y est arrêté pour changer de chevaux; c'étaient mesdames de Châteauroux et de Lauraguais, se dirigeant vers Sainte-Menehould. Reconnues par les habitants, elles ont été entourées au départ par une curiosité hostile et poursuivies par des huées qu'elles vont retrouver sur tout le

chemin. En d'autres villes, à la Ferté-sous-Jouarre, par exemple, elles risqueront d'être assommées. C'est que l'excitation est grande dans le pays qu'elles traversent. Déjà, dans les églises, aux offices célébrés pour le Roi, les prêtres lisent en chaire, par manière d'édification, la formule d'amende honorable qu'il a prononcée avec l'aveu public qu'il a fait de ses fautes ; et les malédictions populaires, qui ont toujours épargné le monarque, se déchaînent librement contre sa complice.

La Reine arrive à Metz à onze heures et demie du soir et monte tout droit à la chambre. La nuit précédente a été encore plus effrayante que les autres, et tout l'entourage a cru que c'était la dernière. La fièvre est tombée dans la journée, et le malade, veillé par toute une Faculté anxieuse, repose depuis peu de temps. Dès qu'il ouvre les yeux, on lui dit la présence de la Reine. Il n'hésite plus, il veut la voir seule et l'embrasse. Sa première parole est une prière : « Je vous ai donné, Madame, bien des chagrins que vous ne méritez pas ; je vous conjure de me les pardonner. — Eh! ne savez-vous pas, Monsieur, que vous n'avez jamais eu besoin de pardon de ma part? Dieu

seul a été offensé ; ne vous occupez, je vous prie, que de Dieu. »

La Reine n'a pu dire ces mots sans fondre en larmes. Mais les remords ne quittent point le Roi ; il veut être sûr qu'il est absous par l'épouse, après l'avoir été par l'Église. Cette nuit même, il fait réveiller madame de Villars pour savoir d'elle si la Reine lui a vraiment pardonné. Quelques heures après, il s'adresse à madame de Luynes, qu'il aperçoit dans la chambre, et s'excuse encore du scandale et des peines qu'elle a pu avoir à cause de lui. Il n'a plus à la bouche que la résignation, la piété, l'humilité la plus édifiante. Il est détaché de la vie, ne demandant pas que Dieu lui rende la santé, souhaitant plutôt, si c'est sa volonté, qu'il le retire de ce monde pour que ses peuples soient mieux gouvernés.

Ces marques d'un repentir aussi sincère n'ont rien à changer aux dispositions de Marie Il y a longtemps qu'elle a pardonné, du fond du cœur, à l'époux égaré par de mauvais conseils. Mais cette conversion si complète ajoute à son bonheur de voir, dès le lendemain, se produire une amélioration inespérée. Les médecins, qui n'ont pas su grand'chose de la marche de la maladie, peuvent du

moins affirmer que le Roi est hors de danger. Que de joie, que d'espérances aussi dans ce billet de la Reine à Maurepas : « Je n'ai rien de plus pressé que de vous dire que je suis la plus heureuse des créatures. Le Roi se porte mieux. Dumoulin assure qu'il est presque hors d'affaire; il dit même plus, et je n'ose encore m'en flatter. Il a de la bonté pour moi, je l'aime à la folie. Dieu veuille avoir pitié de nous et nous le conserver ! Je vous conseille de demander la permission de venir. Adieu, ne doutez pas de mon amitié ; j'embrasse madame de Maurepas. »

Pourquoi maintenant Marie s'inquiéterait-elle de l'avenir? Chacune de ces journées passées par elle auprès du malade, à qui elle tâche d'inspirer le goût de sa présence, hâte une convalescence qui semble miraculeuse. Bientôt les forces reviennent; le Roi, qui boit encore du pavot pour dormir, prend du quinquina trois fois par jour et mange avec appétit deux blancs de poularde. Il joue des parties de quadrille et commence à faire quelques pas dans sa chambre. Il ne s'est pas informé de madame de Châteauroux et paraît ne plus penser à elle. La maison qu'elle habitait est occupée à présent par le Dauphin, que le Roi

reçoit tous les jours ainsi que Mesdames, prenant plaisir à s'entourer de ses enfants. La première lettre qu'il a pu écrire a été pour Madame Infante. Il en a adressé une fort touchante à l'évêque de Metz, pour demander un *Te Deum* solennel en sa cathédrale. La Reine et ses dames ne manquent pas d'y assister.

Ces heureuses nouvelles ont couru rapidement le royaume. Dans chaque ville, de la capitale à la plus humble, les actions de grâces publiques ont éclaté. On a vu paraître, en des réjouissances extraordinaires, tout ce que peut inventer la joie spontanée des citoyens ; et partout la pensée de la Reine y est associée comme celle de l'ange gardien de Louis XV. Un beau titre, sorti des lèvres du peuple, est décerné au successeur de Louis le Grand. On va le graver sur les médailles, l'inscrire aux dédicaces des livres et aux piédestaux des statues : le convalescent de Metz, le converti de l'évêque de Soissons, le héros de la campagne de Flandre est maintenant pour la France entière, autant que pour la reine Marie, *Louis le Bien-Aimé !*

On a compté sans M. de Richelieu, qui a laissé passer l'orage, la fureur de dévotion et

de repentir, mais qui sait comment reprendre son maître et détourner le cours de ses idées. Le jour où le Roi a été administré, alors qu'il ne comprenait plus guère ce qu'il ordonnait, on lui a fait exiler le Premier gentilhomme dans son gouvernement de Languedoc; celui-ci n'est point parti sur-le-champ; le Roi, revenu à lui, lui a su gré d'être encore là et, en lui rendant sa confiance, lui a laissé le moyen d'en abuser. La partie liée par Richelieu avec madame de Châteauroux, quoique perdue en apparence, n'est aucunement compromise à leurs yeux. Toute la rouerie du courtisan tend à rappeler la favorite à l'esprit du Roi, à effacer les impressions que la maladie et les gens lui ont données contre elle et à préparer, comme elle dit, « le châtiment des méchants ».

Des lettres suppliantes ou impérieuses, mais toujours confiantes, lui arrivent de sa belle nièce : « On dit ici, écrit-elle de Paris, qu'il a promis de se réconcilier avec la Reine. Tout le monde le désire ; vous savez si cela peut être ! Il n'aura jamais pour elle que des égards ; mais il portera toujours son cœur à une autre. » Et, quelques jours après : « Tranquillisez-vous, cher oncle ; il se prépare de

beaux coups pour nous. Nous avons eu de rudes moments à passer, mais ils le sont. Je ne connais pas le Roi dévot; mais je le connais honnête et capable d'amitié. Quelques réflexions qu'il fasse, sans me flatter, je crois qu'elles ne seront qu'à mon avantage. Il est bien sûr de moi et bien persuadé que je l'aime pour lui, et il a bien raison, car j'ai senti que je l'aimais à la folie; mais c'est un grand point qu'il le sache, et j'espère que sa maladie ne lui a point ôté la mémoire. Jusqu'ici personne n'a connu son cœur que moi, et je vous réponds qu'il l'a bon, et très bon, et très capable de sentiments... Tout ce que les Faquinets ont fait pendant sa maladie ne fera que rendre mon sort plus heureux et plus stable... (Mais) il ne faut marquer avoir aucune espérance de retour; c'est inutile, et cela augmenterait la rage de ces monstres. » Richelieu n'a garde de compromettre la galante cause; il ne précipite rien et attend les occasions que ne peut manquer de lui fournir la maladresse de l'entourage de la Reine.

Depuis que la convalescence est commencée, les dames ne cachent plus leur confiance dans une réconciliation complète. Elles la montrent jusqu'en leur toilette, qui n'a jamais été plus

spirituelle. Les « vieilles dames », comme on les appelle, remettent du rouge, ôtent le « bec noir » de leurs cheveux, et annoncent leur espérance par des rubans verts. La Reine est gagnée par toute cette excitation féminine ; elle retrouve, à quarante ans passés, ses innocentes coquetteries de jeunesse ; elle ne se montre plus que mise à merveille et porte des robes couleur de rose. On espère que le Roi va oublier madame de Châteauroux, et l'on croit habile de retarder le moment où madame de Flavacourt, qui vient d'arriver, se présentera devant lui, de peur de réveiller le souvenir de sa sœur.

M. de Richelieu se plaît à faire deviner au Roi ces petits manèges. Il rapporte et invente au besoin cent histoires, fort plaisantes, sur les conciliabules des « mères des églises ». Il en appelle au témoignage du valet de chambre Lebel, qui a succédé à Bachelier et n'est pas moins dévoué que son prédécesseur aux profitables amours. Lebel ou Richelieu annonce un jour que la duchesse de Luynes, prévoyant « un glorieux événement », a fait mettre deux oreillers sur le traversin de la Reine. Rien n'irrite plus le Roi que ce qui semble peser sur sa décision ou en escompter les suites. Il

se montre vite refroidi et mécontent. Marie s'aperçoit que quelque chose est changé dans ses dispositions. Il ne lui dit point ses desseins et ne parle aucunement d'aller à Strasbourg avec elle, ce qui serait sa grande joie pour mainte raison de souvenir.

Pendant ce temps, madame de Châteauroux sait, à distance, beaucoup mieux qu'elle, les sentiments changeants de Louis XV et, précisément sur ce voyage de Strasbourg, elle écrit hardiment à Richelieu : « Moi, je crois que, s'il y allait tout seul, cela vaudrait mieux pour le débarrasser de la Reine, et puis pour qu'à son retour il prît son train de vie ordinaire. Je suis persuadée même que c'est là sa façon de penser et qu'actuellement il rumine à tous ces arrangements-là. »

Madame de Châteauroux ne se vante point et connaît, en effet, très bien le Roi. La dévotion du malade, qui n'a point de racines au fond solide de sa conscience, chancelle dès le premier retour de ses forces. Son entourage travaille, du reste, très ardemment à la détruire. On l'assure qu'il n'a point été en aussi grand danger que les prêtres le lui ont persuadé ; on lui suggère qu'ils l'ont entretenu prématurément de son salut éternel dans

l'unique but de servir des intérêts fort terrestres ; on regrette enfin le coupable abus qu'ils ont fait de sa confiance de fidèle et de son affaiblissement momentané. Aucune insinuation ne convient mieux à un caractère comme celui du Roi pour le retourner entièrement.

Dès la fin de septembre, le duc de Luynes, qui, sans être attaché à un parti, est honnête homme et religieux, tire de certains faits extérieurs des observations clairvoyantes : « A l'égard des sentiments de religion dont on a vu des preuves éclatantes dans cette maladie-ci, ce que l'on voit à présent ne pourrait pas faire juger que ces sentiments n'aient souffert quelque diminution. Depuis le commencement de cette campagne, le Roi avait pris l'habitude de ne plus faire aucune prière à genoux, ni le soir, ni le matin, usage contraire à ce qu'il a fait toute sa vie. Il faut supposer qu'il faisait ses prières dans son lit, mais le public n'en était plus témoin. On aurait pu juger que dans la circonstance présente il aurait pu recommencer à prier Dieu à genoux ; cependant les choses subsistent comme elles étaient depuis le commencement de la campagne ; il faut espérer que c'est la

faiblesse qui l'empêche de se mettre à genoux. Dans les commencements qu'il a été hors de danger de cette maladie-ci, il avait des temps de conversation et de prière avec le Père Pérusseau ; cet usage a duré fort peu, et depuis on a vu son temps partagé entre les heures qu'il donne au public, soit pour son lever ou son coucher, soit pour manger, ses deux parties de quadrille qu'il a faites presque tous les jours, ses conseils et les temps de travail avec ses ministres, sans qu'il y ait eu un moment où il ait pu placer des prières. »

Que la Reine l'ait voulu ou non, les dévots, contre lesquels Louis XV est désormais prévenu pour toujours, ont soutenu sa cause et l'ont mise dans leur parti. Elle est trop leur amie pour ne pas devenir suspecte elle-même aux yeux du soupçonneux convalescent ; elle s'en plaint aux personnes qui l'entourent et qui peuvent, d'ailleurs, comme fait le duc de Luynes, constater la chose de leurs yeux : « Dans les commencements que la Reine est arrivée ici, il y avait assez lieu d'espérer que l'indifférence du Roi, trop connue pour elle, pourrait peut-être changer. Non seulement il lui avait demandé pardon, comme je l'ai marqué, mais il avait paru lui faire amitié. De-

puis le séjour de Metz, les choses paraissent bien changées, et le froid est aussi grand que jamais ; soit que les conversations trop vives et trop fréquentes de la Reine avec le Dauphin, en sa présence, lui aient déplu ; soit que ce soit l'effet des sentiments qu'il avait pour elle depuis longtemps et que l'on avait cherché à entretenir et à augmenter ; soit enfin que la mauvaise humeur du Roi en soit la seule cause ; peut-être toutes ces raisons ensemble y contribuent-elles. » Quoi qu'il en soit, c'en est fait des illusions les plus obstinées. La toilette des dames devient plus modeste : on met moins de rouge, les coiffures s'abaissent et le bec noir reparaît.

Marie ne parvient à rien savoir des projets du Roi, qui demeure impénétrable. Il a dit, à son dîner, qu'il ne serait à Versailles qu'après la Toussaint ; mais on ignore s'il doit passer son temps en Lorraine ou s'il ira décidément, dans la capitale de l'Alsace, suivre de plus près les opérations du siège de Fribourg qui commence et dont le résultat fort incertain décidera du sort de la campagne. En attendant, les Enfants de France viennent de partir, faisant détour par Lunéville pour voir

le roi et la reine de Pologne. Le Roi a congédié assez froidement le Dauphin, de qui lui ont été rapportés des propos désobligeants sur madame de Châteauroux. Quant au duc de Châtillon, on peut sentir l'orage sur sa tête. Il a eu beau avouer la faute qu'il a commise et demander qu'on l'oublie, le Roi n'a répondu aux prières que par le silence. Il garde sur le cœur l'arrivée de son fils à Metz contre ses ordres, la comédie qui s'en est suivie pour la dissimuler les premiers jours, et surtout le départ inconvenant et précipité de Versailles, avec un valet de chambre et un seul garde du corps, où l'on a vu l'héritier de la couronne de France l'aller recueillir en hâte, « comme un gentilhomme gascon serait venu dans son village pour y enterrer son père et prendre possession de sa maison ». De toutes les fautes contre sa personne, dont Louis XV croit avoir à se plaindre, celle-ci est la plus manifeste et celle qu'il peut le moins tolérer.

La disgrâce prochaine du duc de Châtillon sera la première revanche de Richelieu et le premier gage offert à la maîtresse. Le Roi maintenant ne songe plus qu'à se faire pardonner d'elle l'éclat et l'humiliation de son renvoi. Richelieu, jouant son rôle jusqu'au bout, pré-

sente la chose comme difficile et met en jeu les sentiments chevaleresques de l'amant : il doit faire d'abord une action d'éclat, dont la réconciliation pourra sembler le prix. Comme le Roi avoue son impatience au Premier gentilhomme et le prie de le précéder pour avertir la duchesse qu'il revient : « Je ne m'en aviserais pas, Sire, répond Richelieu. Je vous servirais trop mal ; elle ne nous pardonnerait jamais.— Que faut-il donc faire ? dit le Roi. — Aller à Fribourg, Sire. Elle voulait y suivre Votre Majesté. Vous devez lui annoncer qu'en remplissant ses projets, vous espérez qu'elle ne détruira pas les vôtres. Voilà ce que Henri IV eût mandé à la Belle Gabrielle ; voilà la seule explication que vous devez à madame de Châteauroux ; c'est la seule aussi qu'elle puisse accepter. » Le soir même, sans avoir prévenu aucun ministre, le Roi annonce le voyage de Strasbourg, son retour à la tête des troupes, et, séance tenante, distribue des cocardes aux courtisans.

Ainsi la Reine voyait s'éteindre l'une après l'autre ses espérances. Elle ne connaissait que par le public les bruits de départ et ignorait même la décision prise sur son propre sort. Comme il fallait pourtant qu'elle s'y pût pré-

parer, elle s'enhardit à en parler au Roi : « Elle lui dit qu'ayant appris qu'il allait à Saverne et Strasbourg, elle espérait qu'il lui permettrait de l'y suivre. Le Roi lui répondit assez froidement : « Ce n'est pas la peine. » et, sans paraître vouloir entendre un plus long discours, il alla faire la conversation avec les gens qui étaient dans la chambre ; ensuite, il commença sa partie de quadrille. » La Reine n'en peut obtenir davantage et doit se disposer à quitter Metz. Moins heureuse que la princesse de Conti et la duchesse de Chartres, déjà arrivées à Strasbourg, et que Mademoiselle et la duchesse de Modène, autorisées l'une et l'autre à y aller, elle n'a plus qu'à choisir les dames qui la ramèneront à Versailles. Madame de Flavacourt est avertie par la Reine, assez sèchement, qu'elle devra partir avant les autres et qu'on ne la conduit pas à Lunéville.

Le Roi et la Reine sont attendus chez le duc de Lorraine, qui ménage à sa fille la consolation de l'accueil paternel et les distractions d'une aimable cour. Louis XV n'a pu se dispenser d'y paraître. Il arrive, vingt-quatre heures après Marie, reçu comme elle « aux acclamations des peuples », accompagné de

M. de la Galaisière, son chancelier et son intendant en Lorraine, et d'une élégante escorte de femmes de la ville, en amazones, qui ont été passées en revue par la Reine. Il consacre trois journées à sa visite. Stanislas lui fait voir les curiosités d'une résidence embellie par ses soins et mise hardiment au goût du jour, grâce à de beaux revenus largement dépensés. L'ancien exilé de Wissembourg a oublié son temps de misère. A côté des fondations charitables par lesquelles il veut gagner le surnom de « Bienfaisant », il se plaît à multiplier les créations de l'art. Celles qu'il a déjà faites sont préférées par ses flatteurs aux grandeurs démodées de Versailles : le rocher mouvant, les cascades, le canal creusé à la place d'anciens marais, le kiosque à la polonaise qui sert pour la musique et où les eaux font mouvoir de petites figures d'exécutants, le brillant salon de Chanheux, dans le genre de celui de Marly, mais plus chargé de dorures, la ménagerie de Jolivet, enfin, à deux lieues de Lunéville, le château d'Ainville, avec l'admirable point de vue de sa galerie. Entre les promenades, le jeu, la comédie, Louis XV baise les chanoinesses d'Épinal et celles de Remiremont et se fait présenter les

femmes de grande condition, sans prendre toutefois la peine d'adresser la parole à aucune; il ne semble occupé que de la guerre, s'entretient avec les maréchaux de Noailles, de Belle-Isle et de Maillebois, et travaille continuellement avec M. d'Argenson.

Le roi et la reine de Pologne ont cédé à leurs enfants leurs appartements, voisins l'un de l'autre. Espéraient-ils de ce séjour le rapprochement manqué à Metz? Marie y recueille seulement d'autres duretés : « La Reine a fait encore une nouvelle tentative pour avoir la permission d'aller à Strasbourg. Le Roi lui a répondu avec la même sécheresse : « Ce n'est pas la peine, je n'y serai presque pas. » Elle lui a demandé ensuite si au moins elle ne pouvait pas rester ici; il lui a répondu sur le même ton : « Il faut partir trois ou quatre jours après moi. » La Reine est, comme l'on peut juger, fort affligée d'un traitement aussi dur. » Le matin du jour où Louis quitte Lunéville, la reine de Pologne est malade et ne sort point de son lit; il part sans demander à l'aller voir, ce qui choque tout le monde, et surtout les dames lorraines, qui ne lui pardonnent pas les apparences dédaigneuses de son silence et le sans-gêne de sa timidité.

A Strasbourg d'admirables fêtes l'attendent, où le peuple alsacien marque une fois de plus sa fidélité à la France et renouvelle les magnificences déployées, il y a dix-neuf ans, pour Marie Leczinska. Avec les premiers échos de ces réjouissances, qui rappellent à la Reine des souvenirs si doux jadis, à présent si douloureux, arrive à Lunéville une triste nouvelle: Madame Sixième vient de mourir à Fontevrault. Elle avait sept ans et demi, et c'était celle des princesses qu'on disait ressembler au roi Stanislas. La Reine suspend son jeu et, pendant deux jours, son dîner en public; elle le reprend, pour convier à sa table quelques-unes des sujettes de son père. Au château de la Malgrange, dont Stanislas lui fait les honneurs, elle reçoit les dames de Nancy, qui ont eu la permission de venir lui faire leur cour « en robe de chambre ». A ce moment, elle est déjà dans le voyage de son retour. C'est une semaine pénible à passer, où la solitude et l'accablement l'étreignent.

Elle se confie à un ami, à d'Argenson, en ce billet écrit le 7 octobre, jour de son départ de Lunéville : « Je suis bien persuadée du désir que vous aviez que l'on satisfît le mien. Mais les plaisirs, même les plus innocents, ne sont

pas faits pour moi; aussi n'en veux-je plus chercher dans le monde. Je fonds en vous écrivant, je ne sais pas un mot de ce que je vous dis. Je sais seulement que mon cœur parle et qu'il est dans la douleur. Je laisse ma pauvre mère dans un état pitoyable. Vous connaissez mon tendre attachement pour elle; jugez ce que la séparation me coûte. Adieu, donnez-moi souvent de vos nouvelles; ôtez « majesté », « sujet » et « serviteur ». Brûlez ma lettre et comptez sur moi pour toute ma vie. »

Par une ironie du sort, fréquente dans la vie des grands, la Reine est partout accueillie par des sentiments que chacun croit d'accord avec les siens et qui en sont justement le contraire. Dans toutes les villes où elle doit subir les présentations et les harangues d'usage, elle trouve la joie et la confiance renaissantes. Rien n'altère encore aux yeux de la nation les heureux événements de Metz, et c'est elle qu'on se plaît à en remercier. C'est à sa venue, à son intervention, à ses prières, qu'on veut attribuer le bonheur de la France. La belle légende dont elle est digne met une auréole au front pur de la bonne Reine. Ses vertus visibles ou devinées, sa charité, son

esprit de justice, son amour des pauvres et des souffrants, tout contribue à jeter à ses pieds, partout où elle passe, la reconnaissance et l'amour. Rien ne lui pourrait être plus délicieux, si elle ne portait au fond d'elle-même la secrète blessure de ses désillusions dernières.

A Versailles, on lui fait fête, on la félicite, on l'entoure. La Cour n'a jamais été aussi brillante, et jamais les dames aussi nombreuses. Le jour de l'arrivée de la Reine, on en a compté jusqu'à soixante-quatorze dans sa chambre. Au premier sermon de la chapelle, le Père Beauvais, jésuite, lui a adressé un compliment, dans lequel les allusions consolantes n'ont point manqué. La guerre, où le Roi paye si vaillamment de sa personne, préoccupe et enthousiasme les esprits. Les nouvelles de l'armée deviennent de plus en plus intéressantes. Sous les yeux du souverain, les troupes font des prodiges. Le siège de Fribourg est meurtrier ; la place est fortement défendue par sa position ; on a perdu, en deux fois, quatorze cents hommes pour se rendre maître du chemin couvert des assiégés ; MM. de Soubise et de Lowendal sont blessés.

Enfin, la reddition a lieu, sans que l'assaut soit donné, et le Roi, ramenant sa maison, revient à marches forcées vers Paris, où l'attend le prix de ses victoires.

Il arrive le soir du 13 novembre, et va tout droit aux Tuileries en traversant la ville joyeuse et illuminée. Une foule énorme encombre les abords du palais et le palais même. Toute la Cour est là : « La Reine s'avança, avec M. le Dauphin et Mesdames, jusqu'à la porte de la salle du Trône, le Roi l'embrassa et lui remit une lettre de Madame Infante ; il embrassa ensuite ses enfants et entra aussitôt dans la galerie. Il fut d'un bout à l'autre pour voir tout ce qui y était, et parla à plusieurs personnes, entre autres au prévôt des Marchands. Il passa ensuite dans son appartement ; M. le Dauphin et Mesdames l'y suivirent, et il travailla ensuite peu de temps avec M. de Maurepas. La Reine vint se mettre au jeu, ce qui dura jusqu'à neuf heures. Elle le quitta un peu avant que le Roi eût fini son travail. A neuf heures et un quart, le Roi, la Reine, M. le Dauphin et Mesdames se mirent à table au grand couvert, dans l'antichambre entre la salle des Gardes et la salle du Trône. On ne peut pas

se représenter la foule excessive qui était dans la galerie et dans la salle où le Roi mange... Les vingt-quatre violons jouèrent pendant une demi-heure. Après le souper, le Roi resta dans la galerie avec la Reine, M. le Dauphin et Mesdames, et y fut une demi-heure à faire la conversation. Il n'y eut point de jeu. Le Roi et la Reine se retirèrent chacun dans leur appartement. » On avait trouvé le Roi amaigri et un peu changé.

Cette nuit-là, un incident se produisit chez la Reine, qui fut jugé assez sérieux pour être rapporté le matin au duc de Luynes : « J'ai su, dit-il, qu'on était venu trois fois gratter à la porte de communication de la chambre du Roi à la chambre de la Reine. Les femmes de la Reine l'en avertirent, mais elle leur dit qu'elles se trompaient et que le bruit qu'elles entendaient était causé par le vent. Ce bruit ayant recommencé une troisième fois, la Reine, après quelque temps d'incertitude, dit qu'on ouvrît, et l'on ne trouva personne. On n'a su ce détail que par les femmes de chambre de la Reine qui peuvent s'être trompées. » Elles s'étaient trompées, sans doute, et l'on démêle aisément le double sentiment de la scène : la crédule imagination des femmes, qui recon-

naissent l'appel attendu par elles avec certitude, et la tranquillité désabusée de la Reine qui sait beaucoup mieux à quoi s'en tenir.

Louis XV et Marie Leczinzka couchèrent cinq nuits aux Tuileries et passèrent à Paris quatre journées pleines. Depuis le retour de la Cour à Versailles, jamais la capitale n'avait possédé aussi longtemps ses souverains. Jamais non plus les circonstances n'avaient été aussi heureuses. Ce ne furent que fêtes publiques, cérémonies religieuses, audiences solennelles, harangues et concerts. Les illuminations seules étaient un peu contrariées par le mauvais temps de novembre. Chaque jour les rues étaient parcourues par les deux grands carrosses à huit chevaux, suivis de tous ceux de la Cour et escortés par la cavalcade interminable de la Maison du Roi. La pluie n'empêchait pas le bon peuple de se porter sur tous les points où passait et repassait la famille royale. Celle-ci fut en perpétuelle représentation, sauf un après-midi où la Reine fut visiter un couvent de carmélites, tandis que le Roi courait le daim au bois de Boulogne avec Mesdames, qu'il avait voulu voir monter à cheval.

Tous les soirs, sans exception, les bour-

geois et les bourgeoises se pressèrent aux Tuileries, au souper public de Leurs Majestés et au concert de la Reine, où chacun pouvait pénétrer pourvu qu'il fût vêtu de noir, à cause du deuil pour Madame Sixième. A la grand'-messe à Notre-Dame, toute la Cour était en noir, hors le Roi habillé de velours brun ciselé, la Reine en robe brodée d'or et chargée de réseaux d'or, et Mesdames, que paraient de nombreux diamants et un blanc de petit deuil. Un même dais était préparé pour Leurs Majestés au milieu du chœur. Le vieil archevêque de Paris, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, vint faire au Roi le compliment de l'entrée ; la Reine, arrivée un demi-quart d'heure après, avec la duchesse de Chartres, Mademoiselle et mademoiselle de la Roche-sur-Yon, n'eut que le jeu des orgues comme pour l'entrée du Roi. Dès qu'elle fut placée sous le dais, à côté du Roi, l'abbé d'Harcourt, doyen du chapitre, commença la messe, accompagnée de symphonie et des chants de la musique de Notre-Dame. Il n'y avait que six ducs devant le Roi. On remarqua la présence des trois Premiers gentilshommes de la Chambre et l'absence du quatrième, M. de Richelieu, qui n'avait point suivi le Roi à Paris et était allé,

comme gouverneur du Languedoc, tenir les États de cette province. Rien n'était plus agréable aux Parisiens ; ils faisaient partager à Richelieu l'impopularité de madame de Châteauroux et voyaient dans cet éloignement, qui avait été pour le courtisan un moyen d'esquiver un retour difficile, la preuve d'un commencement de défaveur.

Le dîner du Roi à l'Hôtel de Ville, qui eut lieu le 15, commença dès trois heures et dura jusqu'à cinq heures et demie. La table avait trente couverts ; le Prévôt des marchands, en robe rouge, était derrière le fauteuil de Sa Majesté et la servait ; les premiers échevins servaient le Dauphin et le duc de Chartres. Deux cents personnes seulement, surtout des dames, occupaient les banquettes autour de la salle. La musique du Roi joua pendant le dîner ; Rebel, directeur de l'Opéra, la dirigeait. Le duc de Gesvres présenta au Roi et au Dauphin, sous une reliure de maroquin bleu, le poème des *Augustales*, composé sur la convalescence royale, « par le sieur Roy, poète fameux », et qui fut chanté au cours du repas, ainsi que divers airs d'opéra. Le Roi à table avait grand air de santé et mangea de tout. Le dîner fini, les portes furent ouvertes,

selon l'usage, et le peuple pilla le fruit. Sur les six heures, le Roi remonta dans ses carrosses, et, toujours escorté par sa Maison, qui avait attendu sur la place de Grève, fut au salut chez les Grands Jésuites, ceux de la rue Saint-Antoine, où étaient déjà la Reine et Mesdames. Les Pères le complimentèrent sur le perron de l'église, par une pluie battante, et Sa Majesté se divertit de les voir mouillés. Après le salut et le *Te Deum* qui suivit, le cortège du Roi et celui de la Reine traversèrent tout Paris, rempli d'illuminations auxquelles le temps se prêtait mal, et ne rentrèrent aux Tuileries qu'à huit heures et demie.

Perdue au milieu de cette foule qui acclamait Louis XV, le jour de l'Hôtel de Ville, une femme le voyait passer avec une émotion particulière. Depuis l'arrivée, le Roi, privé de son intermédiaire ordinaire, n'avait rien fait savoir à madame de Châteauroux, et celle-ci, inquiète de cette indifférence, écrivait à Richelieu, au sortir de l'admirable spectacle de la rue, une lettre où se peint une situation d'esprit tout autre que celle qu'on suppose : « Il est venu à Paris, cher oncle, et je ne puis vous rendre l'ivresse des bons Parisiens. Tout

injustes qu'ils sont pour moi, je ne puis m'empêcher de les aimer, à cause de leur amour pour le Roi. Ils lui ont donné le nom de *Bien-Aimé*, et ce titre efface tous leurs torts envers moi. Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté de le savoir si près, et de ne pas recevoir la moindre marque de ressouvenir... Loin de vouloir mettre des conditions à mon retour par l'exil des uns et des autres, je me sens assez de faiblesse pour me rendre à une simple demande du maître. Mais dites-moi donc : croyez-vous qu'il m'aime encore?... Il croit peut-être avoir trop de torts à effacer, et c'est ce qui l'empêche de revenir. Ah ! il ne sait pas qu'ils sont tous oubliés. Je n'ai pu résister au plaisir de le voir. J'étais condamnée à la retraite et à la douleur, pendant que tout le monde se livrait à la joie. J'ai voulu en voir au moins le spectacle ; je me suis mise de manière à n'être pas reconnue et, avec mademoiselle Hébert, j'ai été sur son passage; je l'ai vu, il avait l'air joyeux et attendri ; il est donc capable d'un sentiment tendre ! Je l'ai fixé longtemps, et, voyez ce que c'est que l'imagination, j'ai cru qu'il avait jeté les yeux sur moi et qu'il cherchait à me reconnaître. Sa voiture allait si lentement que j'eus le temps

de l'examiner longtemps. Je ne puis vous exprimer ce qui se passa en moi; je me trouvai dans la foule très pressée, et je me reprochais quelquefois cette démarche pour un homme pour qui j'avais été traitée si inhumainement. Mais, entraînée par les éloges qu'on faisait de lui, par les cris que l'ivresse arrachait à tous les spectateurs, je n'avais plus la force de m'occuper de moi. Une seule voix, sortie près de moi, me rappela à mes malheurs en me nommant d'une manière bien injurieuse. » Cette lettre, où éclatent la passion de la femme et toute sa sincérité, s'achève sur des inquiétudes : « Je crois que tôt ou tard il m'arrivera quelque malheur. J'ai des pressentiments que je ne puis éloigner... Je ne conçois rien à ce qui vous arrive : il sera donc étonnant dans tout ! J'ai bien besoin de votre présence ; vos États sont donc éternels ? »

Madame de Châteauroux ne souffrirait pas d'une telle incertitude, si son oncle Richelieu était là. Les courtisans qui voient le Roi toute la journée devinent aisément que son parti est pris de la rappeler. Il l'a prouvé par des coups significatifs. Cinq jours avant qu'il revînt, le duc de Châtillon a reçu une lettre d'exil, en même temps que la place de dame

d'honneur de la future Dauphine était retirée à la duchesse ; les vieux époux ont dû quitter Versailles immédiatement, sur l'ordre exprès du Roi, sans pouvoir prendre congé de la Reine, ni du Dauphin. M. de Balleroy, ci-devant gouverneur du duc de Chartres, a eu sa lettre de cachet portant ordre de se rendre dans ses terres ; son seul crime est d'avoir, à Metz, paru conseiller l'évêque de Soissons. On a trouvé, dans ces premières exécutions, qui donnent à craindre pour lui-même à M. de Maurepas, la preuve d'une réconciliation déjà faite.

Dès le premier jour de l'arrivée du Roi à Paris, le bruit court, mal fondé comme on le voit, qu'une entrevue secrète a eu lieu entre les deux amants. Si le Roi est allé voir madame de Châteauroux en sa maison de la rue du Bac, près les Jacobins de la rue Saint-Dominique, cette visite ne peut se placer qu'à la dernière nuit ou peut-être l'avant-dernière du séjour. Personne, au reste, ne peut dire ce qui s'y est passé, Lebel n'ayant pas écrit ses Mémoires ; aucun témoin sérieux ne nous renseigne ; le plus précis relate un évanouissement de la duchesse et ses premières paroles : « Comme ils nous ont

traités! »; mais ces détails viendraient de Richelieu, qu'on dit présent à la scène, alors que nous le savons en Languedoc.

Madame de Châteauroux se rend sans doute à Versailles le surlendemain, voir le Roi dans l'incognito des petits appartements. Elle accorde toutes ces premières heures à son amour, avant la rentrée triomphale qui donnera les autres à son orgueil. En tout cas, il ne dépend que d'elle de choisir son moment. Maurepas lui apporte lui-même, le 25 novembre, un billet du Roi dont tout Paris va lire des copies et qui la supplie de revenir à la Cour. La duchesse est au lit, incommodée d'un peu de fièvre; le ministre, introduit près d'elle et assez embarrassé, remet le pli, la laisse en savourer les termes et tente ensuite de plaider sa propre cause. Une main dédaigneuse, donnée à baiser à « Faquinet », lui montre que l'humiliation qu'il subit en cet instant est jugée châtiment suffisant pour un ennemi d'aussi mesquine importance. Le choix de ce messager est sa première revanche de Metz. D'autres sont promises: l'exil du duc de Bouillon, celui du duc de La Rochefoucauld, qui est allé à la Roche-Guyon et que le Roi priera, par lettre de cachet, d'y demeurer,

enfin la place de dame d'honneur de la Dauphine pour la duchesse de Brancas, qui est la belle-mère de madame de Lauraguais et l'amie de tous les temps de Richelieu. Les beaux jours de la favorite recommencent, mieux assurés qu'autrefois, et désormais grâces et disgrâces lui appartiendront.

Versailles a su, le soir même, que mesdames de Châteauroux et de Lauraguais reviennent à la Cour et que le Roi leur rend leurs charges. C'est une consternation silencieuse autour de la Reine et une joie assez bruyante de l'autre côté : « J'appris dès mercredi soir, écrit Luynes, la nouvelle du retour de ces dames. Madame la duchesse de Modène et madame de Boufflers jouaient chez moi. On vint apporter à madame de Modène une lettre qu'on lui dit être venue par un courrier ; ce courrier était un laquais de madame de Châteauroux. Madame de Modène lut la lettre avec empressement ; elle se leva aussitôt, et donna son jeu à tenir ; elle passa dans un cabinet où elle écrivit un mot, elle alla ensuite dans l'antichambre parler au courrier, à qui elle donna huit louis. Le courrier montra cet argent à ceux de sa connaissance, en disant

qu'il fallait qu'il eût apporté une bonne nouvelle puisqu'il était si bien payé. Il apporta aussi en même temps une lettre à madame la duchesse de Boufflers ; madame de Boufflers lut en particulier la lettre à quelques personnes de celles qui étaient dans la chambre; elle contenait ces termes : « Je compte trop sur votre amitié » pour que vous ne soyez pas instruite dans le » moment de ce qui me regarde. Le Roi vient » de me mander par M. de Maurepas qu'il » était bien fâché de tout ce qui s'était passé à » Metz et de l'indécence avec laquelle j'avais » été traitée, qu'il me priait de l'oublier, et » que pour lui en donner une preuve il espé- » rait que nous voudrions bien revenir prendre » nos appartements à Versailles, qu'il nous » donnerait en toutes occasions des preuves de » sa protection, de son estime et de son ami- » tié, et qu'il nous rendrait nos charges. » On ne peut douter que madame de Châteauroux ne soit bientôt à Versailles, parmi d'aussi fidèles amies et sur son champ de bataille et de victoire.

Cependant, à peine ses lettres parties, la petite fièvre qu'elle avait en recevant Maurepas augmente et, le lendemain, augmente encore. Les émotions trop diverses, qui ont secoué

en quelques jours cette âme ardente, ont coïncidé avec un moment physique difficile. En très peu de temps, le danger se déclare et les médecins du Roi laissent appeler le confesseur. Ni le Père Sigaud, ni le curé de Saint-Sulpice qui apportèrent le viatique à la duchesse, n'ont à demander le sacrifice public de sa passion, mais l'on sent que Dieu va l'exiger bientôt tout entier.

Cette maladie, si vite désespérée, où la tête se prend avec violence et cause des convulsions, semble un châtiment du ciel. On observe le sérieux et l'abattement du Roi, qui ne paraît plus qu'à la messe et au Conseil, supprime le grand couvert et ne sort pas de ses cabinets intérieurs. Il veut à chaque instant des nouvelles ; d'Ayen, Luxembourg, le marquis de Gontaut, se relayent pour en donner deux fois par jour, tandis que Lebel reçoit de son côté quatre courriers de M. de Montmartel qui renseignent le Roi à tout moment. On peut lire les bulletins sur son visage, qui s'éclaircit ou se rembrunit selon qu'ils apportent ou retirent de l'espérance. Jamais malade, du reste, n'a été entourée d'une sollicitude aussi anxieuse. La duchesse de Modène, oubliant le rang et

l'étiquette, ne la quitte pas et la sert nuit et jour elle-même. La sincérité de tant d'amis, en un tel moment, prouve mieux qu'aucun témoignage les qualités de fidélité et de noblesse qu'il y a dans la femme qui va mourir.

La Reine elle-même est émue profondément. Elle adore et redoute, dans ses oraisons, les coups de cette Providence si prompte à frapper. Ses amis, remarquant sa tristesse, cherchent inutilement à l'en distraire ; elle ne veut point accepter à souper hors de chez elle et la raison en est délicate : « Elle respecte trop, dit-elle, la douleur et l'inquiétude du Roi pour vouloir faire quelque chose de différent de ce qu'elle fait tous les jours et qui puisse avoir l'air d'une partie de plaisir. » Il est sûr que la Reine prie et fait prier pour madame de Châteauroux, de même que le Roi demande, sans aucun secret, à la chapelle et à la paroisse de Versailles, des messes pour sa guérison. Mais le mal suit son cours, la tête ne se dégage point, et il est sûr que la saignée au pied qu'osera tenter Vernage n'aura pas plus d'effet que les huit saignées déjà faites au bras. Hors les moments d'excitation où elle se croit empoisonnée, le courage de la

malade, sa résignation et sa douceur font l'admiration de tous. Madame de Flavacourt est introduite près de son lit par madame de Modène et lui demande pardon de sa froideur : « Ma sœur, dit la mourante, vous vous étiez retirée ; pour moi, j'ai conservé les mêmes sentiments. » Madame de Flavacourt lui baise les mains et fond en larmes. Une autre réconciliation aurait pu être plus touchante encore ; mais, lorsque madame de Mailly se présente, le délire est devenu violent et continu. Elle erre à la porte de ses sœurs, essayant d'entrer, sans que personne veuille se charger de le demander pour elle. Le passé, qu'elle a déjà tant expié, lui arrache même cette consolation suprême, et c'est seulement auprès d'un cadavre que madame de Mailly obtient de s'agenouiller, le mardi 8 décembre 1744, à huit heures du matin.

Dès la veille, le duc d'Ayen a fait dire que la mort était prochaine et qu'il fallait prendre des mesures pour que le Roi ne l'apprît point à Versailles. Louis XV est donc parti brusquement pour la Muette, à sept heures du soir, n'ayant avec lui que M. le Premier et M. d'Harcourt, capitaine des gardes, sans

aucune escorte, deux palefreniers seulement portant des flambeaux. Il a ordonné à M. d'Argenson de donner audience aux ambassadeurs et ministres, comme d'habitude, et de ne venir lui rendre compte à la Muette que dans le cas d'affaires très pressées. C'est là qu'il reçoit la nouvelle, attendue d'heure en heure. Il s'enferme plusieurs journées avec quatre ou cinq personnes, amis particuliers de madame de Châteauroux et qui ont leur part de sa douleur.

Le bruit vient-il jusqu'à lui d'un empoisonnement, auquel a cru madame de Châteauroux elle-même et que les ennemis de M. de Maurepas se complairont à attribuer au jeune ministre? Ce sont les suppositions ordinaires de la haine, devant toute maladie que la médecine du temps ne définit point; elles ont cela de terrible que toute réfutation en demeure impossible. Déjà, par elle-même, cette mort tragique, survenue en plein triomphe, frappe vivement les esprits. On laisse sans doute ignorer au Roi que l'inhumation, faite le jeudi, sous la chapelle Saint-Michel à Saint-Sulpice, a eu lieu une heure avant l'usage et le guet sous les armes, parce qu'on craignait le déchaînement du peuple de Paris; ce sont

des choses qui ne parviennent jamais aux oreilles qu'il serait le plus utile d'en instruire. Il devient bientôt convenable de se rapprocher de Versailles. Dès l'annonce du dénouement, Trianon a été préparé en hâte et mis en état d'être habité l'hiver. Le Roi y passe plus d'une semaine avec mesdames de Modène, de Boufflers et de Bellefonds ; il y tient le Conseil ; les charges et les entrées ont permission d'aller faire leur cour. Le Dauphin même s'y rend une fois. Seule la Reine est priée de n'y point paraître et le Roi lui envoie « une réponse fort polie et écrite avec amitié », marquant qu'il ne la verra qu'à Versailles.

A ce retour, la vie royale se remplit d'incidents nouveaux, qui servent à chasser les chagrins. Voici, pendant ces premiers jours, les révérences pour la mort de madame de Ventadour, que la vieillesse a emportée à quatre-vingt-douze ans, l'arrivée de Flandre du maréchal de Saxe, la présentation de madame de Lowendal, le grand mariage, célébré à Versailles, du duc de Penthièvre avec mademoiselle de Modène, enfin les cérémonies de Noël et du jour de l'An et les préparatifs du mariage du Dauphin. Ce sont des circonstances excellentes pour occuper le

Roi et le distraire. Au reste, le 24 décembre au soir, M. de Richelieu revenant de Languedoc s'est présenté au Roi avant son coucher et celui-ci s'est enfermé dans ses cabinets pour le recevoir. M. de Richelieu est un sage incapable de s'appesantir sur les choses tristes; on est sûr que, dans sa longue audience, il n'a pas inutilement parlé de la morte. Ses conseils sont de ceux qu'écoute un roi de trente-cinq ans, qui n'a point de borne à son pouvoir et qu'aucun scrupule désormais n'arrête plus. Personne ne doute que Louis XV ne sache bientôt se consoler : il n'a point fait ses dévotions à Noël.

FIN

SOURCES

Ce livre raconte la jeunesse de Louis XV et de la reine Marie Leczinska, et en conduit le récit jusqu'au moment où les incidents du voyage de Metz amènent la définitive séparation du ménage royal. Il n'était peut-être pas sans nouveauté d'essayer de présenter le tableau de la Cour de France à cette époque, en mettant au centre la figure un peu effacée de la femme de Louis XV et en recherchant, à la lumière de documents inédits, les véritables traits de son caractère. Elle n'eut, à ce qu'il semble, ni la perfection un peu convenue dont la parent ses panégyristes, ni les insuffisances et les ridicules que lui prêtèrent, dès le siècle dernier, des philosophes peu capables de comprendre les vertus d'une âme religieuse et même tout simplement les délicatesses d'une honnête femme. Quant à son rôle, il n'est point dépourvu de tout intérêt, si modeste que l'aient rendu ses dispositions naturelles et les circonstances de sa vie.

Une centaine de lettres autographes de Marie Leczinska au cardinal de Fleury, deux cent vingt-huit lettres du roi Stanislas à sa fille, presque toutes de sa main, telles ont été les principales pièces qui m'ont renseigné directement sur la

Reine et m'ont aidé à me faire une idée de sa personne morale. Les lettres de Stanislas se trouvent aux Archives nationales (K. 141), où je les ai transcrites en 1897, aidé de M. Constantin Górski pour la lecture des parties en langue polonaise. Depuis la première édition de cet ouvrage, cent trente de ces documents ont été mis au jour avec une copieuse annotation, par M. Pierre Boyé : *Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczynska*, Paris et Nancy, 1901. Cette publication comprend les lettres du duc de Lorraine de 1754 à 1766; les plus anciennes, qui vont du 3 octobre 1733 au 27 février 1736, ont été utilisées par l'auteur pour l'ouvrage d'histoire militaire et diplomatique cité plus loin.

Les lettres de Marie Leczinska à Fleury, que m'a fait connaître M. Frédéric Masson et que j'ai citées d'après une excellente copie prise de sa main, appartiennent à la collection Morrison; elles sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles se rapportent à la jeunesse de la Reine, c'est-à-dire à l'époque de sa vie sur laquelle les renseignements font le plus défaut. Elles ajoutent beaucoup, par conséquent, aux séries de lettres déjà connues, qui sont dispersées dans un certain nombre de publications. Rappelons notamment qu'on rencontre une partie de la correspondance adressée par la Reine au duc et à la duchesse de Luynes, dans l'édition des *Mémoires* du duc de Luynes (extraits reproduits à la suite de la brève biographie de Marie Leczinska, publiée par madame la comtesse d'Armaillé); d'importantes lettres, trop peu connues, au comte d'Argenson sont au tome IV de l'édition partielle des *Mémoires* du marquis d'Argenson, faite par le marquis René d'Argenson et remplacée aujourd'hui dans l'usage par l'édition Rathery ; une lettre au cardinal de Fleury, de date antérieure aux nôtres, est publiée par les Goncourt, en note de leur livre sur la duchesse de Châteauroux; une autre a été donnée, en 1895, à *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* par mademoiselle C. d'Arjuzon; plusieurs billets au même personnage se trouvent dans l'ouvrage de la marquise des Réaulx, intitulé : *Le Roi Stanislas et Marie Leczinska*, Paris,

1895; la lettre citée de la Reine à Maurepas, écrite de Metz, a été publiée par le duc de Broglie, dans son livre sur *Frédéric II et Louis XV*; M. le vicomte de Cormenin a inséré quelques billets de la Reine dans les *Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal Du Bourg*, éditées en 1901 dans la *Revue rétrospective* et intéressantes surtout pour Catherine Opalinska; enfin, une correspondance familière, mais tout entière postérieure à l'époque que nous étudions ici, forme la première partie du recueil publié par M. Victor des Diguères : *Lettres inédites de la reine Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au président Hénault*, Paris, 1886. Aux *Mémoires* du président Hénault, qu'on cite d'ordinaire sur l'intimité de Marie Leczinska, doivent être joints aujourd'hui les *Souvenirs* du comte de Tressan, publiés d'après ses papiers par M. le marquis de Tressan, Versailles, 1897.

Quelques correspondances inédites du temps ont fourni des détails à notre récit; telles sont les lettres du roi Stanislas au maréchal Du Bourg, conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal; les lettres du cardinal de Fleury et de mademoiselle de Charolais, entrées dans la collection Morrison; enfin les correspondances du service des Bâtiments du Roi, que j'ai dépouillées pour écrire un livre d'érudition locale intitulé : *Le Château de Versailles au temps de Louis XV*, Versailles, 1898, et qui sont pleines de renseignements sur les intérieurs royaux. Des documents de même source ont été mis en œuvre dans mon étude sur *Nattier peintre de Mesdames*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de juin et juillet 1895, à laquelle j'ai fait ici quelques emprunts. Je me suis servi, au chapitre troisième, du manuscrit de la Bibliothèque nationale contenant les *Anecdotes* de Toussaint sur la Cour de France, des premiers cahiers encore inédits des *Mémoires* du duc de Croy, retrouvés par M. le vicomte de Grouchy à la Bibliothèque de l'Institut, et de l'inventaire des objets trouvés dans les cabinets de la Reine, après sa mort, document dressé par M. de Saint-Florentin, le 25 juin 1768, et conservé aux Archives nationales (K. 147).

Pour le chapitre relatif au mariage de Louis XV, j'ai utilisé, outre les papiers Du Bourg, à la Bibliothèque de l'Arsenal, le carton spécial des Archives nationales, qui se rapporte à cet événement (K. 139 B), et le registre tenu par les Premiers gentilshommes de la Chambre (O[1] 822). Les documents des Archives des Affaires étrangères avaient été fort bien mis en œuvre par M. Paul de Raynal, dans *: Le Mariage d'un Roi*, Paris, 1887; des papiers du chevalier de Vauchoux, récemment retrouvés, ont permis à M. Henry Gauthier-Villars de reprendre le sujet dans *Le Mariage de Louis XV*, Paris, 1901, et j'ai pu me servir très utilement des renseignements nouveaux que fournit l'auteur sur cet épisode. (La polémique qui s'est élevée récemment entre médecins à propos du prétendu haut-mal de Marie Leczinska, me paraît bien résumée et conclue par l'article du docteur Cabanès, dans la *Gazette des Hôpitaux* du 4 avril 1901). Les Mémoires si autorisés du maréchal de Villars, ceux de Marais, Barbier, Duclos, Saint-Simon, la correspondance de Voltaire, permettent d'ajouter l'attrait de l'anecdote authentique aux narrations officielles de la *Gazette* et du *Mercure de France*. Il faut y joindre l'ouvrage peu connu du chevalier Daudet, *Journal historique du Voyage de S. A. S. Mademoiselle de Clermont depuis Paris jusqu'à Strasbourg et du Voyage de la Reine depuis Strasbourg jusqu'à Fontainebleau*, Châlons, 1725. Rappelons enfin, par un devoir de reconnaissance, le premier volume de *l'Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par le comte d'Haussonville, le livre du comte Albert Vandal sur *Louis XV et Élisabeth de Russie*, Paris, 1882, et surtout l'importante thèse de M. Pierre Boyé, *Stanislas Leszczynski et le Troisième Traité de Vienne*, Nancy, 1898, qui renouvelle entièrement, et avec beaucoup de critique, la documentation sur le roi Stanislas.

J'ai tiré grand parti de la biographie écrite par l'abbé Proyart, et dont la première édition a paru en 1794, dédiée « à Mesdames de France, filles de la Reine ». Mainte pièce originale, mainte tradition provenant directement de la famille royale s'y trouve rapportée dans un but d'édification. Les

autres éloges contemporains sont sans valeur. Le plus important, celui de l'avocat Aublel de Maubuy, qui est de 1773 et forme le tome VII des *Vies des Femmes illustres et célèbres de France*, porte sur l'ensemble de la vie de Marie Leczinska le jugement que voici : « Sous quelque aspect qu'on l'envisage, ou comme fille ou comme reine, soit comme épouse, soit comme mère, on verra que rien ne manqua à sa félicité. »

Ces niaiseries n'offrent aucun danger pour la vérité historique. Il n'en est pas de même d'une série de Mémoires, qui sont les plus lus du XVIIIe siècle, et que j'ai consultés, pour ma part, avec une grande prudence, tout en les tenant sans cesse sous les yeux. Tels sont le journal du marquis d'Argenson et les charmants souvenirs de la duchesse de Brancas, qui ont fourni tant de racontars connus contre la Reine. C'est pour des documents de ce genre qu'un rigoureux contrôle est nécessaire, car il n'est pas rare de les trouver en défaut, même pour l'exactitude matérielle des faits. D'Argenson surtout est d'une information peu sûre ; il connaît très mal les choses de la Cour, même au temps où il y vit, à plus forte raison quand il n'a pour se renseigner que des ouï-dire légers et suspects. « On veut croire tout ce qui est mal », écrit-il lui-même, le jour où il nie la liaison du Roi avec madame de Vintimille ; mais il tombe sans cesse dans ce travers de l'époque. Il accepte les fables les plus étranges, par exemple la succession des empoisonnements dans la famille de Louis XIV, à la fin de son règne. A chaque instant, l'imagination l'emporte et le trompe : il annonce tous les huit jours, pendant des années, la disgrâce de Fleury et le retour de Chauvelin. Plus d'une tradition malveillante sur Marie Leczinska n'a pour garant que le seul d'Argenson. On croit trop volontiers sur parole les gens d'esprit.

Les *Mémoires* du duc de Luynes méritent une tout autre confiance. S'ils pèchent parfois par bienveillance, où le marquis pèche par aigreur, ils n'en apportent pas moins la plus fidèle image et la plus sincère de la Cour de France et de l'entourage de la Reine, à partir de 1735. Même pour la

période antérieure, ils ont souvent recueilli des souvenirs précis, dont la confirmation se trouve ailleurs. La monotonie et le style desséché de ce journal lui enlèvent, il est vrai, beaucoup d'intérêt littéraire; c'est exactement, suivant le mot de M. Frédéric Masson, « l'herbier de la Cour de Louis XV ». Mais, pour qui sait y bien chercher, tout s'y retrouve. Luynes demande à être lu entre les lignes. Personne n'est plus discret, plus prudent, mais personne aussi ne sait mieux noter au passage, de façon voilée, le renseignement qu'il peut y avoir intérêt à conserver. Ses Mémoires se substituent à ceux du maréchal de Villars, à peu près au moment où ces derniers cessent de servir de guide. L'autorité de tels témoins est indiscutable, pour les matières traitées dans ce livre; l'un et l'autre sont des gens de cour qui ne disent pas toujours la vérité tout entière, mais qui n'enregistrent jamais que des renseignements sérieux.

TABLE

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE

Les Leczinski à Wissembourg. — Éducation de Marie Leczinska. — La Cour de Versailles sous le ministère de M. le Duc. — La marquise de Prie. — Projets de mariage de M. le Duc avec la fille de Stanislas. — Renvoi en Espagne de l'Infante-Reine. — Difficultés pour marier Louis XV. — Marie Leczinska choisie pour le Roi. — Préparatifs du mariage. — Voyage de Mademoiselle de Clermont. — Cérémonies et fêtes à Strasbourg. — Voyage de la Reine. — Seconde cérémonie à Fontainebleau. — Séjour à Fontainebleau. 1

CHAPITRE II

LES ANNÉES HEUREUSES

Arrivée du Roi et de la Reine à Versailles. — Séjour à Marly. — Premières tristesses de la Reine. — Disgrâce de M. le Duc et de madame de Prie. — Autorité croissante de l'évêque de Fréjus (Fleury). — Premières couches de la Reine. — Fleury ministre et cardinal. — Sa correspondance avec Marie Leczinska. — L'amour conjugal de la Reine. — Questions de cour et d'étiquette. — Entrée solennelle de la Reine à Paris. — Marie Leczinska aimée de la nation. — Naissance du Dauphin 92

CHAPITRE III

L'ABANDON

Les souvenirs de l'année 1733. — Deuils maternels. — Mort du duc d'Anjou. — Départ de Stanislas pour la Pologne. — Siège de Danzig. — Résultats de la guerre de la succession de Pologne. — Changement dans les habitudes de Louis XV. — La comtesse de Toulouse et Mademoiselle de Charolais. — Origine et secret de la liaison du Roi avec madame de Mailly. — La Reine et madame de Mailly. — Éducation de Mesdames et du Dauphin. — Mariage de Madame Infante. — Madame de Mailly abandonnée. — Madame de Vintimille. — Madame de la Tournelle (Châteauroux). — Mort du cardinal de Fleury. — Caractère de Louis XV 162

CHAPITRE IV

LA BONNE REINE

Les portraits de Marie Leczinska : Tocqué, Van Loo, La Tour, Nattier. — La Reine artiste. — Ses amitiés : Hénault, Maurepas, Tressan, Moncrif, les Luynes, le comte d'Argenson. — Les secrets de la Reine. — Piété et charité. — Départ du Roi pour l'armée de Flandre. — Voyage de mesdames de Châteauroux et de Lauraguais. — Maladie de Louis XV à Metz. — La Reine et le Dauphin auprès du Roi. — Visite au roi Stanislas. — Dernières désillusions de la Reine. — Siège de Fribourg. — Retour du Roi à Paris. — Mort de madame de Châteauroux 248

SOURCES 337

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6766-3-02. — (Encre Lorilleux)

N. P. LERCHES
BOGBINDERI
SKAGEN

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
134
.5
N79

Nolhac, Pierre de
Louis SV et Marie Leczinska,
d'apres de nouveaux documents

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 30 08 12 004 6